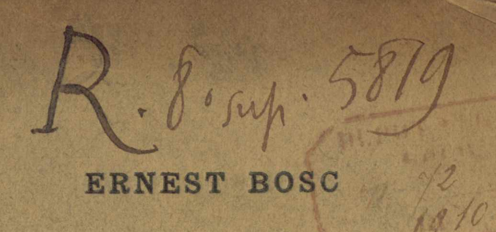


ERNEST BOSC

Bélisama

ou

l'Occultisme Celtique



PARIS
Librairie du XXe Siècle
25, RUE DUCOUËDIC, 25

1910

Bélisama

ou

l'Occultisme Celtique



ERNEST BOSC

Bélisama

ou

l'Occultisme Celtique



PARIS
Librairie du XXe Siècle
25, RUE DUCOUËDIC, 25

1910

Bélisama
ou
l'Occultisme Celtique

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Mes ouvrages ne sont pas faits pour une seule lecture ; il faut les relire et les méditer.

BALLANCHE.

L'origine de la plupart des peuples est entourée de mystères, mais aucun peuple n'a une origine plus obscure que celui des CELTES, qui furent les premiers habitants de l'Europe occidentale ; en outre les Celtes constituent non seulement un peuple, mais encore une Race.

L'absence de documents originaux, l'insuffisance d'auteurs anciens, jointe à la main des hommes, qui ont détruit les débris des traditions et des antiques coutumes des nations Celtiques, tout cela a

jeté un voile obscur sur la vie de la Race celtique. Aussi quand l'idée de tenter un ESSAI *de Restauration de l'Occultisme Celtique* nous traversa l'esprit, notre première impression fut que la chose paraissait bien difficile sinon impossible, d'autant que nous savions qu'il fallait diriger nos recherches du côté de l'Irlande principalement, or nous savions aussi fort bien que les moines irlandais, armés de torches incendiaires, avaient brûlé plus de DIX MILLE *manuscrits en caractères runiques* (écrits sur des écorces de bouleaux), lesquels manuscrits renfermaient la tradition de la *Race celtique*, peut-être *autocthone* de notre Continent, comme nous le verrons dans le courant de cette Etude.

C'était donc là une riche mine détruite pour nos travaux !...

Mais nous étions depuis longtemps familiarisé avec le Vandalisme pieux !...

En effet, quand il nous avait fallu reconstituer l'OCCULTISME EGYPTIEN (1), nous avions dû compter avec l'incendie de la riche Bibliothèque d'Alexandrie ; quand plus tard nous avons voulu étudier l'OCCULTISME HINDOU (2) nous avons eu à déplorer le même Vandalisme, qui avait détruit quantité de

1. Cf. ISIS DÉVOILÉE *ou l'Egyptologie sacrée*, un vol. in-18, 2e édition. Librairie du XXe Siècle.

Cet ouvrage est une véritable *Encyclopedie* de la religion, des usages, mœurs et coutumes des anciens égyptiens.

2. Cf. ADDHA-NARI *ou l'Occultisme dans l'Inde antique*, un vol. in-18, illustré. Paris, même éditeur.

manuscrits anciens en Sanskrit, en Tamoul, en Canari, en Devanagari ou autres langues ou dialectes (1) de l'Orient.

Nous étions donc déjà aguerri pour traiter des sujets très difficultueux en nous passant de quantité de documents précieux, qui auraient singulièrement facilité notre tâche.

C'est cet entraînement à étudier les questions les plus ardues, les matières les plus délicates et les plus difficiles avec de faibles secours, qui nous a donné le courage, l'énergie et disons-le, *la hardiesse* de traiter la thèse, difficile et délicate entre toutes, qui faisait l'objet de nos désirs et de la présente étude.

Quel plus beau sujet, pour nous en effet, que de parfaire la trilogie de nos rêves, c'est-à-dire d'exposer à des lecteurs amis, l'occultisme chez trois grands peuples de l'antiquité :

L'Occultisme Egyptien ;

L'Occultisme Hindou ;

L'Occultisme Celtique.

Cette trilogie est aujourd'hui un fait accompli, par la mise au jour de cette nouvelle Œuvre.

Mais que de difficultés il nous a fallu vaincre pour la mener à bonne fin !... Surtout que les documents écrits nous faisaient presque entièrement défaut.

Mais si nous ne pouvions puiser du côté des ma-

1. Il y a dans l'Inde plus de 250 langues ou dialectes différents.

nuscrits runiques irlandais, il nous restait les us et coutumes anciens de l'Irlande, son Folklore ou Traditions Populaires; nous avions ensuite l'Ecosse(1), que sa position éloignée, isolée et septentrionale avait mise à l'abri des invasions étrangères et des bouleversements ; enfin, l'Orient avec ses mines inépuisables ; car si la Race Celtique n'était pas originaire de cette contrée, elle y avait certainement vécu en partie du moins.

Nous étions très assurés que l'Irlande devait nous fournir des documents, mais nous n'aurions pas été faché de voir le fait confirmé par un homme compétent ; aussi nous sommes-nous adressé à un officier supérieur, un Breton bretonnant, au commandant Dufilhol.

Cet ami, mort il y a déjà bien des années, était très versé dans les choses celtiques, nous lui avons écrit en 1895 et voici ce qu'il nous répondit d'Arcal 14 novembre 1895 ; nous donnons cette lettre parce qu'elle apprendra au lecteur des choses intéressantes et confirmera ce que nous venons de dire :

« Cher Ami,

« L'œuvre que vous entreprenez est réellement très ardue, les Druides, en Gaule surtout n'ayant rien écrit, pas même sur les choses profanes.

1. Nous avons trouvé des documents dans de riches bibliothèques d'Edimbourg, qui nous avaient été ouvertes sur la recommandation de notre ami A. Furby, professeur

« Que l'Occultisme celto-gaulois soit comme fond le même que celui de l'Inde, pas de doute là-dessus, mais quelles différences de forme résultant de l'ambiance !...

« Pline, Tacite, César, Justin, Pomponius Méla, Ammien Marcellin, Lucain, Tertulien (d'après Nicanter) Strabon, Diodore de Sicile, Cicéron lui-même, avec son Druide l'Eduen Divitiac, ne nous apprennent sur ce sujet, rien de saillant, d'original, ni de certain. Ils font des Druides des sortes de Nécromans, de sorciers, de devins, de magiciens et s'étudient, on dirait, à ne les distinguer en rien, de la tourbe de leurs confrères, qui pullulent dans les diverses provinces de l'Empire : exemple cette Druidesse (?) tenant une auberge à Tongres, laquelle prédit à Dioclétien sa future élévation au rang de César. Une Druidesse, fille de brasserie ! ! C'est un comble, ces Romains ne respectaient rien.

« En ce qui concerne les Druides, je partage absolument votre avis qu'ils aient eu leur ésotérisme très au-dessus du culte sanguinaire et grossier, c'est certain et que cet ésotérisme ait eu de profonds rapports avec l'Esotérisme Hindou, c'est là une hypothèse très plausible, vu l'origine de deux peuples, mais c'est encore une hypothèse.

« *Le Mystère des Bardes* imprimé à la fin du XVIII[e] siècle — en dépit de l'opinion d'Henri Martin —

de littérature française du prince de Galles aujourd'hui Edouard VII, roi d'Angleterre.

paraît puisé à des sources diverses et peu sûres.

« Il y a bien la riche mine de la *Légende Irlandaise* antérieure au ve siècle, bien qu'écrite depuis — dont la haute valeur au point de vue purement celtique est incontestable. Le très peu qu'on en sait encore nous montre en *Er-inn* (l'île par excellence, l'Irlande) le *File* ou *Voyant*, supérieur au Druide, conseiller tout-puissant des rois, sorcier, magicien redouté, pratiquant divers procédés de Divination : l'*imbas-forosnai* (par le sommeil magique); le *teum loida*, le Dichtal di-Chennail énâime (la mediumnité).

« Par le *Briamon-Smethraige*, le File avait le pouvoir de faire mourir celui dont il touchait l'oreille.

« Sa *malédiction* infligeait au maudit toutes sortes de maux. Il savait évoquer les morts, les interroger, les prendre à témoins, etc., etc. A l'époque où l'Irlande, l'île de Bretagne et l'Armorique se tenaient par tant de liens, on peut sans invraisemblance admettre que l'Occultisme ne différait guère, l'un de l'autre au degré près.

« Sans remonter jusqu'aux Files dans le *Tain bo Cualgne*, le héros Cochulinn abat d'une main un arbre, le tord en anneau, y trace une inscription en caractères oghamiques. Partout le sortilège, la magie, le surhumain, chez les Druides, comme parmi les guerriers.

« A un autre point de vue, en ce qui concerne l'origine des dieux et des hommes, le rapport entre la Grèce (Hésiode) l'Inde et la doctrine celtique du

cycle mythologique irlandais est frappant ; mais je m'aperçois que je me suis, presque sans m'en douter, laissé glisser hors des limites que vous avez choisies. C'est une pente si aisée à suivre, il paraît si difficile de ne rien demander à la Tradition Irlandaise et Galloise, quand on traite de l'occultisme celto-gaulois ; Scots, Gallois, Armoricains, ne sont-ils pas les trois rameaux d'une même race !

La plus ancienne légende irlandaise nous montre la terre ferme émergeant peu à peu, par places, puis l'eau luttant pour envahir à nouveau, ce qu'elle appelle *Tomadma*.

Au commencement du IVe siècle avant notre ère, ces invasions de l'Océan font perdre anx Celtes des peuplades entières. Le guerrier celte impassible devant ces cataclysmes, certain qu'il est que la mort lui ouvre une autre existence, continuation de celle qu'il menait sur la terre, revêt ses armes de guerre et entouré de sa femme et de ses enfants qui seuls se lamentent, menace et frappe l'implacable flot ou plutôt la *légion d'esprits de l'onde*, que le grand destructeur Cromm-Cruach a déchaînés !...

Cette tradition d'Erinn, ce sont les alignements de Kermario et de Menee à Carnac en Morbihan, que vous avez dessinés pour votre DICTIONNAIRE RAISONNÉ D'ARCHITECTURE ce sont, dis-je, ces alignements qui me la remémorent, tant dans le passé des Celtes, tout se trouve lié !... Pour moi (et cette interprétation m'est personnelle) il m'est impossible de ne pas trouver un rapport immédiat entre les imposants monuments mégalithiques de Carnac et l'ir-

ruption de l'océan : *la Tomadma*, à laquelle le golfe du Morbihan doit sa formation ; *tomadma* qui engloutit les tribus riveraines dont Carnac est la Nécropole...

Breton, Bretonnant, né au Morbihan, bercé avec ses légendes, j'ai dans mon enfance écouté les récits merveilleux, au coin de l'âtre, sous le toit de chaume.

« J'ai connu des mendiants étranges, des fous errants, qui passaient pour sorciers ou possédés : ces types d'un autre âge se sont agités autour de moi, jusqu'au seuil paternel. Chercheurs de trèfles à quatre feuilles à minuit, sous la pleine lune. Lutteurs (lorsque le prix de la lutte était si vivement disputé entre les champions des paroisses) dont quelques-uns passaient pour emprunter leur force aux animaux qu'ils mettaient en léthargie et triompher (par ce qu'on regardait comme un maléfice) de leurs adversaires...

« Des fées, des géants, de petits nains noirs, courils, Korrigans, etc., etc..., des âmes humaines qui reviennent pour se venger ou secourir ; de celles qui se montrent sous la forme animale, il y a à peine à en faire mention, tant le sujet est connu...

« Ici, on ne s'occupe guère plus de tout ce passé...

« Depuis cinquante ans, la Bretagne n'est plus que l'ombre d'elle-même. Les étroites pratiques d'un catholicisme ignare et intolérant ont tout déprimé, aboli !...

« Des derniers Celtes, bientôt, il ne restera que le souvenir.

« Cher ami, j'ai écrit d'abondance sur un sujet qui fait un peu partie de moi-même, et je crains bien de n'avoir répondu que bien peu à ce que vous attendiez de moi. La faute en remonte un peu jusqu'à vous qui m'avez offert le prétexte de rêver à ce qui n'est plus.

« Veuillez me pardonner et croire à mes sentiments de bien cordiale amitié.

« A. Dufilhol. »

Après cette interruption, que nous ne craignons pas de qualifier de très intéressante, si nous reprenons la suite de notre propre pensée, nous dirons que nous avons dirigé nos recherches non seulement du côté de l'Irlande et de l'Ecosse, mais aussi du côté de l'Orient et finalement, après de longues années d'études et de travaux laborieux, qui ont duré plus de vingt-cinq années, notre moisson a été assez riche pour nous permettre d'entreprendre et de présentsr aujourd'hui une *Œuvre* depuis longtemps, très longtemps promise :

BELISAMA ou l'Occultisme Celtique *dans les Gaules.*

— Qu'est-ce que *Bélisama* ou *Bélisana?*

C'est une Divinité Celtique, la Vierge-Mère, qu'on retrouve dans toutes les Religions.

C'est une sorte de Minerve, que les Gaulois ou Celtes (c'est tout un, nous le prouverons ultérieurement) vénéraient comme l'*Inventrice des arts.*

D'après les Archéologues et les Mythographes compétents, cette Divinité serait d'origine Syrio-Phénicienne (ce qui démontre sa haute Antiquité), et l'analogue du Dieu Syrien ou plutôt Phénicien *Belsemen* ou *Balsamin*, comme nous allons voir.

Si nous étudions l'étymologie du terme BÉLISAMA, nous voyons tout d'abord que le *corpus* des inscriptions latines (1) mentionne dans plusieurs monuments épigraphiques, la *Minerva Bélisama*.

Or ce terme est absolument celtique, cela ne peut faire l'objet d'un doute, car si nous procédons par analogie, nous trouvons parmi de très anciens noms de lieux recueillis par le navigateur Pytheas (2) celui d'*Uxisama* (île d'Ouessant) (3), qui est également celtique et rappelle tout à fait celui de Bélisama, peut-être d'origine phénicienne, comme nous venons de le voir.

Si cette hypothèse était admise (et elle est parfaitement admissible), Bélisama serait une forme féminine de *Baal-Samin* signifiant en Phénicien *Roi des cieux*. Baal-Samin ou *Samaïn* est le Βεελσαμῆν de Sanchoniaton, et, d'après cet auteur ne serait autre que le soleil, l'Ammon-Ra des Egyptiens, l'Agni des Persans, etc. (4). c'est ce même

1. TOME XII, p. 62 ; *Orelli*, n° 3 1431, 1969.

2. Pytheas navigateur grec était originaire de Marseille ; ses écrits ne sont connus que par l'intermédiaire d'autres auteurs, Strabon entre autres. Ce dernier, nous dit d'après le témoignage de Polype que Pythéas était fort pauvre.

3. STRABON. L. IV, 5.

4. Au sujet de ces noms Agni, Ammon et autres mythes

Dieu que Pœnulus dénomme *Baal Samen* ; Bélisama signifierait donc : Reine des cieux.

Poursuivant nos recherches analogiques, nous admettrions volontiers avec quelques archéologues que la désinence *Sama* est un superlatif ; ainsi l'île d'Ouessant (*Uxama*), c'est-à-dire île haute, (la plus élevée vers le Nord), aurait comme superlatif *Uxisama*, c'est-à-dire la plus haute, très-haute (sous-entendu vers le Nord). D'où Bélisama, Reine des Cieux, désignerait la plus haute Beel, la plus haute Déesse, c'est-à-dire la Reine des Cieux.

Tout ce qui précède nous est confirmé par une très antique inscription de Vaison, qu'on peut voir au Musée d'Avignon, inscription Grecque qui mentionne un temple élevé en l'honneur de Bhahcamic par un riche Gaulois, un collier d'or (1),

Il est facile d'admettre l'identification de *Belecamic* et de *Belisama* Baalat Samin, la Reine des Cieux, qui était la grande Déesse Asiatique.

Cette identification a été du reste admise par

de l'Orient, conférer Dictionnaire d'Orientalismes *d'Occultisme et de Psychologie*, 2 forts volumes in-18, illustrés. Paris, Librairie du xxe siècle. Cet ouvrage entièrement original est un Dictionnaire de la science occulte, complètement inédit ; c'est l'outil de travail indispensable à l'occultiste, un livre initiateur par excellence.

1. Au sujet des colliers d'or, conférer *Histoire nationale des Gaulois* sous Vercingétorix par L. Bonnemère, in-18 illustré de nombreuses gravures, Paris, Librairie du xxe siècle.

Selden (1). L'éminent publiciste anglais mentionne même une médaille sur laquelle on aurait lu :

MINERVA BELISAMA

Ce monument de numismatique doit être fort rare, car malgré nos recherches nous n'avons jamais pu en trouver un exemplaire dans aucune collection de numismatique.

Nous pourrions alléguer encore en faveur de notre thèse un monument très curieux qui existe à Nîmes : une Nymphée dénommée temple de Diane (2). Ce monument aurait été construit sur un ancien temple dédié à la Déesse Belisama ; or beaucoup d'archéologues (et nous sommes de ce nombre) admettent que la ville de Nîmes, l'antique *Colonia Nemansensis*, est d'origine Phénicienne.

Ce qui précède démontre donc bien que le terme *Bélisama* n'est nullement fantaisiste, tout au plus mythique et que dans une très haute Antiquité, chez les Phéniciens comme chez les Celtes, il a existé une divinité de ce nom, analogue à Isis la

1. Archéologue anglais, né en 1584 à Salvington, Comté de Sussex, qui est mort en 1654. Il a publié des œuvres diverses fort estimées, aujourd'hui réunies en trois volumes, in-f° Londres, 1726.

2. Ceux de nos lecteurs qui désireraient voir une monographie avec de nombreux dessins du célèbre monument restauré par nous, n'auraient qu'a consulter au mot : NYMPHÉE, le DICTIONNAIRE RAISONNÉ D'ARCHITECTURE *et des sciences et arts qui s'y rapportent*. 4 vol. gr. in-8 Jésus, avec 4.000 bois dans le texte et 40 pl. en noir ou en couleurs, Paris ; Firmin-Didot, 2e édition, 1882.

Grande Déesse Egyptienne et à Addha-Nari, la Déesse Hindoue.

Donc est parfaitement justifié le titre de notre Œuvre.

BÈLISAMA OU L'OCCULTISME CELTIQUE

Nous espérons que cette nouvelle et laborieuse étude donnera une vigoureuse impulsion au Celtisme, tant en faveur dans ces dernières années, faveur telle que des savants y ont vu les signes précurseurs d'une *Renaissance Celtique.*

Il y a vingt-six ans (plus d'un quart de siècle), en publiant notre *Histoire nationale des Gaulois*, nous avons coopéré à la Renaissance de l'âme Celtique, qui est l'âme même de la France, comme le dit si bien Ed. Schuré : « L'âme Celtique, écrit-il (1), c'est l'âme intérieure et profonde de la France. C'est d'elle que viennent les impulsions les plus élémentaires comme les plus hautes aspirations du peuple français. »

Notre œuvre sur les Celtes ou Gaulois (2) a reçu un excellent accueil auprès du public lettré, et elle a coopéré certainement au mouvement Celtique. Cette nouvelle étude, plus approfondie encore,

(1) *Légendes de France.*

(2) Cette œuvre est l'*Histoire Nationale des Gaulois*, 1 vol., in-8° de 466 pages illustrées de 169 gravures intercalées dans le texte ; elle ne se trouve guère que chez H. Daragon, éditeur.

nous a fait découvrir des faits absolument nouveaux et nous a suggéré des observations originales qui pourront certainement conduire à la vérité ceux qui, après nous, seraient tentés de traiter cet important sujet, qui a fait pendant si longtemps l'objet de nos études de prédilection.

Il est nécessaire plus que jamais en ce moment de réveiller l'âme de la patrie et de la diriger vers de hautes aspirations, non seulement pour sortir du milieu terre à terre dans lequel nous vivons actuellement dans notre pauvre France, qui devient de plus en plus matérialiste, mais pour rappeler aussi aux Peuples du monde entier qu'il n'y a rien de supérieur à l'Amour, à la Justice et à l'Altruisme ; or, les Celtes étaient avant tout bons et souverainement justes, aussi mettaient-ils toujours leurs bras et leur épée à la disposition du Faible !...

En France, nous avons longtemps conservé intact ce privilège de notre *Race Celtique* ; espérons qu'aujourd'hui la France forte et régénérée continuera son rôle protecteur des Peuples opprimés.

E. B.

CHAPITRE PREMIER

LES CELTES

Un grand nombre de peuples de l'Antiquité ont eu des Annalistes et des Historiens, des poètes et des guerriers qui ont écrit l'histoire de leur pays ou les hauts faits qu'ils avaient accomplis.

Pour les Celtes, rien de pareil n'existe ; aussi est-il bien difficile de pénétrer jusqu'à la source de leur origine et de connaître leur histoire et surtout leur Occultisme, et cependant nous n'avons pas hésité à entreprendre la narration de celle-là et de celui-ci, après avoir consulté les innombrables travaux publiés sur ce vaste peuple, disons mieux, sur cette vaste race.

Nous allons donc aborder la question de nos origines.

Que sont, en effet, les Français modernes?

Des Gaulois en partie, c'est entendu, mais il faut ajouter que Gaulois ou Celtes, c'est tout un, car la Race Gauloise ou la Race Celtique ne sont qu'une seule et même race.

Nous ne sommes nullement Latins, comme on l'insinue dans nos esprits depuis de longs siècles.

Il n'existe pas de race latine, mais seulement des NATIONS LATINES !

Nous appartenons donc à la Race Celtique, c'est-à-dire à la plus ancienne des races modernes ; les Anglo-Saxons, les Germains, les Slaves, sont également tributaires de cette même race et chaque fois que nos littérateurs contemporains font l'éloge des Anglais, des Germains et de Slaves, ils font surtout et avant tout l'éloge du Celte, car c'est lui, et lui seul, qui a toujours été à la tête de la civilisation et cela, dès les temps les plus reculés, depuis des milliers de siècles.

Voici une thèse qui va peut-être paraître bien hardie à la généralité des lecteurs, mais après de longues études, il a bien fallu nous rendre à l'évidence et reconnaître que ce n'est pas l'Inde qui a civilisé l'Europe, mais bien les hommes de la Celtide. C'est le Celte qui a apporté en Asie la civilisation.

Aujourd'hui le mirage indo-européen, le mirage oriental a vécu ; les hommes de science certaine et véritable ont démontré que notre civilisation, celle de notre Cycle, n'est pas venue de l'Orient, mais est originaire de l'Occident.

Or, jusqu'à ce jour, un grand nombre de savants ont voulu faire dériver de l'Orient toute civilisation (nous avons nous-même versé dans cette erreur autrefois), mais des travaux de grande valeur publiés par ces savants n'ont jamais pu être assez

concluants pour entraîner une conviction ferme, parce qu'ils s'étayaient sur des conjectures vagues, sur des hypothèses hasardées.

Aussi nous pensons aujourd'hui que les recherches du côté de l'Orient, du côté de l'Asie, rendent le problème Celtique insoluble, et après avoir acquis cette conviction à la suite d'immenses recherches, nous avons dû abandonner cette vieille piste, et nous tourner d'un autre côté ; et au lieu d'aller fouiller les auteurs grecs et latins, de même que les géographes anciens pour y trouver les débris des Traditions de la langue et de la Doctrine Druidique des Celtes, nous avons dû étudier tout simplement les traditions de ceux-ci chez des peuplades et des peuples contemporains qui passent pour des débris des Celtes anciens.

Or, la langue celtique s'est conservée dans deux principaux idiomes contemporains de l'Irlande, de l'Ecosse, du pays de Galles et de la Basse-Bretagne. Ces deux idiomes sont le Gaélique et le Gallois. Ces deux idiomes bien qu'issus d'une source commune (ceci est de toute évidence) diffèrent cependant assez pour être considérés comme deux langues différentes. Chacun même de ces idiomes se subdivise en trois dialectes principaux : l'*Irlandais*, le *Manx* et l'*Erse* qui constituent le Gaëlique, tandis que le Cornique et le Bas-Breton constituent le Gallois proprement dit. Ajoutons que le nom de Gaëls (*Gaoidhal*) est commun aux Irlandais et aux Ecossais, mais on les distingue cependant par le nom d'*Eirionnaich* (Irlandais) et d'*Albanaich* dont

le terme *highlander* est la traduction. Quant aux Gallois (Galli) *Welsh* en anglais, on les nomme *Cymry* ou *Kymry* et leur langue Cymraëg ou Kymraëg ; quant aux termes *Breiziz* ou *Brezaded,* ils servent à désigner les Bretons. La langue basque, le languedocien et la langue provençale pourraient être considérés comme des dialectes celtiques, tant ces idiomes ou dialectes renferment des termes celtiques. Disons enfin, que beaucoup de savants ont cherché dans l'Hébreu l'origine des langues ou idiomes celtiques ; nous serions plutôt disposé à admettre une thèse contraire et ne voir dans le Phénicien, dans l'Hébreu et dans le Grec que des langues dérivées du Celtique, si, comme le croit un grand nombre d'auteurs, le Celtique est l'origine du plus grand nombre des langues anciennes et modernes. Nous n'insisterons pas plus longuement ici, sur ce sujet ; dans le courant de notre travail, nous aurons l'occasion de revenir sur cette grave question ainsi que de mentionner des travaux à cet égard. Nous aurons l'occassion notamment de faire remarquer que l'Irlandais ancien (*le Erse*) contient un grand nombre des termes qui ont une analogie frappante avec des termes sémitiques correspondants. Et, fait digne de remarque, ce sont surtont les noms des Divinités et les expressions religieuses qui, dans l'hébreu et l'ancien irlandais, comportent de ces analogies.

Le Sanskrit lui-même ne serait-il pas dérivé du celtique, le sanskrit primitif tout au moins ?

En étudiant notre œuvre, le lecteur pourra

se faire lui-même une opinion à ce sujet.

L'idée que les Celtes ont été les civilisateurs de tous les peuples a été émise par plusieurs auteurs. Th. Cailleux a même écrit un volume sur cette question avec ce titre : *Origine celtique de la civilisation de tous les peuples*.

Dans cet ouvrage l'auteur nous dit que la civilisation est originaire des régions Atlantiques, que de là, elle s'est répandue dans les deux Continents ; qu'enfin le pays des Celtes n'a jamais reçu aucune colonie de peuples orientaux.

Longtemps avant Th. Cailleux, presque un demi-siècle avant lui, J.-B. Bouché émettait la même idée dans les lignes suivantes (1) : « Tous les témoignages que nous ont laissés les auteurs sur l'étendue de la Celtique prouvent qu'elle n'avait d'autres bornes que l'Europe. Nous nous croyons donc fondé, quand nous disons : le mot EUROPE signifie *Déluge de flamme* et présente dans sa dénomination les traces d'un incendie. Ainsi, c'est de la Celtique que sont sortis les premiers peuples civilisateurs et conquérants. Mais le fleuve d'oubli dans sa marche incessante emporte tout ; et le pied d'un voyageur efface l'empreinte qu'a laissée sur le sable, celui qui l'a précédé.

(1) DRUIDES ET CELTES ou *Histoire de l'origine des sociétés et des sciences*, p. 59 et suiv., 1 vol. in-12, Paris, 1848.

Saint Jérôme atteste que dès les premiers âges du monde les Celtes ont occupé l'Espagne. Clavier dit : « les Ibères ou Celtes-Ibères des Pyrénées, ainsi que toutes les peuplades de l'Espagne, étaient des colonies des Celtes. »

« La conquête primitive du globe, l'origine des premières sociétés, la prise de possession de la terre furent faites par le feu. Elles furent l'ouvrage des *Celtes incendiés* et ensuite *incendiaires*. Cette formidable migration que ne pouvait plus contenir la ruche humaine, franchit les Pyrénées et fonda sa première colonie de Celtes-Ibères (1).

« Abis ne fut pas leur premier chef, mais leur premier législateur. Il naquit dans l'enfance du monde, dans un temps où le miel venait de succéder à une nourriture plus sauvage, où les pères avaient commercé avec leurs filles ; lui-même naquit d'une semblable union. Il donna des lois aux Celtes, etc...

« Bientôt un essaim de Celtes et de Celto-Ibères osa braver les dangers de la mer à Gà-des (Cadix) et fit alliance avec l'Océan, en laissant perpétuer la mémoire de cette périlleuse expédition ces fameuses colonnes dont parle Philostrate (2). Ils traversèrent le détroit de Gibraltar sur des *galions*, *gal-iotes*, *galères* informes auxquels nos ancêtres ont laissé leurs noms et se jetèrent sur cette vaste et brûlante contrée africaine, à laquelle ils donnèrent le nom de *Libya*, *id est incensa*, qui, selon le savant Bodin, signifie incendie. Ils s'établirent sur la côte du détroit : ce fut là que leur chef *Anthée*, ce fils de la terre, fonda Tangis, aujourd'hui Tanger. En les suivant, on

1. Aristote, Elèen, Eustache nous apprennent que les autels (ou colonnes d'Hercule) ont été élevés par un héros celte et furent d'abord nommés, *Saturni*, ensuite *Arœ Briarei*, puis *Arœ Herculis*.

2. *Compte rendu du Congrès de Bruxelles*, p. 574

voit qu'ils fondent la nation des *Ethiopiens*, les colonies des *Palyuriens*, des *Tisuriens*, des *Suburiens*, des *Ganuriens*, des *Tébestiens*, et des *Ombriens*; ils s'établissent le long de la rivière de *Ser-Bétos*; de là on les voit passer en Phénicie et se placer à *Ser*. Tous ces peuples, soit dans l'étymologie de leurs noms, ou dans les circonstances de leur établissement primitif, nous offrent l'empreinte irrécusable de leur origine celtique. »

Ce qui précède est confirmé par la citation suivante de la regrettée Clémence Royer, qui dans le *Congrès International d'anthropologie*, tenu à Bruxelles, en 1872, protestait contre l'hypothèse de l'origine Asiatique des Aryens :

« Considérée en masse dans son Unité, notre population indigène est blonde : S'il y a des bruns en Europe, c'est qu'ils y sont venus d'ailleurs ; s'il y a des blonds autre part c'est qu'ils y sont allés. Cette langue aryenne, dont on est parvenu à reconstruire les éléments primitifs, c'est en Europe qu'elle a été parlée originairement et non dans l'Inde, où elle est venue de la Perse, où elle est peut-être venue du Caucase. On ne trouve d'indigènes dans l'Inde et dans la Perse que des populations brunes ; celles qui parlent ou ont parlé les dialectes Aryens étaient seulement moins brunes, et si des peuples bruns parlent des langues Aryennes, c'est qu'ils les ont apprises d'émigrants européens blancs à l'origine, mais qui se sont perdus dans la race brune indigène. »

Ainsi donc, en nous étayant sur les travaux

de la savante traductrice des Œuvres de Darwin, de Clémence Royer, on peut dire que le type Celte, que les vrais Celtes étaient grands, blonds dolichocéphales et que le type des hommes petits, bruns et brachicéphales étaient des étrangers arrivés dans la Celtique, soit comme prisonniers de guerre, soit comme envahisseurs, mais ce n'étaient pas des Celtes : car évidemment ces deux types si différents ne pouvaient être issus d'une même race.

La race celtique occupait une si vaste étendue de territoire qu'elle se subdivisait en deux principaux rameaux différenciés par des dialectes différents. Le premier rameau connu sous le nom générique de *Gadhelique* comprend : l'Irlandais (l'Erse), le *Gaëlique* parlé sur les plateaux d'Ecosse et le *Mank* (île de Man) ; le second rameau ou Rameau *kymrique* comprend le *Gallois* (Welsh), le *Carnique* (dialecte du pays de Cornouailles) et le Bas-Breton (Armoricain).

Ces derniers Celtes sont dénommés *Kymris*.

Tous les peuples ont leur légende relativement à leur origine, les Celtes ont donc aussi la leur, que nous allons rapporter, sans, du reste, y ajouter foi, mais nous devons cependant la mentionner dans une étude comme la nôtre.

Suivant donc une légende très répandue, les Gals, Gaëls, ou Celtes étaient les descendants de Gomer, fils de Japhet et venant de l'Asie Mineure à une époque qu'il est impossible de préciser (d'aucuns disent vers 1400 av. J.-C.) se seraient répandus dans la Gaule en refoulant les Ibères vers le Sud

et les Ligures vers l'Est, puis envahissant l'Espagne, ils se mêlèrent aux Ibères ; mais une tribu de ceux-ci, les Aquitains, résistèrent aux envahisseurs et conservèrent leur territoire entre l'Océan, les Pyrénées et la Garonne. « Vers le milieu du XVI[e] siècle av. J.-C. les Gals étaient les souverains maîtres de la Gaule. »

Nous pensons que cette version soutenue par bien des historiens est erronée ; les auteurs qui l'admettent sont ceux qui font venir les Celtes de l'Asie, ceux qui ont encore l'esprit imbu du « Mirage Oriental »

Résumant ce qui précède, disons que la grande Race Celtique a peuplé à un moment donné presque toute l'Europe. Aujourd'hui les débris de cette race, qui ont conservé encore leur tradition, occupent la Bretagne, le pays de Galles, l'Ecosse et l'Irlande. Quant à son histoire, elle est bien obscure, partant bien incertaine, mais ce qu'on peut affirmer, c'est que la population primitive des Gaules a été divisée en deux branches : la Gallique et la Kimrique. Les Grecs nommaient les Celtes de cette dernière branche *Kimmerivi* et les Romains *Cimbri*. Cependant tous les historiens anciens : Plutarque, Appien, Strabon, Diodore de Sicile regardent les Gailli et les Kymri comme faisant partie de la même famille, de la FAMILLE CELTIQUE.

A quelle contrée de notre continent, la race celtique doit-elle son origine ?

Nous devons avouer que les investigations les plus érudites utilisant principalement la linguistique

n'ont jamais pu démontrer d'une manière certaine la contrée dans laquelle sont nés les premiers Celtes et où se trouve par conséquent le *Berceau Celtique*.

Des archéologues érudits ont essayé de démontrer qu'ils appartenaient à la famille des peuples de races indo-germaniques émigrés d'Asie en Europe, nous l'avons déjà dit, mais aucune tradition ne permet d'établir ce fait d'une manière certaine, positive.

D'autres archéologues, non moins érudits que les premiers, ont prétendu que les Celtes sont autochtones et, dès lors, originaires de la Gaule transalpine et des Iles Britanniques et qu'ils envahirent successivement les contrées environnantes : la Gaule Cisalpine, la Germanie, une partie de la Scythie et se dirigèrent de là dans l'Inde, sous la conduite de Ram, ayant pour enseigne un Bélier (Aries). Ram aurait emmené hors de leur pays ces Celtes pour éviter une guerre civile fratricide, imminente, nous partageons entièrement cette opinion.

Quelle que soit l'origine des Celtes, qu'elle soit Européenne ou Asiatique, peu nous importe pour notre sujet, l'essentiel, pour nous, est de développer notre thèse extrêmement difficile et délicate, de bien établir que les Celtes ont connu *très certainement* l'extrême Orient, car tous les archéologues, à quelque école qu'ils appartiennent, tous les linguistes, tous les géographes et tous les historiens sans exception sont d'accord sur ce point. Tous reconnaissent, en effet, qu'ils ont vécu dans

l'Inde, soit qu'ils l'aient occupé comme envahisseurs, soit qu'ils en aient été primitivement originaires. Ceci qui doit être absolument admis, nous permettra d'étudier avec certitude l'Esotérisme Celtique dans les Gaules et de pouvoir le reconstituer concurremment avec l'aide d'autres nombreux matériaux.

Nous avons dit précédemment que la race Celtique « si elle n'était pas répandue autrefois sur toute la terre, sur toute la surface du globe, occupait du moins la plus grande partie de l'Europe ; nous aurions pu ajouter aussi, et de l'Asie ; car les Celtes se répandirent sucessivement dans diverses contrées et fondèrent huit autres peuples :

1° Les *Celt-Ibériens* en Espagne ; 2° les *Celtes-Bretons* en Bretagne ; 3° les *Celtes-Belges* en Belgique ; 4° les *Celtes-Italiens* dans la Gaule Cisalpine : 5° les *Celtes-Alpins* et *Danubiens* dénommés *Helvetii*, *Gothini*, *Osi*, *Vindelici*, *Bœti*, *Norici* et *Carni* ; 6° les *Celtes-Illyriens* ou *Scordini* établis sur le mont Scordus ; 7° les *Celtes-Macédoniens* et *Thraces* ; -° les *Celtes Asiatiques* : *Talitobogis*, *Trocmi* et *Tectosages*, qui fondèrent le royaume de Galatie.

Si la question Celtique a été si controversée, c'est que les auteurs anciens, Grecs et Latins, nous ont fourni bien peu de renseignements.

Strabon parle fort des Celtes ; Hérodote n'en dit que quelques mots à propos des Celtes d'Espagne. On les nommait *Celtici* dans l'Estramature méridionale, ainsi que dans la Galicie septen-

trionale, tandis que sur les hauts plateaux des deux Castilles, on appelait *Celt-Ibériens*, le mélange des Celtes et des Ibères habitants aborigènes.

Valère-Maxime, Ammien Marcellin, Paterculus, Pomponius Mela, Pline, Velleius et Tacite ne nous fournissent, de même que Jules César, que de courtes notes.

Si les renseignements sur les Celtes, Galli, Galates, Gaulois sont si brefs dans l'Antiquité, c'est moins à l'ignorance des Romains, qu'à leur orgueil que nous devons ce silence et qu'à la soi-disant barbarie de nos pères (1).

Cependant sans nous exposer à de graves erreurs et sans vouloir tracer des limites géographiques strictes, nous pouvons établir la succession des différents peuples de l'Europe ayant occupé ce qui fut la Gaule Transalpine. En premier lieu, ce furent les Scythes puis les Celtes tout d'abord seuls, et plus tard, concurremment avec les Gaulois ; enfin le pays fut occupé par les Francs qui se rendirent définitivement maîtres de la Gaule, sous Clovis, en 496, de Jésus-Christ que M. Ozanam appelle le doux Sicambre converti « qui ne renonça ni au meurtre des chefs de sa famille ni au pillage des villes d'Aquitaine et qui laissa après lui deux cents ans de fratricides et de guerres impies ».

Ajoutons que l'histoire de Clovis n'est du reste

1. Cf. à ce sujet, *Histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix*, 1 vol. in-8 illustré, Paris, Firmin-Didot, 1888.

que celle d'Olaf et d'Harald au xe siècle de notre ère !

Quand César arriva en Gaule en 58 avant Jésus-Christ, il la trouva divisée en trois régions bien distinctes, la Belgique au Nord, la Celtique au centre, et l'Aquitaine au Sud ; c'est la Celtique qui était peuplée par les tribus Celtiques proprement dites. Parmi les nombreuses tribus qui habitaient la Gaule Celtique nous nommerons les plus puissantes : les Eduens, les Séquanes et les Helvètes. Quand Auguste accéda au trône, il divisa cette vaste région en quatre provinces : la Gaule Narbonnaise ; la Gaule Aquitaine ; la Gaule Lyonnaise, enfin la Gaule Belgique.

Nous donnerons pour terminer ce chapitre divers extraits d'un discours lu à l'Académie Celtique le 9 floréal an XIII (29 avril 1805) par de Fortia d'Urbin.

Ces fragments résument d'une façon remarquable d'après nous, ce qui précède sur l'*Origine des Celtes* et ce que l'on peut croire à peu près de certain sur la race celtique.

« La première question qui se présente à l'esprit est de savoir si la race dont nous descendons est originaire de notre pays ou si elle appartient à quelque nation étrangère ; en un mot, si nous avons une origine propre... Si donc nous adoptons le nom de Celtes, ou plutôt de *Keltes* pour celui de nos premiers ancêtres, nom que les Grecs et les Latins paraissent avoir constamment regardé comme national ; pour nous, nous sommes suffisa-

ment autorisés à dire qu'il se trouve encore parmi nous, une race et conséquemment une langue Celtique. Quant au mot Gaulois ou plutôt *Galli*, il n'est qu'une simple dénomination adoptée par les Romains ou plutôt une forme différente sous laquelle le nom *Kelte* a été présenté. Ce n'est donc pas s'exprimer avec précision que dire, avec un auteur moderne (1), que les Gaulois sont d'origine Celtique. Les Celtes et les Gaulois ne sont véritablement qu'une seule et même nation.

Un autre auteur (2) a prétendu que l'ancien pays des Celtes fut situé à l'Orient des montagnes qui séparent la Bohême de la Silésie et n'en a fourni aucune preuve solide. Nous entrevoyons bien les choses anciennes qui ont donné lieu à l'ordre actuel, dit encore très bien le comte Potocki (3), mais cet ordre plus ancien qui a produit les choses anciennes, nous n'en avons aucune idée. Nous savons, ajoute-t-il, et cet aveu a plus de force encore dans la bouche d'un Polonais que dans la nôtre, nous savons bien que l'allemand, le slave et le latin sont des dialectes Celtiques ; mais la langue Celtique nous ne saurons jamais d'où elle vient (4), on ne peut, même remonter à l'origine de la

1. Le comte Jean Potocki. — *Hist. primitive des anciens peuples*, p. 8, Saint-Pétersbourg, 1802.
2. Le comte de Buat. — *Hist. anc. du peuple de l'Europe* t. L, p. 35. Paris, 1772.
3. Comte Potocki. *Hist. primit.*, p. 12e
4. *Id — ibidem.*

grande race Celtique, on ne peut remonter qu'à la plus ancienne mention historique.

C'est ainsi que l'on peut soutenir que les Celtes ont formé une nation avant les Egyptiens, si l'on reconnaît que les monuments, si bien gravés par les soins de notre président actuel, M. de Cambri, ne le cède aux pyramides d'Egypte, ni par leur masse, ni par la hardiesse de l'entreprise et l'opiniâtreté du travail (1).

« On peut fortifier cette conjecture en soutenant, avec quelque vraisemblance, que la tradition n'a été interrompue dans notre patrie que par la grande catastrophe qui, peut-être, au temps du Déluge de Deucalion, ou d'Ogigès, bouleversa l'ancien pays Celtique. On a prétendu que la mer Méditerranée avait été accrue, ou même créée par une irruption de l'Océan ; et, d'un autre côté, plusieurs auteurs, comme Verstegan, Twine, Somner et surtout Campbell, dans sa *Description de l'Angleterre*, au chapitre de la province de Kent, donnent des raisons péremptoires pour prouver que l'Angleterre était autrefois jointe à la France et qu'elle en a été

1. Nous dirons à ce propos que dans le monde entier, les monuments celtiques ont été faits avec d'énormes pierres, d'une même variété, et qu'il a fallu une science et une technique consommées pour poser par exemple l'une sur l'autre les *pierres branlantes*, ces énormes masses que nous ne saurions mettre en place avec notre outillage moderne si puissant et si perfectionné !... Employaient-ils la lévitation ? c'est très probable. Cf. — DE L'AIMENTATION UNIVERSELLE, 1 vol. in-12. Paris, librairie du XX[e] siècle, 1910.

E. B.

séparée par un coup de mer qui, s'étant ouvert cette porte, a laissé à découvert une grande quantité de terres basses et marécageuses tout le long des côtes méridionales de l'Angleterre. Le Dr Wallis fait valoir, comme preuve de ce fait, la conformité de l'ancien langage des Gallois et des Bretons, et il ajoute plusieurs observations dont M. de Buffon fait usage dans sa Théorie de la Terre pour appuyer son ingénieux système.

. . . .

« Mais les Romains eux-mêmes ont reconnu que les villes du nord de l'Italie ont été fondées par les Celtes et cet aveu, dont je développerai les détails dans la suite de cet ouvrage, prouve que la civilisation des Gaules ne doit être regardée comme aussi récente qu'on le dit communément. »

Nous partageons toutes les idées émises ci-dessus qui montrent bien l'antiquité de l'origine des Celtes et partant de nos ancêtres. Les Romains eux-mêmes reconnaissent la civilisation celtique et que leurs grandes villes du Nord ont été fondées par les Celtes. — Il a fallu les *Commentaires* de César pour faire mentir et nos origines et la haute civilisation de nos ancêtres, les Celtes.

Le chapitre suivant, où nous étudions la linguistique, va corroborer tout ce que renferme d'essentiel le présent chapitre.

CHAPITRE II

UN PEU DE LINGUISTIQUE. — ORIGINE DES CELTES

Si, comme nous l'avons dit précédemment, les Celtes ont occupé une grande partie de l'ancien continent, et s'ils sont le plus ancien peuple du monde, ils ont sans contredit répandu leur langue dans les pays qu'ils ont occupés plus ou moins longtemps. Donc les langues des peuples au milieu desquels ils ont vécu doivent avoir conservé dans la composition de leurs mots des racines Celtiques ?

C'était là un fait facile à élucider, et c'est ce que nous avons fait en comparant un grand nombre de langues. Mais tout d'abord un fait nous a assez surpris : c'est qu'il y a entre la langue anglaise et le languedocien de grandes similitudes entre leurs mots. Ceci prouverait en faveur de ceux qui prétendent que la langue Celtique avait fourni au languedocien et à l'anglais de nombreux éléments. La différence qu'on remarque à la lecture de ces deux idiomes est souvent plus apparente que réelle et généralement elle disparaît, quand la parole

remplace la lecture des yeux, car la prononciation des mots a très souvent la même assonance dans les deux idiomes.

Si de l'anglais et du languedocien nous passons à d'autres langues, même au latin, nous pouvons aussi constater des affinités remarquables dans chacune d'elles ; on pourrait dresser un long catalogue de mots pour convaincre le lecteur, mais pour ne pas encombrer notre marche, nous nous bornerons à dire ici que la langue Celtique a laissé de nombreuses traces dans la Grande-Bretagne, dans l'*Albanakls* ou Erse des montagnes d'Ecosse, dans le Mannks de l'île de Man et dans l'*Erinah* de l'Irlande. nous l'avons déjà dit précédemment sous une autre forme.

Cette même langue, qui a disparu successivement des parties de l'ancienne Gaule, s'est néanmoins conservée dans la Bretagne Armoricaine ; pour nous, le breton-bretonnant est purement celtique.

On dit et on répète sans cesse que le Breton est essentiellement têtu, tenace ; il n'est donc pas étonnant qu'à travers toutes les invasions et les révolutions qui ont bouleversé son pays, le Breton ait maintenu envers et contre tous sa primitive langue, principalement dans les cantons reculés de l'Armorique, où elle a si longtemps été parlée, à l'exclusion même du français. Nous savons parfaitement qu'au VIIe siècle, le grand saint Eloy et Grégoire de Tours dénomment le breton la langue *rustique, grossière et villageoise !*

Or, au milieu du IXe siècle, le Métropolitain de Bretagne, qui avait encore un souverain mépris pour le breton, paya fort cher ce mépris ; en effet, les évêques soumis à sa juridiction refusèrent de le reconnaître par cela seul qu'*il ne parlait pas Breton.*

Au XVIIIe siècle, les Bretons obtinrent du Roi une déclaration qui excluait formellement « du concours pour les cures de la Basse-Bretagne tout ecclésiastique qui ignore l'idiome particulier du pays ».

Et encore aujourd'hui, dans les petites villes, dans les villages et les campagnes de la Basse-Bretagne, l'on ne parle que le Celto-breton, à l'exclusion presque du français. C'est donc, au bas mot, une population de 400.000 âmes, qui parle le Celto-breton dans le Finistère, le Morbihan et une grande partie des Côtes-du-Nord.

Or, dans le Celto-breton, on reconnaît un très grand nombre de termes ayant la même signification que les mots Celtiques cités par des écrivains de l'Antiquité.

En Bretagne, il y a actuellement quatre dialectes différents, mais on peut considérer, comme le plus pur, partant se rapprochant le plus du Celtique, le dialecte Clair et précis de Tréguier dénommé le *Trécorien* ou le breton-bretonnant. Par contre, le dialecte de Vannes paraît le plus corrompu, et si le dialecte de Quimper-Corentin ou de la Cornouaille française est sec et dur, aspiré ; par contre, le dialecte de Saint-Pol-de-Léon est au contraire

moelleux, doux, musical, si l'on peut dire, parce qu'il a subi évidemment l'influence latine.

Disons ici, incidemment, que cette langue Celto-Bretonne possède aujourd'hui une littérature fort riche, bien que ses premiers monuments littéraires soient perdus, ce qui est extrêmement regrettable à tous les points de vue, mais surtout au point de vue qui nous occupe.

Si maintenant nous passons en revue l'opinion de quelques auteurs relative à la langue celtique, nous trouvons cette opinion fort diverse.

Ainsi Tacite nous apprend que les Bretons insulaires et les Celtes ne différaient que fort peu sous le rapport de la langue.

Ptolémée, de son côté, nous fait remarquer que les noms propres de lieux et d'hommes ont une très grande analogie, une conformité même souvent, chez les peuples d'Albion et chez ceux du Continent.

Jean Picard, dans son *De Priscâ*, publié à Paris en 1556, émet une prétention absolument fausse, quand il nous dit que la langue primitive des Celtes était le grec, et qu'il attribue aux migrations étrangères dans la Gaule les différences qui se remarquent entre le Celtique et l'idiome des Grecs.

Dans son Traité : *Gallica*, publié à Paris et à Anvers en 1580, Jean Gorop Bécan réfute avec raison la prétention de Jean Picard et s'efforce de prouver que les Gaulois ou Celtes parlaient le langage des Cimbres, identique selon lui au teuton : Erreur encore.

Louis Pascal Delacourt, dans son *Origine des Gaulois*, publié à Paris en 1624, soutient que les Celtes avaient une langue bien à eux, mais qui se rapprochait en quelques points de celle des Germains ; ceci nous paraît encore une erreur certaine.

Dom Paul Yves Pezron affirme que « la langue des Titans, de Saturne, de Jupiter et des *Dii Majores* de l'Antiquité païenne a été la même que celle des Celtes ou Gaulois (1).

Dans ses *Œuvres* (2), Samuel Brocart donne un recueil de mots celtiques, qu'il explique par l'Hébreu, le Chaldéen et le Phénicien ; ses explications sont pour nous fort insuffisantes ; enfin, cet auteur nous affirme qu'il y a entre le Breton et les idiomes Sémitiques une telle ressemblance qu'il n'est pas possible que ce soit l'effet du pur hasard ; nous avons énoncé ce fait plus haut.

J.-B. Bullet, dans son important ouvrage (3) commet beaucoup d'erreurs ; les plus graves en ce qui concerne la linguistique, c'est qu'il admet comme étant d'origine celtique des racines Ibériennes et purement Germaniques.

Le Brigant (4) veut absolument prouver que toutes les langues du globe renferment des traces

1. *Antiquités de la nation et de la langue celtiques*, in-12, Paris, 1703. — Le lecteur trouvera à la fin du volume une bibliographie détaillée des ouvrages mentionnés.

2. 2 vol. in-fol. Leyde, 1675.

3. *Mémoires sur la langue celtique*, 3 vol. in-fol. Besançon, 1754, à 1770.

4. Eléments de la langue des Celtes Gomerites et Bretons, in-8°, Strasbourg, 1779.

de la langue celtique et à grand renfort d'étymologies malheureusement un peu forcées, il finit par conclure que le Celtique a été la langue primitive de l'homme ! Il n'est pas seul de cet avis. Nous l'avons déjà dit nous-même *suprà*.

Nous ferons remarquer, en passant, que l'auteur peut parfaitement avoir raison, cette opinion est depuis longtemps la nôtre ; mais ce qu'il ne faut pas, surtout dans la circonstance, c'est torturer les étymologies pour leur faire dire ce que, raisonnablement, elles ne doivent pas dire. Nous reviendrons du reste sur ce grave sujet : *Le Celtique est-il la plus ancienne et partant la primitive langue de l'homme?*

Ce même Jacques le Brigant avait lancé un prospectus raisonné, fort attrayant, avec ce titre suggestif : *La langue primitive retrouvée* ; malheureusement, nous ne saurions retrouver ce mirifique ouvrage par la bonne raison qu'il n'a jamais été publié, l'auteur ne l'ayant jamais écrit.

Arrivons à l'origine de la langue Celtique. On est bien loin d'être d'accord parmi les linguistes pour rapporter les langues Celtiques à la souche indo-européenne. — Il y a soixante à quatre-vingts ans, cette opinion était la plus accréditée, mais aujourd'hui, elle est fort discutée, ébranlée même.

Le savant Schlegel a été le premier à émettre des doutes sur cette parenté (1).

1. Dans un *Mémoire* sur l'origine des Hindous inséré in *Phylosophical transactions* de 1834.

Pott (*Etymologische Forschangen*) soutient avec raison que bien que fortement mêlées d'éléments sanskrits, les langues celtiques ont une base complètement indépendante de la famille hindoue.

Adolphe Pictet, dans un opuscule célèbre (1), démontre l'affinité des langues Celtiques avec le sanskrit. Il expose en ces termes l'objet du *Mémoire* qu'il a présenté à l'*Académie des Inscriptions*, et qui a été couronné par l'Institut : « Le groupe des langues Celtiques, après avoir servi pendant quelque temps à étayer d'absurdes systèmes, est tombé, par un effet de réaction, dans un oubli très peu mérité. Les savants linguistes allemands, Grimm, Bopp et Schlegel, qui ont le plus contribué à l'avancement de la philologie comparée, les ont laissées en dehors du cercle de leurs travaux. M. Schlegel même a énoncé des doutes sur la parenté des langues Celtiques avec celle de la famille indo-européenne. Il est temps de trancher enfin cette question : l'ancienneté de ces idiomes, le nombre et l'importance historique de leurs monuments écrits, presque inconnus encore, le fait qu'ils renferment une partie des origines de la langue française, tout se réunit pour éveiller l'intérêt sur ces curieux débris de la primitive Europe. En attendant des travaux plus complets sur leur histoire, travaux qui ne peuvent être entrepris avec succès que par les savants nationaux, on peut, au moyen

1. *De l'affinité des langues Celtiques avec le Sanskrit*, in-8°, Paris, 1837.

des matériaux existants, les rattacher à leur véritable souche qui est, sans contredit, indo-européenne. C'est là l'objet spécial de ce mémoire (1).»

Adolphe Pictet a-t-il atteint son but? A-t-il prouvé irréfutablement que les langues Celtiques dérivent de la souche indo-européenne?

Nous ne le pensons pas.

Certes, le Mémoire est fort bien fait, très ingénieux, les rapprochements entre le Sanskrit et le Celtique fort bien choisis, très concluants même en faveur de la parenté des deux langues ; mais, après avoir pris connaissance d'à peu près tout ce qui a été écrit sur la question, nous nous demandons si réellement le Celtique ne serait pas *la langue la plus ancienne du monde* et, dans ce cas, les rapprochements du Celtique et du Sanskrit pourraient prouver aussi bien que c'est celui-ci qui provient de celui-là ; en un mot, nous pensons qu'à l'heure actuelle, la question est absolument insoluble, à moins qu'on ne découvre un jour un manuscrit tellement ancien qu'il fournisse des preuves irréfragables en faveur de l'une ou l'autre thèse. Actuellement, nous ne pouvons considérer le problème que comme celui de l'œuf et nous demander :

Est-ce la poule qui a fait l'œuf ?

Est-ce l'œuf qui a fait la poule ?

Ceci bien compris, nous devons ajouter qu'aujourd'hui il s'est formé un grand courant scientifique pour avancer que le berceau de l'humanité ne

1. *Op. cit.* AVANT-PROPOS, p. VI.

serait pas en Asie, mais en Europe, dans notre France même, et qu'après le grand Déluge, celui de Deucalion ou d'Ogigès, l'humanité aurait recommencé sa course à travers le monde, en partant de la vieille Celtique (notre France) et que de là, elle se serait répandue dans le monde entier.

Arrivés à ce point de notre étude, nous ne saurions mieux conclure ce que renferme le présent chapitre qu'en donnant un extrait d'un ouvrage de Th. Cailleux, extrait qu'on peut aussi bien appliquer à la question de la linguistique Celtique qu'à sa civilisation même ; voici ce que dit cet éminent auteur, c'est, d'après nous, le meilleur commentaire à fournir sur la question de nos origines, que certains auteurs étrangers ont l'air de vouloir embrouiller et obscurcir, sinon obscurer à plaisir.

« Il est bien remarquable, dit Th. Cailleux, que le pays où nous avons été conduits à placer le berceau de la Société primitive soit justement celui que nous occupons et que la race qui autrefois donna au monde ses premières institutions, soit par conséquent encore, la même qui les complète aujourd'hui. On a appelé Druides ceux qui ont commencé le travail ; nous appelons savants ceux qui le poursuivent.

« D'après ces rapprochements, il faudrait admettre que la haute science est indigène dans nos contrées, qu'elle s'y est perpétuée, qu'elle y a pris son accroissement et que c'est de là, qu'à toutes les époques elle s'est répandue dans le monde.

« Lorsque les Romains arrivèrent dans nos régions, ces étrangers, qui ne possédaient d'autre art que celui de se battre, furent surpris d'y trouver des corps savants, cultivant tous les arts, soit d'utilité, soit de luxe, se livrant aux plus hautes recherches de la philosophie : *Les Druides*, dit César, *s'occupent des corps célestes et de leurs mouvements ; ils traitent de la grandeur du monde, de la mesure du globe, de la nature des choses, des attributs de la Divinité.*

Ce sont là, dit-on, les études d'un peuple barbare mais ce que nous avons fait, nous-mêmes, dans ces derniers temps, c'est de les reprendre et la phrase de César est encore aujourd'hui le programme de nos recherches; si nos aïeux étaient des barbares, nous le sommes nous-mêmes.

« Longtemps avant César, les philosophes grecs tenaient sur les Druides un langage parfaitement en harmonie avec notre système : *Plusieurs*, dit Aristote, cité par Diogène Laërce, *pensent que la philosophie nous est venue de l'étranger, qu'elle fut enseignée primitivement aux Perses par les Mages, aux Babyloniens par les Chaldéens, aux Indous par les Gymnosophistes, aux Celtes par les Druides.*

« Il est d'usage de faire sonner haut la science des trois premiers de ces peuples : pourquoi le quatrième serait-il barbare? »

Notre auteur poursuit :

« Dans la citation précédente, il est parlé des Perses. Ces mêmes peuples sont ceux que la science moderne appelle des Aryas ; elle les fait

habiter sur le plateau Asiatique, et c'est de là, ajoute-t-elle, qu'ils se sont répandus partout et sont arrivés dans nos contrées sauvages qu'ils policèrent. A défaut de preuves modernes, il eût été convenable que ce système se trouvât au moins en harmonie avec les témoignages anciens. Pline, par exemple, écrivait au temps où les Romains avaient l'empire le plus vaste et les notions les plus étendues ; il connaissait également et les Celtes et les Perses, donnant indistinctement aux savants de ces deux peuples le nom de Mages ; or, parlant des Bretons, voici ce qu'il dit : *Ces peuples célèbrent leur religion avec de telles cérémonies qu'il y a lieu de croire que ce sont eux qui l'ont communiquée aux Perses*. Cette communication n'a pu se faire que dans des temps fort reculés ; il y eut donc, selon Pline, d'antiques émigrations des Celtes vers l'Asie, vers le plateau asiatique.

« Encore une fois, pour prétendre que tous ces auteurs se trompent, il faut des preuves. Il reste donc établi, malgré les fantaisies de la science moderne, que nos aïeux ne doivent qu'à eux-mêmes leurs institutions et qu'ils sont ce peuple qui civilisa l'ancien monde et que la science moderne cherche à trouver. »

Ceci nous paraît concluant et, comme le dit Th. Cailleux, les considérations qui appuient sa thèse ont pour elle les preuves que l'on allègue pour appuyer les autres systèmes ; mais la suite de sa démonstration nous paraît bien plus concluante encore, la voici :

« Les savants de tous les pays, avec une effrayante unanimité, avaient placé d'abord le berceau de l'homme primitif dans l'Asie Centrale ; puis, quand l'erreur fut reconnue, on se détacha peu à peu de ce système, on se porta vers d'autres points, on essaya vingt autres pays, la Chine, l'Inde, l'Egypte, la Tartarie, mais préférablement ceux où l'on apprit qu'il se trouvait de grands monuments ; on resta d'accord sur ce point, c'est que les peuples qui ont civilisé nos contrées sont venus de l'Orient.

« Cette dernière hypothèse semblerait indiquer que les nations orientales, aujourd'hui inertes, auraient eu autrefois un mouvement et se seraient avancées jusque dans nos régions. Il y eut, en effet, dans l'Antiquité, de grands déplacements de peuples, de continuelles émigrations, dont l'histoire nous a conservé le souvenir ; mais c'est de nos régions que part ce courant et vers l'Asie qu'il se dirige. Les Grecs et les Romains ont retenu et nous citent les noms de ces anciens émigrants, ils les appellent Celtes, Ibères, Bituriges, Gaulois, Belges ; les Bituriges, par exemple, franchissant le Rhin, vont exploiter les mines de la forêt Hercynienne ; puis, portant en Asie ce dernier nom, ils le laissent à la province d'Hyrcanie, d'où ils passent en Chine ; les Gaulois envahissent l'Italie, dont ils occupent aujourd'hui la plus riche province, poussent plus loin, ravagent la Grèce et arrivent en Asie, où ils laissent, dans leurs noms légèrement défigurés, des souvenirs de leurs origines : Galls, ils furent appelés Galates ; Keltes, ils furent appelés Kaldéens. »

Voilà qui nous paraît concluant. Jamais les populations apathiques du midi de l'Orient n'ont pris une initiative d'invasion ; celle-ci part toujours de l'Occident et cela à toutes les époques. Est-ce qu'aujourd'hui ce ne sont pas les peuples d'Europe qui envahissent encore l'Asie et l'Afrique, est-ce qu'une poignée d'Anglais ne tient pas encore sous sa domination des centaines de millions d'Hindous ; est-ce que la Russie n'envahit pas chaque jour l'Asie, est-ce que l'Allemagne, la Belgique, la France n'occupent pas en Orient de vastes pays ; donc par ce qui se passe sous nos yeux, nous pouvons certainement conclure qu'il en a été de même dans le passé, donc que la civilisation nous venant de l'Orient n'est absolument qu'un mirage et nous ne pouvons que partager entièrement la belle conclusion de Th. Cailleux, quand il nous dit : « Ces faits sont positifs, ils font partie des histoires qui sont entre nos mains, ils nous sont devenus familiers par notre première éducation ; les partisans de l'origine asiatique auraient dû, au moins, en tenir compte et nous expliquer cet étrange problème, que la civilisation nous soit venue de l'Asie et que les civilisateurs soient partis de l'Europe.

« Il y avait un moyen de détruire les allégations qui précèdent : c'était de trouver aussi des auteurs favorables à la cause asiatique, de montrer aussi, dans les Annales des plus anciennes nations, un vestige quelconque de colonies venues de l'Orient ; mais nulle part, dans aucun auteur, dans aucun pays, ni en Orient, ni en Occident, il n'est ques-

tion d'un pareil phénomène, d'une colonie aryenne, chaldéenne, indienne ; une telle union de mots blesserait tous les instincts, toutes les habitudes de l'histoire.

« Les Asiomanes ont une réponse à ce que nous venons de dire ; mais nous allons voir que cette réponse est un embarras pour leur système.

« Ces Romains, ces Grecs mentionnés plus haut sont, disent-ils, de formation récente, sans antiquité, ne remontant pas assez loin dans le passé pour atteindre aux événements des temps primitifs ; leur histoire ne commence qu'à Hérodote à peine cinq siècles avant notre ère ; ils ne peuvent donc décrire que les dernières émigrations des peuples ; mais longtemps auparavant, dans les siècles préhistoriques, dans cet âge obscur qui renferme tant de mystères, d'autres émigrations ont pu avoir lieu et celles-là ont pu venir d'Orient.

« Ainsi tout le système des Ethnographes repose sur une colonisation fictive, sur un événement qui a pu avoir lieu ; quant toutes les autres sciences sont parvenues à se rendre positives, celle-ci en est encore à se débattre sur un *peut-être !* Depuis un siècle, le grand mot de la science est cette colonie préhistorique ; des ouvrages nombreux et de haute portée se sont occupés d'elle ; on a recherché quel était en Asie son point de départ, quelle route elle a dû suivre, à quel type appartenaient les hommes qui en faisaient partie, de quelles institutions elle a doté nos contrées sauvages ; on a oublié une seule chose : c'est de prouver qu'elle ait eu lieu. Aussi le

système est aujourd'hui tombé en plein discrédit, et, tandis que ses défenseurs n'ont pu trouver aucune preuve pour le soutenir, ses détracteurs en apportent pour le renverser. D'abord ceux qui parlent de cette prétendue colonie ont bien soin de l'appeler préhistorique, c'est-à-dire antérieure à toutes les histoires, car les Orientaux eux-mêmes n'ont là-dessus aucune tradition, eux qui possèdent, nous dit-on, les plus anciennes Annales du genre humain ; elle aurait donc eu lieu dans ces temps primitifs où l'on ne savait ni lire, ni écrire ; elle venait donc des Barbares de l'Orient : pourquoi ne serait-elle pas venue aussi bien des Barbares de l'Occident ? Il faut avouer qu'il a fallu de l'audace pour jeter au public un système entaché d'une pareille inanité.

« Voici une nouvelle difficulté :

« La science ethnographique a imaginé sa nouvelle théorie, il y a un siècle. Elle commença par choisir son plateau asiatique, y plaça ses premiers civilisateurs, les fit sortir de là, et se disperser en émigrations dans les autres contrées pour y répandre les institutions de la mère patrie ; une filiation de savants poursuivit l'œuvre nouvelle, et tout alla bien pendant quelque temps. Mais un système rival vint tout à coup troubler cette sécurité : au fond de l'Occident, au delà d'un Océan longtemps reconnu infranchissable, dans un monde que nous appelons *Nouveau*, on retrouva tout ce que l'on connaissait dans celui que nous appelons Ancien : des pyramides, des caveaux à momies, des empereurs fils

du Soleil, des palais plus grands et plus ornés que ceux de Babylone ou de Ninive, la vénération des chiffres mystiques 3 et 7, des Dieux qui portent le même nom que ceux de l'Asie et s'incarnent comme eux, toute l'Egypte, toute la Chine, toute l'Inde, toute l'Assyrie.

« Le Orientalistes, surpris de cette nouveauté, essayèrent d'abord la vieille ressource du dédain ; mais le mal augmentant, la science nouvelle poursuivant son progrès, il fallut bien qu'ils sortissent de leur repos, déterminés à rester fidèles au système, ils durent s'enquérir par quelle voie on avait pu pénétrer du centre de l'Asie dans cette malencontreuse Amérique ; on se porta à toutes les issues pour rechercher si les hommes du plateau asiatique n'étaient point passés par là, on se jeta en désespéré dans toutes les hypothèses ; et, de nos jours, le peu de savants qui ont encore foi à l'Orientalisme sont réduits à prétendre que le passage a dû se faire par le détroit de Behring...

« On comprend ainsi que cette question Américaine ait fort endommagé le système Asiatique ; elle en a fait voir toute la faiblesse : il a vécu un siècle ; ce n'est plus une science, c'est une routine. »

Les lignes qui précèdent nous paraissent avoir montré sous son véritable jour la question qui nous occupe, nous ne pouvons l'étudier et la poursuivre plus longuement ; mais ceux de nos lecteurs qui voudraient la connaître plus à fond n'au-

raient qu'à consulter *La Doctrine ésotérique à travers les âges* (1).

Ce que le lecteur devait connaître sur l'origine des Celtes et du Celtisme pour poursuivre la présente étude avec profit, il le connaît, nous allons donc dans le chapitre suivant nous occuper des Druides et du Druidisme.

1. 2 vol. in-18, Paris, Chacornac et à la librairie du XXe Siècle. — Cet ouvrage comporte le Symbolisme, la Langue sacrée, l'Evolution de l'Homme, le Transformisme, les Races et sous-Races, les Sémites, les Aryens, il traite d'Isis et d'Osiris, du Livre des Renaissances, des Vierges-mères, des Cosmogonies, des Déluges, des Continents disparus, etc., etc.

CHAPITRE III

LES DRUIDES, LES DRUIDESSES ET LE DRUIDISME

On nomme Druidisme l'ensemble des doctrines morales, philosophiques et religieuses découvertes, enseignées et pratiquées par les Druides, c'est-à-dire par les prêtres les plus hauts placés dans l'ordre sacerdotal.

C'est bien à tort qu'un grand nombre d'auteurs ont défini le Druide comme étant le prêtre, le sacerdote de la Religion gauloise. Le Druide a existé bien avant cette religion, c'est probablement le plus ancien philosophe de l'Antiquité, si, comme beaucoup d'auteurs le pensent, les Celtes sont les plus anciens habitants de notre globe.

D'où dérive ce terme de *Druide ?*

On s'accorde généralement à reconnaître qu'il est dérivé du celte : En gallois, en effet, Derw (*derou*) signifie chêne ; c'est évidemment le même mot que le breton armoricain : *derf*, *Derv*, *derô*, d'où est dérivé *driot* le nom d'une variété de chêne qui croît dans l'Est de la France ; ce terme de *derou*

n'est guère éloigné du grec drus (δρυς) qui sert à désigner le chêne » (1).

Ainsi, d'après ce qui précède, on peut bien conclure que le druide était l'homme du chêne, le prêtre du chêne, qui dans tout l'Occident, et cela dès les temps les plus reculés, a été considéré comme l'arbre sacré par excellence, le porteur du *Gui Sacré*. Ce qui permet à Jean Reynaud d'écrire avec raison : « Il suffirait de savoir qu'Esus était le Dieu du chêne pour en conclure qu'il était le Dieu principal de la Gaule et qu'Esus n'ait fini par être identifié avec Jupiter... Maxime de Tyr constate que : Les Celtes adorent Jupiter, mais le Jupiter Celtique est un chêne (2). »

Voici une autre étymologie de ce même mot ; nous la donnons à titre de curiosité, cependant nous ajouterons que si elle n'est pas vraie, elle est en tout cas vraisemblable ; nous en faisons juge le lecteur.

« Le mot *Druide*, en anglo-saxon *Druid* (*Drouid*) renferme un sens bien autrement sérieux et remarquable. Il faut considérer que César en rapportant le nom des Druides a cherché à adoucir les sons durs et gutturaux de la langue celtique et il a écrit Druides (*Drouides*) au lieu de *Truoides*. Ce dernier mot permet de trouver aisément la clef de l'énigme.

1. *Histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix*, p. 70.

2. Jean Reynaud. *L'esprit de la Gaule*, 1 volume in-8°, Paris, 1866.

« Il se compose du verbe *to trow* (*trô*), imaginer, penser, croire et d'un autre verbe *to head* (*hid*) prendre garde, faire attention, *trowhead* (*Trôwhid*) (1).

Des deux étymologies, nous préférons certes la dernière qui nous montre les Druides comme des penseurs, des philosophes, ce qui est très juste.

L'étymologie grecque, proposée par Pline, ne nous paraît guère soutenable, parce que les Druides qui, d'après un grand nombre d'auteurs, seraient d'origine phénicienne, existaient avant les Grecs, et Pline, du reste, ne donne cette étymologie que comme une simple supposition : *Jam per se roborum elugunt lucos*, dit-il, *nec ulla sacra sine eâ fronde conficiunt, ut inde appellati, quoque interpretatione græcâ possint Druidi videri* (2).

Ce mot de *possint* montre bien une simple supposition, c'est donc la ressemblance de δρυς avec Druide qui a suggéré l'idée de cette étymologie.

Ammien Marcellin nomme les Druides *Drysidæ*, nous trouvons donc encore ici cette racine *Dry*, qui nous rappelle non seulement la variété de chêne, *Driot* ci-dessus nommé, mais encore dans l'Anglo-Saxon, on nomme *Dry* un homme sec, un vieillard, un sage, un *Magé*, ou Magicien, les Druides n'étaient-ils pas des Mages ? Et, fait digne de remarque, dans le Welche, nous connaissons

1. A. Boudet. *La vraie langue celtique*, p. 170, 1 vol. in-12 de 310 pages. Carcassonne, 1884.

2. *Histoire nationale des Gaulois*, XVI, 95.

un terme *Driod* qui signifie *Sage* ou *Mage*, ce qui est tout un, car un Mage est un Savant, un Sage (*Sapiens*).

Donc, s'il nous fallait à tout prix donner une conclusion, nous dirions que Druide est dérivé de ces derniers mots : *Dry*, *Dryod* ; d'autant plus que nous savons, nous l'avons vu au début de ce chapitre, que les Druides formaient la première classe la plus savante de l'Ordre Sacerdotal ; en effet, le sacré Collège des Druides comprenait dans son sein trois classes : *Les Druides* proprement dits, formant le Suprême Collège pontifical ; à eux étaient réservés le droit de justice, l'instruction et le pouvoir de faire la guerre ou de traiter de la paix.

Le chef des Druides, l'Archidruide, possédait à la fois le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel ; il était nommé par le suffrage universel de ses collègues, aussi avait-il la puissance absolue. L'archidruide, en Celtique *Coï'* ou *Coï'bhi Druide* jouissait de la plus grande vénération et de la plus grande confiance, nous pouvons témoigner par le proverbe celtique que voici :

Ge fagus clecb do làr
S faigse na sin Cabhair Coï'bhi.

ce qui veut dire :

La pierre n'est pas aussi proche de la terre
que l'assistance du Coï'bhi pour ceux qui ont besoin de son secours.

La *Coïbhi* avait sa voix décisive dans toutes les Assemblées et son jugement était sans appel.

A côté de l'Archidruide figurait le Semnothée. Ce haut fonctionnaire était-il le supérieur de l'archidruide ? C'est croyable, puisqu'il était honoré du titre de Prince ; ou bien partageait-il simplement le pouvoir avec lui ? Nous l'ignorons et on ne saurait rien préciser à cet égard ; tout ce que nous savons, c'est que le Semnothée Celtique, qu'on retrouvait partout sans le voir jamais nulle part, se nommait en Gaule Man-As, l'homme premier ou l'homme prince, dans l'Inde *Muni*, en Egypte *Menès*, en Crète *Minos*, dans notre moyen-âge *Monos* le moine, le solitaire, le seul. En effet, le *Semnothée*, personnage *ubiquiste*, *poseur de signatures divines* était bien dans les temps antiques chez les Celtes, le *Monos*, le moine, le solitaire, le seul de son espèce. Il représentait ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *Pape* des catholiques.

A propos de ce Semnothée, il y avait une légende qui a persisté jusqu'à nos jours dans le Poitou et dénommée *le Bain du moine*.

Cette légende qui s'est transmise oralement, de génération en génération, remonte certainement à plusieurs siècles avant notre ère.

Voici à quoi est due cette légende.

Le 12 janvier, c'est-à-dire en plein Solstice d'hiver, on disait qu'à minuit le chef des Druides, le Semnothée, avait l'habitude de se baigner dans les eaux glacées d'un lac, afin de se laver et de se purifier des fautes qu'il avait pu commettre dans

l'année. De cette façon, il se purgeait non seulement de ses fautes personnelles, mais encore de celles de tous les autres Semnothées passés.

C'est ce bain hivernal qu'on dénommait *Bain du Monos*, *Bain du moine*.

Le Semnothée était l'âme du Sacerdoce, l'arbitre des Bardes et des Clairvoyants, le Guide des Celtes ; que celui-ci fut *Brenn*, *Ovate*, ou *Barde*, il n'était qu'un instrument dans la main du Semnothée Sacerdotal de la Celtique mystérieuse.

Quant au Grand-Prêtre, à l'Archidruide, il avait la direction de l'école des Druides, école qui se trouvait cachée dans la solitude des forêts profondes. Dans cette école, les prêtres les plus âgés instruisaient leurs successeurs pendant un très long noviciat, comme nous le verrons plus loin.

Telle est, d'après nous, la véritable signification de ce terme Semnothée, mais on lui en donne d'autres, celui par exemple d'*Adorateurs de Dieu* (1) qu'on a appliqué à une certaine époque aux Druides mêmes.

Voici, du reste, une définition qu'en donne Roget de Belloguet (2) dans son *Glossaire Gaulois*.

86. SEMNOTHEOI, nom donné avec celui de Druides, aux Sages qu'on disait avoir été chez les Celtes et les Galates, les inventeurs de la Philosophie. On a prétendu que les Celtes désignaient ici les Germains,

1. *Hist. nat. des Gaulois*, p. 9.
2. *Ethnogénie Gauloise*, Inst. de part. p. 205.

mais on voit dans Suidas, v° *Druidai*, qu'il n'est question que des Gaulois. Il paraît même avoir pris Semnotheoi pour un simple synonyme de *Druidai*. Ce nom qui nous fait penser au *Semnoi* ou Philosophes Indiens dont parle Clément d'Alexandrie (1), signifierait effectivement en grec ceux qui vénèrent les dieux.

Au dire de divers auteurs grecs (2), les Druides et les Semnothées constituaient deux classes différentes de prêtres. — Les premiers ne s'occupaient pas de religion, mais de morale et de physiologie ; ce n'étaient que les Semnothées qui pratiquaient l'exercice du culte. Ils étaient les prêtres de Samhan (3), terme qui, en irlandais, sert à désigner la fin de l'été (4) qui correspondait au 1er novembre par suite de l'ancienne division de l'année en trois saisons. Or, c'est à cette époque que les Celtes célébraient la *Fêté des morts*. Se disant fils de Pluton, ils passaient pour avoir des rapports avec l'âme des morts, et c'est du reste dans une contrée de leur pays d'abord dénommée Cimmerie qu'Homère place l'Evocation des Ombres faite par le roi d'Itaque : Ulysse ; Samhan, comme nous l'avons

1. *Stromates*, III.

2. Diogénf Laerce, L. I. § I. — Strabon L. IV, p. 4. — Diodore de Sicile, L. V, § 31.— Suidas, lexique au mot de *Druidæ*.

3. Samhan, signifie en celtique *Feu solaire*, c'est aussi le feu central de la terre comme nous le disons un peu plus loin.

4. De *Samb* été et *an* fin ; au génitif ce mot fait *Samna*. O. Curry, *Maners of the ancient Irish.*, tome III, p. 217.

dit en note, signifie, en celtique, comme en irlandais, *Feu solaire*, mais c'est aussi dans la terre le feu central ou Enfers, l'empire de Pluton. Dans l'homme c'est le sang ou la chaleur interne ; l'associé de Samhan ou le sang, c'est la lymphe, la liqueur séminale ou la sève vitale.

Le roi du feu Pluton, dont le nom grec signifie Riche, dont les latins ont fait Dispater on Divpater, était dénommé chez les Bretons le Père-feu ; Samhan chez les Celtes était représenté sous la forme de Kernunnos, à la tête armée de cornes branchues (1).

La deuxième classe de prêtres comprenait les *Ovates* ou *Vates* (Prophètes) fidèles dépositaires des rites sacrés et des cérémonies religieuses. Cette classe exerçait aussi l'art divinatoire, elle remplissait donc le même office que les Augures et les Aruspices à Rome.

La troisième classe des prêtres co mprenait les *Bardes* ou poètes religieux ou guerriers, qui chantaient non seulement les louanges des Dieux et des héros de la Patrie, mais qui enseignaient également les arts.

Enfin, le Collège des Prêtres était complété par les Druidesses, c'est-à-dire par des jeunes filles ou des jeunes femmes, mais surtout des jeunes filles qui avaient le don de prophétiser ; aussi prédisaient-elles l'avenir et rendaient-elles des oracles, auxquels on

1. Voir ce terme dans *Dictionnaire Général d'arhéo ogie et des Antiquités chez les derniers peuples*, 1 vol. in-12, Gründ et Maguet, Paris.

obéissait aveuglément. Initiées aux *Grands Mytères*, elles avaient le pouvoir sur les Esprits des éléments, elles pouvaient même se rendre invisibles et extérioriser leur astral (1). Les Druidesses de la Bretagne, celles de l'île de Sein peuvent être considérées comme les dernières Sibylles ayant vécu sur notre terre à l'époque contemporaine.

A l'origine de la race Celtique et du culte Druidique, l'homme n'était qu'au second plan, c'est la femme qui était au premier, et c'est ce qui explique la grande influence qu'avaient les Druidesses. Ainsi, quand elles paraissaient dans les fêtes de la nation, elles étaient entourées du plus profond respect et tous inclinaient la tête devant leur Majesté, quand elles traversaient la foule.

D'après le passage suivant de Pomponius Méla, nous voyons que les Druidesses exerçaient un pouvoir sur les Eléments.

« L'île de Sena, dit cet auteur, est renommée par un oracle Gaulois, dont les prêtresses, au nombre de neuf, ont la puissance d'enchaîner les vents et les tempêtes par une sorte d'enchantement... Les asiles des Collèges ou Monastères de Druidesses dont les auteurs Grecs et Latins nous révèlent l'existence, sont situés dans les îles les plus sauvages des mers de l'Armorique et de la Bretagne. Le nautonnier qui, durant les nuits d'orages, rase les bords escarpés de ces écueils tou-

1. Voir ce terme *in Dictionnaire d'orientalisme, d'Occultisme et de Psychologie*, 1 vol. in-12, illustrés. Paris, Chamuel, éditeur, 25, rue Serpente.

jours battus par les flots en furie, entrevoit sur la pointe des rocs, tournoyer des flammes rougeâtres, des fantômes aux longues chevelures agitant des torches ardentes, dont la lueur se confond avec celle de la foudre. Ce sont les Druidesses, accomplissant leurs rites, interdits à l'œil des hommes. Si l'étranger est assez téméraire pour tenter d'aborder, on assure qu'aussitôt l'ouragan chassera son navire au large et que d'effrayantes apparitions le poursuivront longtemps sur les eaux.

Les Druidesses devenaient *Saintes*, dit Pomponius Méla (1) par une perpétuelle virginité. — Velléda passait pour sainte et prophétesse auprès des Germains : c'est pour cela, qu'ils lui confiaient la direction des affaires publiques (2).

Du reste, chez tous les peuples et presque à toutes les époques, la virginité était considérée comme une sorte de preuve de supériorité intellectuelle, aussi les Grecs (3) et les Romains (4) avaient des lois qui interdisaient de mettre à mort les Vierges.

Le Collège des Druidesses était précisément établi dans une des îles situées à l'embouchure de la Loire. Ces prêtresses, nous venons de le dire, avaient une grande renommée de science et leur savoir avait laissé de si profondes traces dans les

1. POMPONIUS MELA, liv. III, c. 6.
2. TACITE. *Hist. Lib.*, VI, c. 61.
3. PAUSANIAS, liv. III, c. 17, n° 8. — SUÉTONE, *Lin ib.* n° 14.
4. Voir HÉRODOTE DE LARCHER, tome VI, p. 163. — CARLI, *Lettres Américaines*, tome I, liv. V et tome II, let. 16. — PROCOPE, *de Bello Persico*, L. II.

esprits, que même au milieu du XIVe siècle, des sorcières exploitaient encore cette grande renommée scientifique. Le nombre des sorcières se multipliait tellement, qu'un évêque du diocèse se crut obligé de fulminer contre elles une bulle d'excommunication. L'évêque fulmina avec tous les rites alors en usage, c'est-à-dire qu'il prononça l'excommunication en pleine cathédrale au son des cloches, en allumant et en éteignant successivement les cierges et foulant aux pieds le missel et la croix.

César nous dit que chaque année, les Druides se réunissaient dans un lieu spécial sur la frontière des peuples Carnutes pour y célèbrer le culte en commun et y juger des différends qu'on soumettait à leur juridiction ; c'est dans cette juridiction qu'on nommait l'Archidruide (*Præses Druidarum*).

L'Ordre des Druides était électif et comme il avait le monopole de l'Education, il pouvait choisir dans la jeunesse les meilleurs sujets pour recruter son Ordre. Le noviciat durait quelquefois vingt ans et le novice devait passer par des épreuves fort sévères.

Dans ses *Commentaires*, César nous apprend également, que si les Druides n'écrivaient point les *Mystères* de leur science, c'était pour obliger les jeunes gens à les apprendre par cœur, ce qui fortifiait leur mémoire.

Voici le passage en question des *Commentaires* (1).

1. Cæsar, *de Bell. Gall.* VI, 14.

« Ils empêchaient les jeunes gens de se reposer sur l'écriture et aussi de négliger ainsi l'exercice de la mémoire. Il arrive ordinairement, en effet, que l'on s'applique moins à retenir par cœur, ce que l'on peut apprendre au moyen des livres. »

Cette explication de César est absolument fausse, les jeunes Druides devaient apprendre par cœur les *Mystères*, afin que le vulgaire ne pût les connaître, car il aurait été ainsi initié. — Voilà la véritable raison et quand nous employons ce terme d'*Initié*, il faut entendre qu'il aurait connu seulement une partie de l'*Initiation*, car l'Initiation complète, intégrale ne comportait pas moins de vingt mille vers, ce qui exigeait une étude de vingt années de labeur, ce n'était pas tout en effet de connaître par cœur les vers, il fallait aussi pénétrer le sens des commentaires et en comprendre toutes les explications, parfois considérables.

Par cette méthode d'enseignement les Druides connaissaient seuls la science sacrée ; les Grands Mystères, qui ont totalement disparu avec les Druides, comme l'observe Ragon (1) : « Nous avons constaté l'anéantissement, dans le monde, des anciens mystères initiatiques avec la ruine d'Alésia ou Alise, grande ville de la *Gaule Celtique*, capitale des Mandubiens, dans la Gaule Lyonnaise, la Thèbes des Celtes, ancienne métropole et tombeau de l'*Initiation* du culte Druidique et de la liberté gauloise. »

1. *La maçonnerie orthodoxe*, chap. I, p. 14.

Ce récit est du reste parfaitement confirmé par Pline, Suétone et Tacite.

Voici en effet ce que ces auteurs nous apprennent au sujet de la disparition des Druides :

« Claude abolit entièrement la religion des Druides (*Druidarum religionem Claudius penitus abolivit*) (1) ».

Dans une partie de son XXX[e] livre, Pline dit : « Nous allons dévoiler les mensonges de la Magie, elle est à la fois ce qu'il y a de plus faux et ce qui a régné le plus dans le monde... On ne s'étonnera pas de l'empire qu'elle s'est acquise si l'on songe qu'elle a embrassé et confondu en elle les trois choses les plus puissantes sur l'esprit humain : la médecine, la crainte des Dieux et le désir de connaître l'avenir. C'est en Orient qu'elle est née, chez les anciens Perses. On l'a trouvée aussi en Grèce. Elle a existé également en Italie ; on en voit des traces dans nos lois des XII Tables et dans d'autres documents ; ce n'est qu'en l'an 657 de Rome qu'un Sénatus-consulte a interdit d'immoler des victimes humaines, ce qui prouve que jusqu'à cette époque on accomplissait cet horrible sacrifice. »

Et dans le même livre §§ 4, 13, Pline écrit : « Cette magie a possédé les Gaules jusqu'au temps dont nous nous souvenons ; c'est seulement sous le Principat de Tibère qu'un Sénatus-consulte a fait disparaître leurs Druides et toute cette tourbe de Mages-Médecins. »

1. SUÉTONE, *Claude*. 15.

Tourbe de Mages-médecin n'est peut-être pas bien juste, car qui dit *tourbe* dit foule, or les Mages-médecins étaient fort peu nombreux ; c'était une élite.

Puis comme le lecteur peut le constater, ces termes se contredisent : *Tiberii Cœsaris principatus sustulit Druidas* ; et le même auteur et Tacite nous montrent encore les Druides vivants et agissants sous Vespasien (1) ; mais nous pensons qu'à cette époque ils ne battaient guère que d'une aile et que c'est bien César, comme le dit Pline et le confirme Ragon, qui a été le véritable destructeur des Collèges Druidiques.

Les autres auteurs, qui après César se sont occupés des mœurs et de la religion des Gaulois, se contentent de constater purement et simplement les faits relatés par le grand perturbateur et massacreur romain, sans nous fournir plus de détails.

Il existait cependant une *Initiation Druidique*, qui s'est conservée jusqu'au Moyen-âge dans le pays de Galles, dans la Bretagne et peut-être jusqu'à nous.

Cette Initiation, ou du moins une partie de celle-ci, s'est conservée par la Tradition et les chants Bardiques.

Au sujet de ce qui précède sur la destruction des

1. Cf. *Hist. nat.* XXX, 4, 3 *Ibid* XVI, 95, 249, 251 ; *Ibid.* XXIX, 12, 52, Tacite, *Hist. nat.* IV, 54. — *Possessionem rerum humanarum transalpinis gentibus portendi superstitione vana Druidæ canebant.*

Druides, ainsi que sur l'Initiation, nous citerons ici un autre passage de Ragon.

« On sait, dit cet auteur (1), que Vercingétorix du pays des Arvernes souleva cinquante-trois ans avant notre ère, contre le joug romain, toute la Gaule centrale soumise à César. On le nomma chef de la Confédération. Malgré des prodiges de valeur, ce chef célèbre fut vaincu, puis assiégé l'année suivante dans Alésia. Il y soutint une lutte héroïque et fut forcé de se rendre. Après avoir orné le triomphe sanglant du vainqueur, il fut étranglé à Rome en 47. César dans sa rage barbare avait fait égorger la garnison, massacrer les habitants et les prêtres du Collège, piller, brûler et raser cette riche et savante cité.

Non loin de là florissait *Bibracte*, la mère des sciences, l'âme des nations primitives, ville également fameuse par son sacré Collège de Druides, par sa civilisation, ses écoles où l'on enseignait à 40.000 étudiants : Philosophie, Belles-lettres, Grammaire, Jurisprudence, Astrologie, Sciences occultes, Architecture, etc.

Rivale de Thèbes et de Memphis, d'Athènes et de Rome, elle possédait un amphithéâtre entouré de statues colossales, pour les gladiateurs, et pouvant contenir 100.000 spectateurs, un capitole, des temple de Janus, Pluton, Proserpine, Jupiter, Apollon, Minerve, Cybèle, de Vénus et d'Anibus,

1. *La maçonnerie orthodoxe*, 1 vol. in-8°, Paris, 1853, ch. I, p. 21.

et au milieu de ses somptueux édifices, la Naumachie avec son immense bassin, incroyable construction, monument gigantesque où flottaient des barques et des galères, destinées aux joutes nautiques ; puis un champ de Mars, un aqueduc, des fontaines, des bains publics, enfin des murailles, dont la fondation remontait aux temps héroïques.

Mais Sacrovir, chef des Gaulois révoltés contre le despotisme romain sous Tibère, fut défait l'an 21 par Silius, près de cette grande cité, et se donna la mort avec ses conjurés sur un bûcher aux yeux des assiégeants, avant le sac de la ville.

« Les courtisans de l'époque ont changé le nom de Bibracte en celui d'*Augustodunum* qui, par contraction et comme pour voiler en l'éternisant la honte des flatteurs, est devenu *Autun* (Saône-et-Loire).

« Arles, fondée deux mille ans av. J.-C., fut saccagée en 270. Cette métropole des Gaules, relevée quarante ans après par Constantin, conserve encore quelques restes de son antique splendeur : amphithéâtre, capitole, obélisque en granit de 17 mètres de hauteur, arc de triomphe, catacombes, etc.

« Ainsi finit la civilisation Celtique ou Gauloise ; déjà César, en barbare digne de Rome, avait accompli la destruction des Mystères anciens par le sac des Temples et des Collèges initiatiques et par le massacre des Initiés et des Druides.

« Rome restait ; mais elle ne posséda jamais que

les *Petits Mystères*, cette ombre de la Science secrète, la grande Initiation était éteinte. »

Rome avait pour habitude, pour principe même, d'attirer à elle tous les cultes des cités voisines, elle s'attachait en un mot à conquérir autant les Dieux étrangers que les villes. Pourquoi les Romains, si tolérants pour la religion des peuples vaincus, exterminèrent-ils en Gaule les ministres de la religion Druidique? Cette attitude si différente des Romains s'explique par la nécessité absolue d'empêcher les invasions germaniques en Italie ; de là l'attaque suprême et sans pitié des Romains contre le pouvoir civil et religieux des Druides, contre leur autorité dans les Assemblées annuelles. — Les Romains savaient fort bien que les Druides une fois disparus, tous les liens quelconques (civils, sociaux, religieux) qui reliaient si fortement entre eux les Gaulois, ces liens seraient rompus et dès lors, plus d'*Assemblées nationales* et partant plus de velléité d'indépendance.

Au-dessous des Druides se trouvaient deux ordres : les Prophètes et les Bardes ; nous allons nous occuper des premiers. Strabon les nommait Οὐατεῖς, c'est-à-dire les Prophètes (1), les *Vates* latins, devins et poètes, dénommés par Diodore de Sicile Μάντει (2).

Chez les Celtes, ces devins ou prophètes se nommaient Eubages et Eubates, d'où, par corruption,

1. Strabon, lib. IV, c. 4, § 4,
2. Diodore de Sic., V, 31.

nous avons fait *Ovates, Ouates, Euates*. Ils étaient chargés de la partie extérieure du culte des sacrifices et c'est pour cela, qu'ils étudiaient toutes les sciences dans leur application aux choses de la religion.

En dehors de ces trois classes de prêtres il y a lieu de mentionner ici, les Eubages et les Sennachaïs, qui étaient également placés sous l'autorité de l'Archidruide (1), ou Souverain Pontife,

Les Sennachaïs étaient, suivant la Tradition et l'étymologie de leur nom, les Chroniqueurs et les Généalogistes des Celtes.

Dans la langue Celtique, en effet, le terme *Sennachas*, signifie Histoire généalogique.

Diogène de Laërce les dénomme Σεμνουσί, c'étaient aussi les *Semnones* et les *Sennaci* des Ordres religieux Celtes.

En anglais (un des idiomes celtique) *Sen* signifie vue, en y ajoutant la racine *aq* on *ac* qui signifie perçant, aigu, nous avons *senaq* ou *senac*, vue perçante, qualification, qui convient au plus haut point à un chroniqueur ,à un généalogiste.

Dans le dialecte des montagnes du Jura, dans lequel on retrouve quantité de mots et d'expressions Celtiques, *Seneger* signifie prédire, prévoir, d'où l'on pourrait dire que les *Sennechaï* auraient pu être des Devins.

Les Eubages ou Eubates occupaient le dernier

1. Strabon, l, 4 ; Cass. I, 4 ; Amm. Marcélin, L. 15 et Diogène Laerce.

rang de la hiérarchie. C'est à tort que quelques auteurs ont confondu avec les Vates (*ouates*) des Latins et dénomination altérée du Celtique *Faidh*, qui signifie prophètes.

Voici une autre étymologie de ce mot, étymologie qui paraît nous rapprocher de son véritable sens, *Dé à* ou Déu-phaïste ; qu'on prononce Eu-vaïste ou Eu-vaish, signifie en Celtique, un *jeune homme qui promet beaucoup*.

CHAPITRE IV

LA DOCTRINE ET LA PHILOSOPHIE DRUIDIQUES

Dans le précédent chapitre, nous avons étudié les Druides, les Druidesses et le Druidisme ; dans le présent chapitre, nous allons étudier la Doctrine et la Philosophie Druidiques, qui forment le complément, le corollaire du Druidisme. Cette étude présente une très grande difficulté, car il n'existe pas de documents écrits, c'est-à-dire *certains*, authentiques à ce sujet. Ce n'est donc qu'avec l'aide la Tradition, de certains passages échappés de ci de là à quelques écrivains de l'Antiquité, que nous pourrons reconstruire, tranchons le mot, refaire et reconstituer la Doctrine et la Philosophie Druidiques.

L'Inde a les *Védas*, la Perse, le Zend-Avesta, la Chine ses *kings*, l'Egypte son *Livre des morts*, ses *Litanies du Soleil*, et une parcelle de son *Livre des Respirations* (1) et les œuvres écrites de ces di-

1. Nous avons donné en partie ce livre dans notre *Traité des respirations*, un vol. in-12, Paris, Chacornac et à la librairie du XX[e] siècle, 2[e] édition.

vers peuples soit sur des manuscrits, soit sur la pierre, nous apprennent la philosophie, la morale et la religion de ces diverses nations et des œuvres codifient, pour ainsi dire, leur doctrine et leur philosophie.

Il n'en est pas de même pour les Celtes, ils ne nous ont laissé aucun livre touchant l'Esotérisme de leur religion.

Les Celtes se prétendaient fils de Teutatès, Père des hommes et Inventeur de l'agriculture.

La Fatalité, le Destin (*Fatum*) était une des idées admises par la Doctrine Celtique et encore de nos jours les Montagnards Ecossais, de même que les Irlandais, descendants des Celtes, sont fatalistes et se consolent d'un malheur qui leur survient, d'une catastrophe qui les frappe en disant : « *Bha sud an dan dauch* ! » La chose était ainsi décrétée contre moi !...

Les habitants du canton de Vaud en Suisse, chez lesquels on retrouve quantité de termes Celtiques, disent également quand un malheur survient à une personne par sa faute : « C'est bien son *Dam* ou *Dands* ; nous retrouvons donc le terme irlandais et écossais, Dan, origine du mot latin *Damnum*, qui signifie perte, malheur.

Nous venons de dire que les Celtes se prétendaient issus, enfants de *Teutatès*, l'analogue du *Thoth* des Egyptiens, du *Tau* des Hébreux, de *Thuiston*, *Thuiscon* ou *Tuisco* des Germains. Ce dernier avait un fils dénommé *Man*, lequel eut à son tour trois fils parmi lesquels : *Adam* qui,

comme *Man*, signifie homme (être vivant), c'est-à-dire la même signification que le terme anglais *Man*, c'est l'être vivant par excellence.

Eva ou *Héva*, mère du genre humain, qui n'étant point née d'une femme était immortelle, mais elle fut condamnée à enfanter avec douleur pour avoir touché au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.

Proserpine fut, elle aussi, condamnée à subir l'arrêt du Destin, pour avoir entr'ouvert une grenade et en avoir mangé trois grains. Ceci est un symbole : on sait que la grenade symbolise la matrice de la femme et l'absorption des trois grains représente disons... le péché originel.

Aujourd'hui, on ne verrait dans ce symbolisme qu'une idée érotique !...

Nous pourrions citer d'autres exemples fort nombreux pour faire voir qu'à travers tous les temps et toutes les civilisations la chute de l'homme est toujours présentée d'une façon allégorique, mais nous trouvons que ce serait là un travail inutile et nous nous occuperons immédiatement de la Doctrine Druidique.

Les Druides, héritiers de la Tradition et de la Sagesse antiques, ont une synthèse philosophique des plus remarquables.

D'après Diogène de Laërce (*in Prœm.*) la philosophie Celtique fut une des principales sources de la Philosophie Grecque.

Les Druides ne connaissaient qu'un seul Dieu *Bé-il* et ce ne fut que longtemps après l'inva-

sion romaine, qu'ils connurent le Polythéisme.

Bea-Uil que par élision ou abréviation, ils prononçaient *Bé-il* signifie *la Vie en toute chose* ou la *Source des Êtres.*

Chez les Germains *Thuisco* ou *Tuisco* et chez-les Celtes-Gaulois *Teutatès* avaient la même signification (1), ils employaient ce terme de *Bé-il* pour écarter toute idée de Polythéisme ou toute fausse notion concernant le Créateur de l'Univers.

Le Créateur ou Démiurge de notre planète n'a pas parlé au chef des Druides, ni à aucun de ceux-ci comme Jéhovah ou Jévé l'aurait fait à Moïse d'après ce qu'il nous a dit ; seulement, les Druides eurent le don d'intuition de clairaudience et de clairevue et c'est à cause de ces dons, qu'ils purent enseigner une doctrine juste et parfaite ; aussi peut-on affirmer, avec quelque certitude, que les Druides ne durent qu'à eux-mêmes les vastes connaissances qu'ils possédaient et qu'ils augmentaient sans cesse. Ce qu'ils durent mettre de temps pour inventer un langage figuratif, pour dompter la matière, tailler la pierre, fondre les métaux, et populariser les méthodes agricoles, est incalculable. Cette dernière observation peut démontrer jusqu'à un certain point la très haute antiquité des Celtes.

Indépendamment du *Bé-il*, les Druides employaient aussi, pour dénommer l'Être Suprême, le terme *Dia* ou *Dhia*, qui devint chez les Hébreux Jao, Jevé, Javeh, Jéhovah...

1. Cf. *Macpherson De antiq. Dissertat*, 19.

Cette conception de l'Être Suprême, créateur et conservateur de l'univers ne pouvant être dans les âges reculés admise parla foule, il fallut trouver un objet matériel, visible, palpable, tangible pour représenter l'infini déifié, de là le *Soleil déifié* et quantité d'autres emblèmes ou symboles, mais chez un très grand nombre de peuples, c'est le plus souvent l'astre du jour qui est déifié !...

Le soleil était donc adoré aux lieu et place de son Créateur et les Druides, pour éviter toute confusion et prévenir une grossière superstition, donnèrent à l'Astre du jour le nom de *Grian* ou *Gré-iné* (*Gré-Heiné*) qui signifie en celte, La Nature ou l'Essence du feu, car le feu était le grand facteur de la Destruction, partant de la Création : ceci est incontestable.

La mythologie de l'Inde l'indique aussi par les attributs de Siva.

Les Druides donnaient à l'auteur du mal le nom de *Ai-bhister*, qui remonte à la plus haute Antiquité.

Nous présenterons à nos lecteurs deux interprétations de ce mot : *Ai tis sear* en transposant la lettre S signifie : « Celui qui s'oppose au meilleur des êtres. »

Aibhister ou *Aibister*, littéralement traduit veut dire « Destructeur » forme de *Aibhist*, ruine ou destruction. C'est ainsi qu'Ossian emploie ce terme dans le poème de Dargo en parlant des ruines de la Maison de Lugar :

Les Druides admettaient, nous l'avons vu, l'im-

mortalité de l'âme, ils représentaient celle-ci séparée du corps, comme revêtue d'une enveloppe subtile (le double aithérique des Occultistes) ou « Aérosome » des Occultistes modernes.

D'après la Doctrine Druidique, ces âmes jouissaient d'un grand pouvoir sur tous les Eléments, sur les météores, mais elles n'avaient que peu d'influence sur le sort des humains. Le lendemain de la mort, les hommes justes et braves (car la bravoure était une qualité essentielle chez les Celtes), ces hommes, disons-nous, entraient dans le *Flath Innis* (île des braves). Dans l'idiome Celtique, ce terme, nous l'avons déjà vu, désigne aussi le Ciel ou le Paradis. Dans cette contrée délicieuse, au dire de certains auteurs anciens, les hommes ne s'occupaient que de s'instruire, de se perfectionner et poursuivaient ainsi leur évolution, c'était le véritable *Dévakan* des théosophes modernes, dans lequel des désincarnés s'assimilent le fruit des expériences qu'ils ont faites dans leur dernière existence.

Nos lecteurs un peu versés dans les enseignements théosophiques, savent que le Dévakan se trouve dans le plan mental ou plan manasique, qui lui-même se trouve au-dessus du plan astral, qui, lui, enveloppe le plan physique ou matériel. Il est bien entendu que ces divers plans s'interpénètrent et ont chacun des sous-plans (1).

(1) Cf. *La Doctrine Esotérique* à travers les âges, *passim* et notam. au chap. XXVI, p. 249, liv. II, 2 vol. in-12, Paris. Librairie du XXe Siècle.

Si nous étudions maintenant la Philosophie Druidique, nous voyons qu'un de ses principes fondamentaux, c'est que la création du monde est l'effet de la sagesse et du pouvoir de Dieu. Les Druides représentaient le principe de la création par un œuf sortant de la bouche d'un serpent. C'est même ce symbole qui a donné lieu à la fable de l'œuf de serpent, rapportée par Pline (1), de même qu'à certaines traditions fort anciennes qui se sont longtemps perpétuées chez les peuples, par exemple le *Clach naithir* ou *Glain nam Druid* (l'œuf de cristal) que les Druides portaient comme amulette suspendu à leur cou, auquel le vulgaire attribuait toutes sortes de pouvoirs merveilleux, tous les prodiges accomplis par les Druides l'étaient au moyen ou plutôt par l'influence de ce talisman. On peut encore trouver en Ecosse quelques-uns de ces œufs en cristal de roche, utilisés par les Voyants à la manière du verre d'eau employé par les médiums pour pronostiquer bien des événements présents, passés ou futurs.

Les Druides avaient pour souveraine loi de cacher aux étrangers les dogmes de leur culte. Ils étaient astreints à cette réserve par un serment solennel qu'ils prêtaient au moment de leur entrée dans l'Ordre. On peut trouver la formule de ce serment dans Selden (2) et dans El Scheld (3), où

1. *Hist. nat.* L. 29, c. 30.
2. *De Diis Syriis.*
3. *De Diis German.* Syntag. 2, C. 16.

pourront la lire ceux de nos lecteurs qui désireraient la connaître.

Jusqu'au jour où le culte Celtique fut altéré par son mélange avec celui d'autres mythologies, les Druides n'élevèrent à leur Dieu aucun monument de pierre taillée, ils ne sculptèrent non plus aucune image, car ils considéraient ces moyens d'honorer la Divinité comme indignes d'elle.

Tacite partageait donc en cela leur opinion quand il disait (1) :

« Il est absurde de représenter sous les traits d'un mortel ou d'enfermer dans une enceinte de murailles, l'Être qui a créé l'immensité des cieux. »

Aussi les emplacements sur lesquels les Druides pratiquaient leur culte étaient tout simplement circonscrits par un cercle de pierres brutes dénommées *Clachan ou Crom* : en breton *Cromlech*, signifie cercle de pierre.

Ces emplacements étaient plus ou moins considérables. Au centre du *Clachan* (Cercle) se trouvait une grande pierre servant d'autel ; quand, dans le pays, ils ne trouvaient pas de pierres suffisamment épaisses pour former une table à hauteur d'appui, ils utilisaient une pierre formant une plate-forme qu'ils posaient sur deux autres servant de piliers à la table. »

C'était là le *Dolmen*.

Les enceintes sacrées étaient respectées par la foule et le peuple avait une telle vénération pour

1. Tacite, *Mœurs des Germains*, C. 9.

ces asiles, que nul n'aurait osé en approcher (1).

Ces autels étaient dénommés: *Crom lec'h*, *Cromleach*, *Clachsleachda*, c'est-à-dire : La Pierre du Culte ou de la Réconciliation (2).

Dans les îles de l'Ouest à Jersey et Guernesey, de même qu'en Ecosse, nous avons vu de ces autels et autres pierres Celtiques d'une telle masse que « l'on est tout surpris qu'on soit parvenu à ces époques si reculées à transporter et à dresser des pierres d'un poids aussi considérables » (3).

Les monceaux de pierres ou *Tumuli* étaient dénommés *Si'uns*, c'est-à-dire Montagnes de paix ou de réconciliation, Sio d'hun et par contraction ou élision *Si'uns* (4).

Des pierres debout (*Menhirs*) semblent indiquer par l'origine de leur nom qu'elles étaient affectées au même emploi que la colonne élevée par Laban et Jacob en signe de réconciliation (5).

Les Druides plaçaient sur des monts élevés, sur des *hauts lieux* exposés aux rayons du Soleil leurs *Carns* ou « Pierres commémoratives ».

Les principales fêtes des Celtes étaient le *Bé-il-*

1. CÆSAR, *Commentaires*, I, 6. — DIODORE DE SICILE, l. V, c. II.
2. BRAND, p. 46
3. *In Dictionnaire raisonné d'architecture et des sciences et arts qui en dépendent*, on peut voir dans le tome Ier, V° CELTIQUES (monuments) de nombreuses vignettes représentant de ces pierres, ainsi que les détails les plus intéressants sur ces monuments.
4. *Si icham ou daoine si*, signifie l'homme qui demeure dans la montagne de réconciliation.
5. *Genèse*, 46, 48.

tin et le *Sam'hin* ; la première de ces fêtes se célébrait au commencement du mois de mai ; c'est du reste de ce mois que partait l'année druidique, comme le prouve le nom celtique de ce mois ; *ceit duin* ou *ceud uin* (le premier mois) ou bien le premier temps. Ce jour-là, on allumait un grand feu (*Tin* ou *Thein*) de Bé-il et l'on faisait de grandes réjouissances en l'honneur de l'astre bienfaisant qui représentait le Créateur.

Nous pourrions écrire longuement ici sur ce sujet et sur toutes les fêtes celtiques, mais ce serait dépasser le cadre que nous nous sommes imposé. Les lecteurs désireux de plus longs renseignements sur ce sujet les trouveraient dans notre *Histoire Nationale des Gaulois*; ici nous ne fournirons que les quelques détails qui suivent et nous passerons ensuite au chapitre V, pour y étudier les Bardes et le Bardisme.

Après le *Bê-ıl-tin*, parlons du *Sam'hin*, ce terme celtique signifie *Feu de la paix*.

Cette fête se célébrait le 27 octobre ; c'était l'époque où les Druides avaient coutume de se rassembler au centre de chaque contrée pour juger des différends survenus entre les habitants du pays.

Ce terme composé *Sam'hin* signifie *Samh* prix, *thein* feu ; *Samh* se prononce *Tamh*.

Dès la veille de la fête, on éteignait tous les feux des foyers domestiques et on les réallumait le lendemain avec celui qu'avaient allumé et consacré les Druides. A ceux qui avaient *troublé la paix* ou

manqué aux lois civiles ou religieuses, on n'accordati pas la prise du feu, avant qu'ils n'eussent préalablement donné satisfaction et réparation. La moindre désobéissance était punie immédiatement par une sentence d'excommunication, qui défendait à quiconque de donner asile au malheureux excommunié, et de lui rendre aucun service.

L'usage d'allumer du feu le 27 octobre s'est conservé dans quelques contrées de l'Ecosse et ce jour est dénommé *hallow-Eve*.

Indépendamment de ces deux grandes fêtes, le sixième jour après la pleine lune, les Druides recueillaient leur *misteto* ou Gui sacré (1).

Divers auteurs supposent qu'Orphée qui fit partie de l'expédition des Argonautes environ 1263 ans avant J.-C., avait appris des Druides Celtes une partie de leur mythologie, qu'il importa en Grèce. Il paraît, en effet, qu'il avait habité le pays où les Druides faisaient leur principale résidence.

Le culte Druidique dura longtemps pur et intact chez les Celtes et ce n'est guère que par la suite d'invasions barbares qu'il finit par dégénérer.

C'est à Crès, fils de Jupiter, qui devint chef des Curètes, à qui on attribue la corruption du culte druidique. Ce Crès, chef des Curètes, ou Druides dans l'île de Crète, était non seulement souverain, mais aussi grand Prêtre. Ajoutons que ces Druides de Crète étaient dénommés par les Grecs *Curites* ; or, ce terme est certainement Celtique, il

1. STRABON, L. III. - - PLINE, I, 16, c. 44.

est dérivé de *Co'retich* qui signifie *Pacificateur*. En effet les Druides étaient ainsi justement dénommés puisqu'ils exerçaient les fonctions de juges, ils apaisaient (pacifiaient) les différends, réglaient les litiges et contestations, mais ils exerçaient gratuitement leurs fonctions.

Voici comment Crès dut amener insensiblement la corruption du culte druidique. Il fit rendre les honneurs à Jupiter son père, lui éleva un monument funéraire sur sa tombe, monument décoré de sa statue et un jour cet édicule dut être transformé en temple, ce qui introduisit l'idolâtrie dans l'île de Crète, idolâtrie qui de là se répandit successivement en Grèce et par suite, dans les colonies grecques. Nous n'en dirons pas davantage ici sur la doctrine druidique, car nous en parlerons plus loin au chapitre X où nous traitons de l'Occultisme chez les Celtes et dans le chapitre suivant, nous traiterons des Bardes et du Bardisme.

CHAPITRE V

LES BARDES ET LE BARDISME

Le terme *Barde,* signifie chanteur, poète (1) ; du reste, bien des termes cités par des écrivains grecs ou latins, comme appartenant à la langue des Bardes de la Gaule ou dans l'île de Bretagne se trouvent avec un sens identique dans la bouche des poètes modernes de la Bretagne française du pays de Galles et de l'Irlande.

Quantité de noms de lieux, de peuples et même d'hommes mentionnés dans les écrits des anciens auteurs grecs et latins ont très souvent des racines communes, comme nous l'avons déjà dit et comme nous le verrons encore ultérieurement.

D'un autre côté, si nous consultons les Dictionnaires bretons, gallois, irlandais, gaëliques et languedociens, on est frappé de la quantité de mots et de locutions semblables, qui expriment, dans ces di-

1. *Bardus Gallice cantor appellatur,* Pomponius Festus *lib.* II.

vers idiomes, la même chose, la même idée ; enfin la grammaire des mêmes contrées présente des caractères absolument identiques.

Nous pourrions donc dire que les langues de ces différentes contrées représentent, quant au fonds, la langue même des anciens Bardes, langue qui appartient très certainement à la langue Celtique, comme l'ont en partie démontré les travaux de Jacob Grimm, de Gluc, de Whitley Stokes, de Diefenbach, d'Adolphe Pictet, notamment le remarquable ouvrage de ce dernier qui a pour titre : *Mystères des Bardes.*

Mentionnons aussi la Grammaire de Zeus : *Grammatica celtiqua.*

Tous les Bardes fameux auraient été, d'après César, originaires de la Grande-Bretagne (1) et non des Gaules.

D'après Strabon, les Bardes étaient comme les Augures initiés à la Science divinatoire, à la *Mantique.* Ils partageaient avec les Druides une partie de la puissance sacerdotale. Ils étaient fort considérés (2). Evidemment Strabon confond ici les *Ovates* ou *Eubages* ; mais là où il dit vrai, c'est lorsqu'il nous apprend qu'ils étaient fort considérés.

Les Bardes, en effet, l'étaient grandement et ils possédaient un tel pouvoir sur la foule, sur les guerriers même, qu'au dire de Diodore de Si-

1. *Disciplina in Britannia reperta, de Bello Gallico*, lib, VI.

2. STRABON, *Georg.* IV, p. 248,

cile, ils arrêtaient parfois les armées prêtes à en venir aux mains (1).

Le même auteur (2) nous apprend que divers historiens anciens, Hécatée entre autres, disent que les habitants d'une île située dans l'Océan en face de la Gaule Celtique passent leur vie à célébrer par des chants les Divinités, principalement le Soleil, et lui rendent de grands honneurs. Le Dieu possède dans cette île un bois sacré de toute beauté, au milieu duquel s'élève un magnifique temple circulaire, rempli d'offrandes votives et que la ville proche de ce temple est dédiée au Dieu et que le gouvernement de cette cité et de la garde du temple sont confiés aux Bardes qui héritent de cette charge par une succession ininterrompue.

De même que Strabon, on voit que Diodore de Sicile confond les Bardes avec les Ovates.

Ce qui a donné lieu à cette confusion, c'est que certainement les Bardes qui assistaient à toutes les cérémonies civiles devaient prêter leur concours aux cérémonies religieuses. Car ils célébraient dans leurs chants, en s'accompagnant de la lyre, la gloire des Dieux. Ils avaient donc un caractère religieux, mais ils avaient surtout un rôle civil : ainsi à la guerre, dans les combats, ils animaient par leurs chants patriotiques le courage guerrier et pendant la paix ils étaient Historiens, -uges ; ils

1. Diodore de Sicile, Ed. Pess. Pet. V, 31, p. 354.
2. Diodore de Sicile Ed. Petr. Vess. T. I, liv. II, page 59.

célébraient les belles et les nobles actions et réprouvaient les actes coupables (1). Selon les lois de Maelmud, les devoirs des Bardes consistaient à répandre autour d'eux les connaissances de la nature, à propager l'amour de la vertu et de la sagesse. Ils étaient chargés de l'instruction de la jeunesse, et pour tous les services qu'ils rendaient, ils jouissaient de franchises particulières, ils étaient les égaux du chef de l'Agriculture, en un mot le Bardisme était considéré « comme un des trois piliers de la vie sociale » (2).

L'Institution Bardique s'est conservée dans les Gaules bien longtemps après l'invasion romaine, principalement dans l'île de Bretagne et César nous apprend que, même de son temps, celui qui aspirait à la Connaissance des *Mystères* devaient aller l'apprendre directement de la bouche des Bardes de l'île de Bretagne. Bien que faisant partie de la Gaule, l'Armorique qui était le *Finis terræ* et par cela à l'abri des influences étrangères, avait conservé encore au IVe et au Ve siècle ses bardes. Ausone avait même connu l'un d'eux qui était prêtre du Soleil et se nommait « Phœbitus » ; il avait composé des hymnes qu'il chantait souvent.

Ce Barde appartenait à une famille de Druides de l'Armorique. »

Ausone (3) nous apprend aussi que ce poète,

1. Diod. lib. V.
2. Myvyrian, *Archaiology of Wales*, tom, III p. 295.
3. Ausone était un poète latin qui vivait à la fin du IVe siècle.

malgré son illustre origine,. était pauvre, « que son état ne l'avait guère enrichi » ; or, cette critique de dénigrement du poète latin fait au contraire l'éloge du Barde qui, bien qu'exerçant une grande influence, n'en avait profité que pour faire le bien et pour distribuer aux pauvres les revenus considérables qu'il devait recevoir, et recevait pour sa haute fonction.

Toujours est-il que ces Bardes jouèrent un grand rôle et furent éminemment utiles à leurs compatriotes.

Adolphe Pictet reconnaît (1) que c'est grâce à cette corporation, que nous connaissons beaucoup de choses sur les Celtes. Il nous dit, en effet, que toutes les Traditions Celtiques seraient à peu près perdues ; « mais les corporations bardiques qui se maintinrent dans le pays de Galles à travers les invasions successives des Romains, des Anglo-Saxons et des Anglais, sous la forme d'une espèce de franc-maçonnerie, conservèrent avec la ténacité celtique les débris traditionnels des vieilles croyances nationales et les triades que nous possédons encore en sont certainement la dernière expression ».

De son côté, Ampère nous apprend que :

« S'il s'est conservé quelque part, en Gaule, des Bardes, et des Bardes en possession des traditions druidiques, ce n'a pu être que dans l'Armorique, dans cette province qui a formé, pendant plusieurs siècles, un Etat indépendant et qui, malgré sa réu-

1. Pictet. *Mystère des Bardes.*, p. 18.

nion à la France, est resté celtique ou gauloise de physionomie, de costume et de langue jusqu'à nos jours (1). »

En Scandinavie, on nommait les Bardes *Scaldes*. Ils vivaient soit à la Cour des rois ou bien, ils se mettaient au service de chefs guerriers qu'ils accompagnaient à la guerre. Ils avaient pour mission d'encourager les guerriers au combat et de chanter les louanges du vainqueur!

Voici le titre de quelques œuvres bardiques du IIIe ou IVe siècle : *Prophéties de Guinclan*, celui-ci était un Barde du pays de Tréguier.

La *Vie du roi Erech*, poème breton qui date de 475 à 480 environ ; les *Lois du bon Hoël* qui ne datent que de 510.

Mentionnons aussi le fameux poème *Brut brenhined* qui date du VIIIe siècle ; c'est une sorte de Chronique royale qui a été mise en vers latins par Geoffroy de Montmouth et qui a servi de fonds à tous les romans dits de la *Table ronde*.

Et cependant, aujourd'hui, on considère trop généralement les anciens Bretons comme de véritables Barbares « qui ne cultivent pas les Muses, et leur langue, à en juger par celle des Bretons d'aujourd'hui, est considérée comme un jargon grossier qui ne saurait se prêter à la mesure, à la douceur et à l'harmonie des vers (2) ».

Cette manière de voir n'est pas du reste nouvelle,

1. J. J. Ampère. *Hist. litt. de la France*, L, p. 78.
2. *Dictionnaire Breton* Préface de Dom Taillandier, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, p. 9.

Abailard ne traitait-il pas ses compatriotes de barbares qui « employaient une langue honteuse, que du reste, il ne connaissait pas » (1).

Les anciens auteurs qui nous parlent des Bardes celtiques, Lucain, Diodore de Sicile, Ammien Marcellin entre autres, n'étaient pas si méprisants ; ces auteurs, au contraire, nous disent tant de bien des hymnes bardiques qu'ils nous font regretter que la tradition ne nous en ait pas conservé en plus grand nombre.

Les chants bardiques qui célébraient le culte d'Hésus ou de Teutatés, nous ont été conservés en substance dans un manuscrit datant de la fin du XVII[e] siècle ; il a pour titre :

Cyfrinach Beirdd Snys Prydain. Mystères des Bardes de l'Ile de Bretagne (la Grande-Bretagne).

Ce manuscrit a été traduit en anglais par Edward Wiliams, poète gallois, et en français par Adolphe Pictet.

Ce petit livre, devenu fort rare aujourd'hui, confirme ce que nous savions déjà sur l'enseignement religieux qui se donnait en Gaule au moyen des *Triades*.

Pour donner à nos lecteurs un aperçu de la religion Celtique, nous mentionnerons ici une de ces triades :

« *Dieu est nécessairement trois choses* :

La plus grande part de vie ; la plus grande part de science ; la plus grande part de force ;

1. *Lingua mihi ignota et turpis* (Epist).

« *Trois choses que Dieu doit faire* :

Constituer le bien parfait ; vouloir le bien parfait ; accomplir le bien parfait.

« *Trois choses que Dieu doit accomplir* :

Ce qu'il y a de plus utile ; ce qu'il y a de plus nécessaire ; ce qu'il y a de plus beau pour chaque chose.

Voici une triade relative à la morale :

Honorer les dieux.

Ne point faire le mal.

Cultiver le courage viril.

Ces triades étaient chantées par les Bardes et leur doctrine était en opposition formelle avec les rites sanguinaires de Moloch ou de l'Hercule Tyrien auxquels trop d'auteurs anciens et modernes ont voulu l'assimiler.

Ils avaient du reste des idées fort avancées sur l'âme et ses migrations après la mort ; ils plaçaient le séjour des âmes dans l'espace éthéré, qui comportait plusieurs régions ou *cercles*, comme nous le verrons plus loin ; et ces Cercles étaient successivement ouverts aux âmes plus ou moins méritantes, suivant leur Karma, diraient les Néothéosophes.

LE BARDIT

Le chant des Bardes se nommait *Bardit*.

Quelle est exactement l'étymologie de ce terme.

L'érudition s'est longnement exercée à ce sujet.

Quelques érudits lui donnent comme racine, *Bard* et *Barde* qui, nous le savons, signifie dans les idiomes celtiques poète-chanteur. D'autres lisant mal le texte de Tacite que nous allons mentionner lisaient *Baritum* ou *Barritum* au lieu de *Barditum* et voulaient faire dériver ce terme de *baeren*, *barren*, crier à haute voix ; d'autres enfin, voyaient dans ce mot la désignation du cri de l'éléphant, mais c'était peut-être aller un peu loin ; nous pensons que *Bardit* signifie tout simplement chant du Barde, ode chantée par un Barde.

Voici comment Tacite décrit ce chant : « Les Germains ont des vers qui leur tiennent lieu d'annales et, outre ces vers, il en est d'autres encore parmi lesquels le chant dénommé *Bardit*, qui sert à réchauffer leur vertu guerrière...

« Dans le Bardit, les paroles importent moins que l'expression et on peut le considérer comme le bruyant concert de l'enthousiasme guerrier : le bardit est formé de rudes accents, de sons entrecoupés et vagues et, pour les faire entendre, les Germains serrent leurs boucliers contre leur bouche, afin de rendre, par la répercussion, leur voix plus sonore et plus effrayante. »

Avant de passer à l'étude de quelques Bardes célèbres, de Bardes historiques, nous transcrirons ici quelques aphorismes bardiques :

Il n'y a aucun avantage, mais qui peut dans aucune voie se passer de celui-ci : Dieu.

Il n'est aucun besoin, sinon celui de Dieu.

Il n'est aucun plaisir, sinon celui de Dieu.

Il n'est rien de satisfaisant, sinon Dieu.
Il n'est rien d'agnoscent, si ce n'est Dieu.
Il n'est rien à sa place, si ce n'est Dieu.
Il n'est rien de puissant, si ce n'est Dieu.
Il n'est rien dans chaque chose, si ce n'est Dieu.
Il n'est rien de complet, si ce n'est Dieu.
Il n'y a de Dieu que ce qui est complet.

Ce refrain perpétuel de Dieu ressemble fort à une litanie.

Ces aphorismes étaient-ils récités, comme des prières ?

On peut fort bien le supposer sans crainte de se tromper.

CHAPITRE VI

LES BARDES CÉLÈBRES

OSSIAN

A la tête des bardes célèbres se trouve Ossian, le plus ancien des bardes dont nous possédions les œuvres, mais dont l'origine ne remonte malheureusement qu'au IIIe siècle de notre ère.

Ossian, le Barde écossais, a-t-il réellement existé?

Sans entrer dans de longues et interminables discussions et après avoir pris connaissance du *Dossier de l'affaire*, comme dirait un avocat, nous répondrons affirmativement :

« Oui, ce barde a existé, ce n'est point un mythe. »

A-t-il produit tout ce qu'un auteur écossais, Macpherson, a voulu lui faire endosser, comme étant son œuvre personnelle, c'est-à-dire l'œuvre d'Ossian ?

Non, très certainement, non !

Macpherson a largement amplifié l'œuvre d'Os-

sian et a fait des remaniements et des changements dans les manuscrits originaux ; ce qui le prouve, c'est que Macpherson, mis en demeure de publier les originaux bardiques et ayant reçu dans ce but une somme de 1.000 livres sterling (25.000 francs), a gardé cette somme sans emploi sa vie durant ; ce n'est qu'après sa mort qu'il chargea des exécuteurs testamentaires d'utiliser la somme produite par la souscription de ses compatriotes pour la publication des manuscrits *Erses* originaux.

Cette publication parut bien, mais malheureusement les manuscrits étaient écrits tout au long de la main même de Macpherson, qui avait traduit son œuvre anglaise en gaëlique, de sorte qu'on n'a jamais su et qu'on ne pourra jamais savoir (à moins d'une découverte imprévue) quelle est la partie des œuvres d'Ossian qui lui appartient en propre.

Voici, du reste, au sujet de ce qui nous occupe, un jugement ou plutôt une critique très spirituelle d'un éminent littérateur français, de Villemain, critique qui résume fort bien, suivant nous, ce long débat.

« On assure. dit Villemain, que des manuscrits légués par Macpherson renfermaient le véritable texte des poésies d'Ossian ; en effet, on les publia et, pour rendre la chose authentique, on mit en tête un portrait d'Ossian... Ossian offre bien toutes les conditions nécessaires à un successeur d'Homère (1). Il est vieux, sa figure est grave, majes-

1. C'est ainsi que dans leur enthousiasme les Highlanders désignaient leur poète national.

tueuse, inspirée ; de longs cheveux blancs couvrent sa tête. Enfin il paraît aveugle. Après cela demandera-t-on sur quel buste, sur quelle médaille contemporaine a-t-on modelé ce portrait? Je ne sais ce que les éditeurs peuvent répondre à cela. Toutefois, comme ils tenaient beaucoup à la véracité de leur publication, ils ont transmis à l'Institut de France l'exemplaire que je tiens et où se trouve une lettre manuscrite de sir John Sinclair (1) dans laquelle il insiste beaucoup sur la réalité, la parfaite authenticité de l'original gaëlique... Malgré cela... je crois que l'on peut conserver de grands, de légitimes doutes sur l'authenticité des poèmes d'Ossian... » (2).

C'est la bataille de Gabhra qui fait le fond du poème de Temora, œuvre des plus curieuses et des plus intéressantes.

Dans les poèmes d'Ossian, il est souvent question de boucliers en bronze ornés de bosses (3) qui rendaient des sons différents suivant qu'on frappait sur l'une ou l'autre de leurs bosses, dénommées *Voix de la guerre*, parce que, lorsqu'ils étaient en

1. John Sinclair est l'auteur d'une dissertation sur l'authenticité des poèmes d'Ossian parue en tête de l'édition de ses œuvres, 3 vol. in-8, Londres, 1807, dont voici le titre : *The Poems of Ossian, in the original gaëlic with notes and observations*, by John M. Arthur.

2. Villemain, *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*, t. III, 31e leçon.

3. On peut voir de ces boucliers dans notre *Dictionnaire raisonné d'Architecture*, v° *Gaulois* (*Art*) et dans notre *Dictionnaire général de l'Archéologie et des Antiquités chez les divers peuples*, *passim*.

campagne, les chefs se servaient de celles-ci pour transmettre leurs ordres ; s'il nous fallait choisir un exemple au milieu de ceux que les Œuvres du grand Barde nous fournissent, nous mentionnerions le passage suivant du poème que nous venons de citer, *la Guerre de Temora :*

« Cathmar prend ses armes et marche vers un endroit où son bouclier était suspendu à un arbre au-dessus des ondes du Lubar. Sept bosses s'élevaient sur son bouclier. Ce sont les sept voix de la guerre que les vents apportent à ses chefs et les chefs distribuent ses ordres à ses tribus (1)... »

Une chronique de Nennius écrite au IXe siècle place Taliésin, Aneurin, Kian et Lywarch-Henn, au nombre des Bardes qui ont illustré la poésie bretonne (2) ; c'est pourquoi nous dirons quelques mots de ceux-ci après Taliésin, fils d'Omis, qui était considéré comme « le Prince des Bardes, des Prophètes et même des Druides de l'Occident » (3).

Ajoutons que ces poèmes ont été traduits dans presque toutes les langues européennes.

En résumé, voici ce qu'on peut affirmer : c'est qu'il a réellement existé un barde du nom d'Ossian, qu'il était, d'après son poème, fils de Fingal, roi de Morven, et qu'il habitait le palais de son père, le

1. OSSIAN, traduction de P. Christian, 1 vol. in-12, Paris, 1841. *La Guerre de Temora*, ch. 1er.

2. *Simul uno tempore in poemata britannica, claruerunt*, etc. In M. S. Nenni Johann-Gott, spect. ad geneal. SAXOW, apud Gal. XV, script. Vol. III, page 116.

3. *Myvryiam archaiology*. Tome I. pages 16, 30 et 34.

palais de Selma; que son grand-père se nommait Comhal, son aïeul, Trathal et son bisaïeul Trenmor; qu'il eut un fils Oskar ou Osgard, qui périt dans la bataille de Gabhra, tué de la main même de Caïrba, fils et successeur de Cormac, et cela au moment où le jeune Osgard allait s'unir avec Malvina.

TALIÉSIN

Après Ossian, disons quelques mots de Taliésin. Comment serait-il né? C'est toute une légende que l'histoire de cette naissance, en voici une succincte analyse.

Un jour qu'un petit nain, un Esprit, Gwion, veillait sur le vase mystique contenant l'eau précieuse de la Divination (1), trois gouttes brulantes de cette eau tombèrent sur la main du nain, aussi la porta-t-il soudainement à sa bouche; dès lors l'avenir et les mystères du monde lui furent dévoilés. La Déesse protectrice de cette eau, très irritée de voir ce nain en possession du don de divination, voulut le mettre à mort, mais celui-ci s'enfuit et, comme il possédait la science, il se métamorphosa successivement en lièvre, en poisson et en oiseau, tandis que, de son côté, la Déesse, pour l'atteindre, prenait la forme d'une levrette, d'une loutre et d'un épervier. Gwion ayant eu la mauvaise idée de se transformer en grain de blé pour se cacher ainsi au milieu d'un gros tas, la

1. Myvryian, tome I, page 17 et suivantes.

Déesse se changea en poule noire et de son œil perçant distingua parfaitement, au milieu du tas de blé, Grain-Gwion et l'avala ; mais par ce fait elle devint enceinte et, au bout de neuf mois, elle mit au monde un fort bel enfant, ce fut Taliésin.

Du passage de cet auteur, on a voulu inférer que les Celtes croyaient à la métempsycose, c'est là une grave erreur, car il y a lieu de faire remarquer que le Barde parle au passé et du reste les mœurs des Celtes démentent toute supposition du passage de l'homme à la vie d'un animal après sa mort. Ne savons-nous pas, en effet, que les parents et les amis du défunt brûlaient sur le bûcher, lors de l'incinération du cadavre, les objets ayant appartenu au défunt et qui lui avaient été chers. C'est là, croyons-nous, une preuve indiscutable que l'individualité, que l'identité persistait dans les mondes futurs, où se rendait le défunt.

Les Celtes croyaient à la reincarnation, à la pluralité des existences de l'âme, ce qui n'est pas la métempsycose, mais la métasomatose.

Taliésin ne fut pas seulement un grand Barde, ce fut aussi un grand Initié se rappelant même ses existences passées.

Dans *Myvryiam*, tome I, pages 57 et 76, Taliésin dit :

« Je suis né trois fois, j'ai été mort, j'ai été vivant, je suis tel que j'étais... j'ai été biche sur la montagne... j'ai été coq tacheté... j'ai été daim de couleur fauve, maintenant je suis Taliésin ! »

Dans son poème *Cad Godden*, il dit mieux en-

core : « J'ai été vipère dans le lac ; j'ai été couleuvre tachetée sur la montagne ; j'ai été éléphant dans l'Inde, lion d'Afrique, puis chien et mouton à l'état domestique et l'homme m'a communiqué une partie de son intelligence et de sa vie. J'ai habité ensuite une étoile ; j'ai été prêtre, puis pasteur, enfin roi, un long temps s'est écoulé ; j'ai dormi deux mille mondes, je me suis agité dans cent cercles. »

Ceci montre bien que les Bardes admettaient la progression dans la nature, mais non la rétrogression, en un mot ils admettaient que le minéral put devenir végétal, celui-ci animal et ce dernier Homme, mais ceci n'est pas de la métempsycose.

Taliésin, l'homme *spirituel*, pouvait parler ainsi, car il se rappelait toutes ses transmigrations, même les plus infimes, tandis que les désincorporés, qui nous quittent à peine, n'ont pu encore retrouver le souvenir.

Taliésin fut un grand ennemi de la poésie populaire que propagea le Christianisme pour déconsidérer les Bardes druidiques. En effet, pour s'implanter dans les Gaules, le Christianisme ne craignit pas de créer aussi des faux Bardes, des poètes sans valeur aucune. Ces hommes sans talent, sans tradition, sans science, singeaient bien les vrais Bardes, mais ils n'avaient pas, tant s'en faut, leur valeur, ce ne furent guère que des ménestrels, des sortes de figaros de village, qui, du reste, n'ont pas encore disparu de la Bretagne de nos jours : C'est le Christianisme qui encouragea ces pseudo-Bardes dans

l'Armorique, et c'est pour cela que les triades galloises considèrent les Armoricains comme l'un « des trois peuples qui ont corrompu le Bardisme primitif, en y introduisant des principes faux et hétérogènes ».

Taliésin dénommait avec raison cette poésie populaire, vulgaire, poésie de *Kler* ou d'écolier, d'ignorant.

Voici, en effet, ce que nous lisons dans *Myvryiam* (1).

« Les oiseaux volent, les abeilles font leur miel, les poissons nagent, les reptiles rampent.

« Il n'y a que les *Kler*, les vagabonds et les mendiants qui ne se donnent aucune peine.

« N'aboyez pas contre l'enseignement et l'art du vers ! Silence, misérables faussaires qui usurpez le titre sacré de Barde ! Vous ne sauriez juger, vous autres, entre la vérité et la fable. Si, vraiment, vous êtes Bardes, prophétisez à votre roi les malheurs qui l'attendent. Quant à moi, je suis devin et le chef des Bardes d'Occident. »

Ce passage démontre bien que les Bardes n'étaient pas seulement des poètes, des chanteurs, mais aussi des Devins et des Prophètes, des Voyants ; de là leur utilité dans le Clan et le profond respect dont ils étaient entourés ; on considérait le Barde comme un être presque divin.

1. Tome I, page 36.

ANEURIN

On ne sait pas la date de naissance d'Aneurin, on ne connaît que la date de sa mort survenue en 578 ; c'est donc un Barde du VIe siècle. On lui donne pour père Caw-al-Geraint, chef des Gododins, c'est-à-dire *habitants d'une région voisine des forêts.*

Ayant échappé à la mort à la suite de la bataille de Cattracth, il se réfugia à la Cour du roi Arthur, dans la Galle du Sud, où il se lia d'amitié avec Taliésin. Aneurin ne nous a laissé qu'un poème, *les Gododins*, qui ne comporte pas moins de 900 lignes rimées, mais d'une longueur irrégulière, et cet ensemble ne forme qu'une partie, un fragment du poème consacré à la mémoire des guerriers, qui succombèrent à la bataille de Cattracth, défaits par les Saxons, dans laquelle bataille 359 chefs périrent ; seuls quatre purent échapper à la mort et Aneurin fut l'un des quatre ; mais il fut fait prisonnier, après la bataille. C'est pendant sa captivité qu'il composa son poème, comme il a soin de nous l'apprendre lui-même :

« Dans cette maison souterraine, malgré la chaîne de fer qui lie mes genoux, mon chant des Gododins n'est-il pas plus beau que l'Aurore ? »

On a attribué à ce Barde un autre poème imprimé dans la *Myvryiam archaiology* sous le titre de *Englynion y Mosoeld* (Vers sur les mois) ; mais l'authenticité de ce dernier poème n'est nullement certaine !

Beaucoup d'auteurs, et nous sommes de ce nombre, le considèrent comme apocryphe.

KIAN OU GWENC'HLAN

Parmi les poèmes populaires chantés en Bretagne, il existe un fragment qui a pour titre : Prophéties de Gwenc'hlan, surnom d'un Barde du VI[e] siècle, dont le véritable nom est KIAN.

Voici ce que la Tradition nous apprend au sujet de ce poète :

Gwenc'hlan fut longtemps poursuivi par un prince étranger, qui, s'en étant emparé un jour, lui fit crever les yeux et le jeta dans un noir cachot où il le laissa mourir ; mais le Barde en expirant lança contre le prince une imprécation qui ne fut pas sans effet, puisque bientôt après le prince fut frappé de mort sur un champ de bataille !...

Voici ce que nous dit, dans son *Introduction* (1), Hersart de la Villemarqué au sujet de ce Barde :

« Gwenc'hlan prédit avec une joie féroce qu'un jour les hommes du Christ seront traqués et hués comme des bêtes sauvages, qu'on les égorgera en masse ; que leur sang, coulant à flots, fera tourner la roue du moulin et qu'elle n'en tournera que mieux. Ce n'est point la chair pourrie de chiens ou de moutons, c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut. »

Puis, dans une poétique imprécation, il voit le

1. BARZAZ-BREIZ, *Int.* XXIV et suiv.

chef Armoricain attaquer son rival ; il l'excite ; l'ennemi tombe baigné dans son sang ; il voit son cadavre abandonné sur le champ de bataille devenir la pâture des oiseaux de proie ; il livre sa tête au corbeau, son cœur au renard, et son âme au crapaud, symbole du génie du mal (1).

GILDAS, SULIO, HYVARION

Le Barde Gildas était loin d'avoir la même haine que Gwenc'hlan pour les chrétiens. Ce fut au contraire un poète *bien pensant* ; il passe pour l'un des derniers Bardes avec ses confrères Sulio et Hyvarion. Ces deux derniers se firent moines ; quant à Gildas, qui se convertit au Christianisme, il « oublie sous le froc que, dans sa jeunesse, il avait fait partie du corps des Bardes et il déclame contre eux » (2).

Aussi l'Eglise en fit-elle un Saint, de même que Sulio, naturellement. Hyvarion quitta l'île de Bretagne pour se rendre sur le continent et y exercer son art.

L'alchimiste Albert-le-Grand nous dit : « Comme il était parfait musicien et qu'il composait des ballets et des chansons, le roi Childebert, qui aimait la musique, l'appointa à sa maison et lui donna des gages. »

Il se maria dans l'Armorique ; il existe même au

1. *Prophéties de Gwenc'hlan*, pages 20, 21 et 22.
2. Bazard-Breiz. *Introd.* XLV.

sujet de ce mariage la légende curieuse que voici : une nuit, il songea qu'il avait épousé une jeune vierge du pays, belle et sage. Un ange lui était apparu et lui avait dit : « Demain, sur ton chemin, tu rencontreras la femme que tu dois épouser ; ce sera près d'une fontaine ».

Effectivement, le lendemain, il rencontra la jeune fille près de la fontaine ; il l'épousa et eut d'elle un enfant aveugle, on le nomma Hervé.

Dès l'âge de cinq ans, il se mit à chanter des cantiques que sa mère composait à son intention ; plus tard, il chanta ceux qu'il composait lui-même.

CHAPITRE VII

MYTHOLOGIE CELTIQUE

Ce qui paraît surtout digne d'intérêt dans la question celtique, c'est sa mythologie, son système religieux, système si avancé que les Grecs purent emprunter aux Celtes quelques-uns de leurs Mythes ainsi que certains principes de leur philosophie religieuse (1).

Les principes de cette philosophie, ainsi que ceux de sa théologie, n'étaient enseignés aux Bardes que sous le voile allégorique, sous une forme ésotérique ; seuls les *Initiés* en connaissaient l'*ésotérisme*.

A quoi se reliait le système religieux des druides, qui enseignait l'immortalité de l'âme, le respect des dieux, le culte de la vertu ? Émanait-il de l'Orient, ce pays des traditions primitives, ou bien était-il autochtone ? Comme à l'heure actuelle la science ethnologique n'a pu encore fixer l'origine des

1. Phædri Epicurei, sive anonymi herculanensis, *De natura Deorum*, fragment. C. 87. *Hamburgi*, in-4°, 833.

peuples celtiques, il est impossible d'assigner de même une origine à la religion celtique. Nous nous bornerons donc à l'énumération pure et simple des dieux celtiques, après avoir parlé du Paradis et de l'Enfer celtiques, car, admettant l'immortalité de l'âme, il fallait bien qu'après la mort les âmes se rendissent quelque part, soit dans l'espace, soit dans un monde quelconque de l'aither.

L'ÉDEN

Eden est un terme celte, qui signifie *le pays de l'homme*, duquel les Latins ont fait *Edo*, je produis ; or, Moïse nous dit que l'Eden ou Paradis était un lieu de délices dans lequel abondaient toutes les productions utiles à la vie.

Moïse nous dit aussi que ce pays était arrosé par un fleuve divisé en quatre branches et les noms que Moïse donne à ces quatres rivières sont celtiques ; ce sont le Phison ou le *fleuve d'Isis* ; Géhon, *l'eau salubre* ; Hiddekel ou Kidekel, *la forêt brûlée* ; Phrat, le passage, le fret, la traversée ; ces quatre fleuves ou branches seraient la *Loire*, la *Seine* qui entoure le pays de *Chus*, le cœur même de la Celtique, le *Doubs* et le *Rhône*.

Quelques archéologues ont placé le Paradis terrestre dans le pays des Eduéens, ils feraient dériver ce dernier mot de Eden ; aussi n'hésitent-ils pas à considérer la Celtique, et plus particulièrement le pays des Eduéens comme le berceau

du genre humain, ce que Moïse ne contredit pas, car il ne dit nulle part que ce berceau fût en Asie, sur le plateau de Pamir, comme l'ont affirmé de trop nombreux archéologues.

C'est ce que dénomme une nouvelle école, *le mirage indo-européen !*

Etudions après ces préliminaires le Paradis celtique.

Voici, d'après Macpherson (1), une description de ce Paradis (*Flath'innis*).

« L'île se présente au défunt comme un songe agréable ; les objets éloignés ne s'obscurcissent point à ses regards ; ceux qui sont rapprochés ne fatiguent point sa vue. Des collines d'une pente douce sont tapissées d'une agréable verdure ; elles ont aussi leurs nuages, mais ces nuages sont transparents, chacun d'eux renferme la source d'un ruisseau limpide qui, descendant par mille détours dans les prairies, fait entendre des sons pareils à ceux dont la harpe pincée par une main aussi légère qu'habile flatte l'oreille d'un voyageur lointain ; les vallées laissent voir l'océan majestueux. Les arbres chargés de feuilles à peine agitées par le souffle d'une bise légère ombragent un gazon toujours vert... Dans chaque vallée de cette île, belle et grandiose, coule un fleuve paisible, dont les eaux limpides humectent les rivages sans approcher des moissons. Il n'est point de pluies qui le fassent

1. *Introduction to History of Britania*, page 283.

déborder. Sur les collines, on voit les salles des morts, les demeures élevées des héros des anciens temps. »

On voit que le *Flath'Innis* Druidique n'a rien de sombre et d'obscur et qu'il ne ressemble en rien à l'empire souterrain des Ulysse, des Enée et des Orphée ; ce ne sont partout que des salles aériennes, de l'eau, de la verdure et des fleurs. La route de l'Elysée celtique était fort courte ; le corps mort, l'âme juste qui n'est souillée d'aucun crime remonte facilement à sa demeure première et cette idée de la vie future rendait la mort plutôt agréable que terrible !

L'Enfer celtique était la contre-partie du *Flath' innis.*

IFURIN

Cet Enfer se nommait *Ifurin* (l'île du climat froid). Ce terme est composé d'*i* (île), *fuar* (froide) et de furin (terre ou climat). Comme dans la prononciation celtique on ne doit pas sentir le *fh*, ce mot se prononce *Ifurin* et même par élision *Iurin.*

Nous lisons dans *Temora* (l. IV) une brève description de l'Enfer celtique, la voici : « Dans la vallée solitaire des ruisseaux, habite l'âme du lâche ; les années s'écoulent, les saisons se succèdent mais elle est toujours ignorée. Sur l'aile des vents arrive le nuage de la pâle mort et la tête grise

du lâche est abattue. Son fantôme tournoie sans cesse sur la plaine marécageuse et jamais, jamais il ne voit, ni ne parcourt les collines ou les vallées moussues de l'air. »

LES DIEUX

Passons à la nomenclature des dieux et parlons en premier lieu de Teutatès ou Teut, qui rappelle tout à fait le nom de *Tat*, *Taaut*, *Thot*, le dieu égyptien, que les Grecs assimilaient à Hermès et qui, avec l'Hercule Tyrien, avait une grande analogie. Chez les Phéniciens, ce dieu était ophiomorphe, c'est-à-dire en forme de serpent, ce qui pourrait faire supposer qu'il ne représentait pas seulement l'image du ciel, mais encore que, sous l'identification de Mercure, il était un peu médecin, ce qui donnerait une sorte de Triade ; Hercule-Hermès-Esculape.

Du reste, suivant l'époque et suivant la localité les attributs des dieux étaient fort variables. Ainsi Og-mi, autre divinité celtique, était un dieu mixte, c'est-à-dire à la fois un Hercule et un Mercure, une personnification du dieu *Og*, inventeur du feu, emblème de la force, et du dieu *Mi*, emblème de l'éloquence persuasive. Og-mi passe pour le chef des Celtes qu'il réunit en une forte nation et fondateur d'Alésia, le centre, la capitale des Celtes dans les Gaules.

Craignant de voir son empire compromis par des

dissensions intestines, surtout par suite de la fougue de la Jeunesse celte, il en entraîna une partie par son éloquence au delà des Pyrénées et fonda ainsi en Espagne la Colonie Celto-ibérienne. Puis, après une grande bataille qu'il livra à deux géants, Albion et Bergion, il traversa en vainqueur les monts et poursuivit sa marche jusqu'à Gadès (Cadix), où régnait le tyran Géryon qu'il tua dans un combat singulier.

Puis il rompit les rochers qui séparaient Calpé d'Abila et il fit passer la mer entre deux montagnes. A ce moment, la Celtique comprenait toute la France jusqu'au Rhin, la Belgique et l'Espagne jusqu'à Calpé, qui signifierait, d'après quelques linguistes, *pied de la Celtique*.

Pour perpétuer le souvenir du passage de l'Océan entre les promontoires de Calpé et d'Abila, Ogmi éleva à Gadès un temple au Soleil, lequel temple comportait dans son ordonnancement des colonnes couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques, dont l'une signalait *l'alliance des hommes avec l'Océan*, c'est-à-dire *le culte des eaux*.

Philostrate nous dit que, sous Néron, on voyait encore à Cadix des colonnes érigées par Ogmi et couvertes d'inscriptions que ne pouvaient traduire les prêtres de la contrée, mais qu'Apollonius de Tyane déchiffra parfaitement et dont l'une mentionnait l'alliance des hommes avec l'Océan.

Ces colonnes furent dénommées *Colonnes d'Hercule* (Gibraltar actuel).

C'est ce même Ogmi ou Ogmius dont quelques

mythographes ont fait Melcart où Melkarth, l'Hercule Tyrien.

Suivant une tradition grecque, Hercule aurait combattu les Ligures dans les *Campi lapidei*, c'est-à-dire dans les champs de pierres (La Crau en Provence).

D'après Pomponius Méla (1), Hercule se serait battu contre Albion et Belgion, fils de Neptune; on voit bien ici que sous ces mythes se cache une ancienne invasion des Tyriens et de leur Dieu dans la Celtique.

D'après une légende grecque, l'Hercule Tyrien pour se rendre chez les Ligures avait suivi une route dénommée à cause de cela, voie Héracléenne (2). Du reste, en Gaule, en Ligurie et en Germanie, un grand nombre de localités portent le nom d'Hercule : *Herculis castra* (Erkeleus) *Herculis columnæ*, *Herculis Monœci Portus* (Monaco).

Nous savons par Lucien (3) que l'Hercule celte se nommait *Ogmius* ; et il avait tant d'éloquence, que ses représentations figurées le montraient avec des chaînes sortant de sa bouche pour symboliser l'enchaînement de ses auditeurs.

Cet Hercule était donc aussi Mercure, le Dieu de l'éloquence (4).

L'Hercule Phénicien était représenté par un nain

1. L. II, chap.v.
2. Pseudo-Aristot. *De Mirabili.*
3. *Hercul. Gall.*, t. III, p. 82.
4. Dans les dialectes dérivés du celte, *ogam*, *ogum*, *ogma* signifient science.

vraiment monstrueux, à panse énorme, avec une figure affreuse et tenant à la main une bourse, comme on voit le *Gwion* des nations celtiques, le nain Alwion, qui donna son nom à la terre d'Albion. D'après Hersart de la Villemarqué, il garde le vase de science et joue un grand rôle dans les mystères bardiques.

L'Hercule Tyrien était un des Cabires ; aussi, comme tel, le confondait-on avec *Aschmoun* (Esculape).

Duchalais, dans ses médailles gauloises de la Bibliothèque royale, nous montre une médaille des Segusiovi, où l'on voit Hercule touchant de sa main le petit Télesphore, c'est-à-dire une divinité qu'on identifie avec les Patœques ou Cabires, nains de la Phénicie.

On peut donc sans crainte identifier le nain Gwion-Ogmis ou Ogmen des Celtes à Melkarth l'Hercule Hermès, Tyrien, qui était arrivé dans la Celtique occidentale, dans l'Armorique et jusque dans l'île d'Alwion au moyen des marchands phéniciens qui portaient ce dieu sculpté sur la proue de leurs navires.

Nous savons que ce dieu était une des grandes Divinités de la Gaule, des monuments archéologiques l'ont prouvé et, en ceci, nous pouvons ajouter foi à César, quand il nous dit que nos ancêtres adoraient ce dieu, l'inventeur des lettres, de la poésie et des arts, qu'enfin ils le considéraient comme le protecteur des voyageurs, des commerçants et des industriels.

Un bas-relief antique que Montfaucon donne dans son *Antiquité, expliquée* nous montre Gwion tenant sa bourse à la main.

On nomme aussi ce même nain : *Cor, Corigh* ; et comme il aimait tout particulièrement une certaine plante médicinale, on dénommait celle-ci dans le pays de Galles : *Herbe de Cor*, Herbe de Gwion.

C'est sans contredit le nom de ce nain qui a fait dénommer Corighans ou Korrigans certains esprits élémentaires de la NATURE.

Passons à la légende du principal Dieu des Celtes, du GRAND THOR.

Son nom dérivé de *Thorr, Thunar, Thunor*, Donner, etc., signifie dans diverses langues du Nord de l'Europe : *Tonnerre*. En Scandinavie, c'est après Odin, le principal Dieu. On le représente portant toute sa barbe rouge (1) et on le dépeint d'une nature ardente, comme le feu. Il conduit un chariot traîné par deux Béliers aux freins d'argent : *Tanngujost* (qui grince des dents) et *Tangris ner* (dents étincelantes) ; sa main est armée d'un marteau dénommé *Miolner*, dont la franc-maçonnerie a fait le maillet du Maître, c'est un objet très précieux ; est également fort précieuse sa ceinture de force *Megingjarder* qui, lorsqu'il la ceint autour de ses reins puissants, double et triple sa force divine ; enfin un

1. On peut voir une représentation de ce Dieu dans le *Dictionnaire Général de l'Archéologie des Antiquités chez les divers peuples*, 1 vol. illustré de 450 gr. intercalées dans le texte, Paris, Girault et Maguet, rue Mazarin.

troisième objet précieux qu'il possède est son gantelet de fer qu'il utilise, quand il jette son marteau qui a la propriété une fois lancé en l'air de frapper l'objet visé, puis de venir se remettre dans la main de son possesseur.

Thor est le plus fort des Dieux et des hommes, il est surtout fort et terrible, quand il est irrité, ce qui ne l'empêche pas d'être fort bon. Son royaume se nomme *Thrudvaang*, c'est un ensemble de nuages compacts, dans lequel est sa demeure appelée *Bilskirner*, laquelle contient cinq cent quarante salles ; la vieille Edda nous dit que c'est la plus grande maison qui ait été jamais construite.

Comme Conducteur de son char. On nomme ce Dieu *Akethor* (Cocher Thor) et *Asathor*; ses fils Magne et Mode symbolisent respectivement la force et le courage. Dans son cortège figure en dehors de ses fils : Vingthor, l'Ouragan rapide, Illorrde, Thjalf, et Roskva ses serviteurs.

La femme de Thor se nomme Sif ; elle symbolise la Terre ; on la surnomme la femme à la belle chevelure ; elle est si brillante, qu'on nomme l'or, la *chevelure de Sif*. Cependant ce n'est point une Cères protectrice des moissons, car Sif symbolise plutôt la montagne couverte d'herbages, par opposition à *Iarnsaxa* qui règne sur les plaines de feu, sur les déserts stériles, la Sorcière Iarnsaxa est aussi la femme de Thor, la mère de Magne ; elle est la représentation mystique des arts mécaniques du feu, une sorte de femme Vulcain.

Nous ne poursuivrons pas plus au long la narra-

tion du mythe de Thor, cela nous conduirait trop loin et bien qu'il y ait encore assez de choses intéressantes à dire sur ses rapports, par exemple avec Uller son beau-fils, avec le géant Hrungner, avec Geirrod, avec Skrymer, avec Thrym, avec la sorcière Grid et tant d'autres personnages mythiques.

Nous redirons ici pour résumer que Thor remplit le rôle de Dieu Créateur et de Dieu Destructeur, c'est une sorte de Siva agrégeant et désagrégeant la *Matière Cosmique*, afin de lui faire opérer son *Evolution* !

La légende de Thor, que nous venons de rapporter, témoigne des hautes connaissances scientifiques des Celtes.

En effet, elle nous montre ce Dieu de la foudre connaissant parfaitement l'électricité, que nous croyons avoir découvert de nos jours, puisque, chaque fois que Thor va s'armer de son mjalner ou tonnerre, il a soin de se munir de son gantelet afin de manier le tonnerre sans danger. Après son marteau électrique qui frappe et revient dans la main de celui qui l'a envoyé frapper, nous voyons Thor se servir d'une ceinture de force, c'est-à-dire d'une ceinture magique, ce qui augmente, double et triple sa force céleste parce que le courant électrique ne peut se diffuser dans l'espace, étant retenu prisonnier par le circuit (ceinture) qui lui a été tracé (le court circuit moderne).

Ensuite, quand nous voyons Thor, monté sur son chariot attelé de deux béliers, parcourir les

nuées, le symbole nous semble bien clair, c'est l'électricité dynamique, le principe mâle représenté par *Aries* ; le principe femelle par les freins d'argent ; l'argent est le métal de Diane, de la Lune, d'Astarté ; donc ses freins d'argent retenant l'ardeur génératrice des béliers, nous montrent le principe *actif* et le principe *passif* : l'éléctricité positive et l'électricité négative et, sous cette impulsion de Thor, les puissances actives et négatives s'unissent et se désunissent pour entrer en des combinaisons multiples qui forment des corrélations innombrables, dont le résultat final est l'évolution de la matière.

Après Thor, le Dieu au marteau dénommé aussi Thoramis et Tàranis, occupons-nous de Bélénus.

Ainsi que nous l'apprennent Ausone et des inscriptions, *Bélénus* ou *Bélinus* était une divinité fort révérée chez les Celtes. Hérodien nous parle d'une divinité adorée à Aquilée, du nom de Belis, qui était, le soleil même ; or, ce terme rappelle fort bien Bélénus, mais, si nous pouvions douter un instant de cette interprétation, Capitolinus (1) nous lèverait nos doutes, car il nous dit qu'une divinité celtique d'Aquilée est Bélénus, et une inscription d'*Ex-Voto* d'un citoyen de cette ville porte ces termes : *Apollini Beleno*.

Dans une inscription trouvée à Nantes (2) on lit le nom du Dieu *Valianus*, qui, d'après César, ferait partie du Panthéon gaulois, lequel Dieu Valianus

1. *In Maximin*, n° 171.
2. D. MARTIN, *Religion ds Gaulois*, t. I, p. 389.

était appelé Apollon et jouait un rôle de Thérapeutes, puisque cette divinité avait la faculté de *depellere morbos* (chasser les maladies). Il nous paraît bien difficile de ne pas reconnaître dans Bélénus, Bélinus, le *Bel* ou *Bélitan* Phénicien ou le grand *Dieu Soleil.*

Il existait encore chez les Celtes d'autres divinités, sur lesquelles nous avons fort peu de renseignements, quelques-unes ne nous sont même connues que par leur nom.

C'est d'abord *Crom*, une sorte de Saturne qui *dévorait ses enfants ;* c'était donc un Dieu semblable à Bel ou Bélus et à Moloch.

Les étymologistes veulent voir dans ce Dieu la racine du terme de *Crom l'ech*, table de Crom, c'est-à-dire autel élevé en l'honneur de ce Dieu homicide, sur lequel autel on aurait sacrifié des victimes humaines (des condamnés à mort pour crimes, probablement).

C'était le remplacement de la guillotine !...

Jusqu'à ce jour, nous avons peu vu que le Croml'ech pouvant faire supposer qu'on immolait des hommes sur ces pierres rondes, qui avaient parfois jusqu'à 5 mètres de diamètre sur 1 mètre d'épaisseur. Ces pierres sont l'origine de ces *tables rondes* qui a fourni le sujet à tant de romans dits *de la Table ronde.*

Chez les Celtes, il existait un dieu de la guerre *Camulos*, qui portait également les noms de *Bélatucardus*, *Caturix* ou *Caturigh* et de *Segomon.* Il existait aussi un *Granus* et un *Mogounus*, qu'on

identifie à Apollon ; il existait enfin des divinités topiques, mais dont la Celticité n'est pas certainement établie, telles que : Dulovius, Latobius, Sirona, Visucius, Nemausus, Luxovicum, Vesontio, etc., etc.

Geta ou Géada était une divinité de la Grande-Bretagne, dont on ne connaît pas précisément l'identification, mais qui aurait été encore une sorte de Mercure, si ces désinences ont quelque parenté avec les termes Got et Gota, qui désignaient chez les anciens Germains, une Divinité ayant les attributions de Mercure.

Mentionnons également Tarvos et Triganaros, que symbolisait un Taureau d'airain, placé au milieu d'un lac ; une sorte de déesse hécate *Nieneven* rangeait sous sa bannière les légions d'esprits errants ; elle-même avait pour véhicule (*Vahan*) (1) la tempête. Elle était parfois accompagnée d'un chien nommé *Gourm* qui serait, à quelque chose près, identique au loup *Fenris* ou *Févrir* de la Mythologie Scandinave.

Arthémidore, cité par Strabon, affirme que dans une île voisine de l'Armorique (l'île de Sein probablement) on rendait un culte à neuf Korrigans ou *Vierges consacrées* que Pomponius Mela dénomme Prêtresses de Sein, et Arthémidore ajoute qu'on leur rendait un culte sous le nom de *kore* et *kori* (2). Ces korrigans dansaient à la clarté de la

1. Le terme anglais vahan qui signifie véhicule est donc d'origne celtiqiue.
2. STRABON IV, p. 198.

pleine lune (probablement en son honneur) et, fait digne de remarque au XVIIe siècle, « c'était une coutume reçue dans l'île de Sein, de se mettre à genoux devant la nouvelle lune et de réciter en son honneur l'oraison dominicale ».

Voilà ce que nous apprend le P. Saint-André, dans la *Vie de Michel le Nohletz* (1).

S'il nous fallait résumer en quelques lignes notre opinion sur la Religion Celtique, nous dirions qu'elle n'a rien de commun avec les religions de divers paganismes de l'Antiquité ; elle ignore l'idolâtrie et les illusions mythologiques. Elle a pour dogme fondamental, malgré un certain nombre de dieux (des *Dii Minores*), le *Monothéisme*, c'est-à-dire l'idée d'un Dieu unique, infini et créateur, de l'immortalité de l'âme et de l'évolution de la destinée de l'homme par une série indéfinie d'existences successives (Réincarnation).

Nous ajouterons que cette religion celtique comporte des idées analogues à celles qui forment le fond de certaines religions d'origine orientale, notamment celle des Cabires, des Etrusques, des Phéniciens et autres peuples.

Plusieurs des divinités, qui étaient invoquées dans les cérémonies et les rites celtiques, principalement ceux en vigueur dans les îles, étaient identiques à celles qu'on adorait à Samothrace ; c'étaient Cérès et Proserpine. Or, le Scoliaste d'Apollonius (2) nous apprend que deux Cabires de

1. P. 185.
2. Schol. ad Appoll, Argaunaut. lib. I, v 917.

Samothrace, Axieros et Axiokersa, correspondaient respectivement à Cérès et à Proserpine ; de sorte que, d'après cet écrivain, la triade cabirique aurait été apportée là, par les Phéniciens.

Les rites pratiqués dans les îles Sorlingues rappellent tout à fait ceux que Pomponius Mela (1) prétend que célébraient les Druidesses dans l'île de Sena (Orgies Dionysiaques) ; c'est ce qui ressort du reste des paroles mêmes de Denys Periègete et de Festus Avenus (2)

La religion celtique, le Druidisme, était-elle originaire de Samathrace, ou bien les Druides l'avaient-ils importée dans ce pays?

Nous nous trouvons toujours en face de cette question insoluble ! mais, ce qui est certain, c'est qu'elle avait un caractère oriental; en voici une nouvelle preuve : dans certains temples de l'île de Bretagne, on entretenait un feu perpétuel en l'honneur de la déesse Bélisama, que Salin assimile à Minerve. Ce feu perpétuel rappelle nettement le culte oriental d'Agni, de Vesta ou Hestia et de Moloch !

Quant à nous, nous sommes persuadés que les Celtes ont pu importer en Orient ce culte dans une Antiquité tout à fait éloignée.

1. L. III, 6.
2. Vers 570.

CHAPITRE VIII

LÉGENDES CELTIQUES

Les légendes sur les Celtes ou légendes Celtiques sont extrêmement nombreuses, nous n'en donnerons ici que trois qui non seulement sont très curieuses, mais célèbres et passent pour très véritables sinon véridiques ; c'est d'abord :

LA LÉGENDE DU ROI D'IS

Entre la Loire et la Seine, sur la côte maritime de la Bretagne, on trouve des ruines de villes et des travaux considérables que les flots de la mer ont détruits d'une façon spontanée et que les temps anciens n'ont pas enregistrés dans leurs annales.

Tous ces bouleversements datent d'une époque fort reculée et qui remonte bien certainement à plus de dix à douze mille ans. Surtout quand on remarque le temps considérable qu'il faut aux flots de la mer pour ronger et détruire des roches granitiques, comme dans la baie du Douarnenez par

exemple, où l'on est assuré qu'il y avait autrefois plusieurs villes ou au moins une très grande ville qui occupait tout l'espace compris entre la pointe de la Chèvre jusqu'à la baie d'Audierne ; les traditions indiquent aussi que la grève qui s'étend de Penmarc'k au Raz et du Raz jusqu'à l'île d'Ouessant était couverte de cités. Ce qui permet de dire que les grandes fractures du globe survenues à la suite d'un déluge ont anéanti la ville d'Is et tous les monuments druidiques dont on voit encore une partie à la pointe de Penmarc'k à 4^{m},50 environ au fond de l'eau aux marées d'équinoxe, et cela jusqu'à 4 et 5 kilomètres en mer.

On est aujourd'hui à peu près assuré que les ruines de Douarnenez, de Crozon, du cap de la Chèvre et de Vannes ont été faites à l'époque d'un grand déluge. Ce cataclysmes nous ont été transmis sur la plage de Douarnenez par la légende de Gralon ; à Cadix, par celle du voyage de l'Hercule Celtique d'*Og-mi*.

Une légende celtique nous apprend qu'à la pointe de l'île de la Chèvre il existait une ville dénommée Is, gouvernée par le roi Gralon, lequel roi avait une fille unique nommée *Dahu* qu'il adorait. Or, le faste, le luxe et la débauche régnaient en souverains dans l'opulente cité de Gralon, et sa fille n'était pas des moins dépravées parmi les belles femmes d'Is. Gralon gémissait des débordements de sa chère fille et de son peuple et priait Dieu de leur ouvrir les yeux; mais ce fut en vain. Aussi, un jour, le soleil s'éclipse et une comète avec une im-

mense queue paraît à l'horizon; c'était le présage d'une catastrophe imminente. Or, la nuit même de ce jour, Dahu présidait un superbe banquet qu'elle offrait à mille convives. La princesse donna le signal de la fête, en vidant d'un trait une grande coupe ou Hanap de Cervoise (sorte de bière); puis, saisissant un coutelas de chasse, elle se met à découper un énorme élan, puis un sanglier et deux marcassins ; le fumet de ces victuailles réjouit fort l'odorat des convives, flatte leur palais et excite au plus haut point leur énorme et vaste appétit.

Mais à peine le festin est-il commencé que les éclats de voix des convives font résonner le palais de Gralon ; en même temps tous ces débauchés entendent dans les premiers plans de l'Astral des voix sinistres ; la terre tremble, les convives quittent affolés la salle du festin, se précipitent dans les sentes, les rues et les chemins dans lesquels règne une obscurité si profonde, une nuit si noire que l'on ne peut voir au ciel briller « le chemin de l'hiver » (1).

L'éclair seul déchire la nue, le tonnerre gronde, l'orage s'amoncelle et éclate bientôt en versant sur la ville d'Is, de tels torrents d'eau, qu'elle disparaît bientôt avec tous ses habitants.

Gralon, malgré sa vieillesse, rassemble à la hâte tout ce qu'il a de plus précieux, et il place, avec ce trésor, sa fille sur un coursier fougueux qu'il

1. La *voie lactée*, c'est ainsi que les Celtes désignaient cette région du ciel.

monte lui-même pour en diriger la course, mais le flot, plus agile encore que le fougueux animal, lui arrache son fardeau et l'engloutit dans un immense tourbillon.

Il semble dès lors que la Justice divine soit satisfaite, car le calme renaît tout à coup, mais la malheureuse cité d'Is, cet immense réceptacle de débauche et d'infamie, reste à jamais englouti sous les eaux, avec un vaste continent.

C'est aujourd'hui la mer Atlantique (1).

Dans le département du Finistère, près d'une localité dénommée *Ris*, on montre encore aujourd'hui un rocher nommé *Grance*, par corruption du mot *Gralon*, sur lequel rocher on voit encore l'empreinte du pied du cheval du malheureux roi!

Le lieu où périt la Belle Dahu, ou du moins le voisinage de ce lieu, porte aujourd'hui le nom de Poul-Dahu.

Les Bretons de la baie de Douarnenez prétendent voir errer, encore de nos jours, les âmes ou plutôt les doubles aithériques (2) de Gralon et de Dahu

1. Un volume paru nouvellement sur l'*histoire de l'Atlantide* nous donne une description de ce qu'elle était d'après les *clichés akasiques*. — Inutile de dire que cette description est des plus fausses, que l'auteur ignore même les beaux travaux modernes qui ont été faits *de visu* par sondage dans la mer... Mais l'ouvrage nous vient de l'Angleterre, donc il est parfait!... aux yeux de nos bons Anglophiles!

2. Nous écrivons *aither* au lieu de Æther pour le distinguer du liquide de ce même nom; du reste, l'origine du mot est grec Αἰθηρ. Voir ce mot dans le *Dictionnaire d'orientalisme, d'occulisme et de psychologie*, 2 vol. in-12 illustrés, Paris H. Chacornac et Chamuel, éditeur.

sous la forme de corbeaux ; les malheureux semblent voltiger de roche en roche sur les lieux mêmes où Gralon et sa fille ont anciennement péri.

Passons à la seconde légende ; elle se dénomme : La fête de *Dea siul* ou *Jul* ou *le Chemin de midi* (*deas* midi *iul* chemin) elle remontait à une haute Antiquité ; l'un des auteurs les plus anciens en fait mention (Note de Possidonius sur Athénée, I, 4, p. 154).

Cette fête était une sorte de procession faite trois fois autour du cercle du Carn, en partant de l'Orient et suivant le cours du Soleil. Les Druides symbolisaient par cette cérémonie le désir qu'avaient les processionnaires d'obtenir ce qui pouvait leur être moralement le plus utile et principalement leur ferme intention de se conformer à la volonté de Dieu et cela aussi exactement que le Soleil suit la route qui lui a été tracée par l'Etre Suprême.

Encore de nos jours, dans les montagnes de l'Ecosse, on pratique dans certaines circonstances la cérémonie du *deas'iul*. Par exemple, afin de se procurer une heureuse délivrance, les femmes enceintes font trois fois le tour d'une chapelle consacrée dans ce but ; elles commencent leur chemin du côté du Levant et se dirigent du côté du Couchant.

La marche contraire, c'est-à-dire se dirigeant de l'Orient au Nord dénommée *car-tua'iul* était regardée comme funeste, même quand il n'était question d'elle qu'en paroles ; c'était du reste la plus grande imprécation que pouvaient proférer les Druides contre quelqu'un.

Aujourd'hui encore, en Ecosse, si l'on tire de l'eau d'un certain puits au nom d'un malade dont la guérison est incertaine, la solution peut en être donnée par la direction que l'eau prend en tournant dans le seau qui la monte. Il y a lieu d'ajouter que le mot est encore plus en usage que la cérémonie ; ainsi, quand l'on présente à un enfant du lait ou un aliment liquide, si celui-ci, par un faux mouvement de la personne qui les tient, vient à s'agiter d'une certaine façon, la nourrice craint que ces aliments ne tournent au *Tual*, aussi se hâte-t-elle de prononcer la contre-Imprécation du Tual, le *Déas'iul*.

Voici la troisième légende :

LÉGENDE DU BARDE CERVORIX

Il existe une tradition ou plutôt une légende qui nous apprend la mort d'un Barde célèbre, de Cervorix.

Non loin de la Saône, dans le pays des Aulerques-Brannovie, dans un bois consacré à Bélenos, un soir, le Barde Cervorix, assis sur un rocher solitaire (car il était entouré d'eau), instruisait ses disciples qui, tête nue, écoutaient ses paroles.

La scène que nous rapportons se passait longtemps avant l'expédition de Bellovèse et Sigovèse dans l'antique vallée de la Grosne.

Cervorix pinçait les cordes d'une lyre d'ivoire enrichie de lames d'or.

Cette lyre epta corde était un présent des Druidesses de l'île de Sena.

Tout était calme autour du Barde : l'eau, la terre, la forêt, ainsi que la voûte éclatante du ciel parsemée d'étoiles.

Les disciples écoutaient les accents du poète, qui leur détaillait les merveilles du firmament, en leur faisant admirer la marche régulière et continue des astres, qui roulent dans l'espace infini!

Tout à coup l'horizon s'obscurcit, des nuages épais étendent leurs voiles sur lui, un vent impétueux se met à souffler et à secouer les arbres, tandis que voltigent, autour de la tête du Barde, des oiseaux de nuit. — Un orage sinistre semble s'avancer, car les chiens hurlent sur la montagne. Alors Cervorix s'écrie avec dédain : « L'homme en tant que matière n'est que lourdes vapeurs et fétides exhalaisons. Son enveloppe corporelle comprime les élans de son âme et retient ses meilleurs instincts, ceux, par exemple, qui lui commandent de quitter la terre pour une demeure plus fortunée.

« Qu'est-ce que la vie ? Rien ! Ce n'est pas le moment passé, celui qui va passer, mais le bon emploi du temps, qui est chose importante !

« Enfants de la Celtique, vivez en paix, songez à l'éternité et dites à tous que vous avez vu et connu le Barde Cervorix. »

Ayant ainsi parlé, il brisa sa lyre et des hauts du rocher sur lequel il se trouvait, il se précipita dans les flots.

C'est pour perpétuer sa mémoire, que les

Druides nomment cette chute d'eau : *le Saut de Cervorix*. devenu le *Saut de la Cervèze* par corruption du célèbre Barde.

Le lendemain de ce triste jour un immense bûcher orné de fleurs et couvert d'aromates fut dressé près d'un dolmen et à l'heure de minuit, au moment où les sept étoiles de la *Grande Ourse* se reflétaient sur la surface de l'eau que contenaient sept trous de la table de l'autel Druidique, deux ministres d'Esus levant les mains au ciel, mirent le feu au bûcher, après avoir adressé au Dieu une sincère prière.

Les Druides, la Druidesse, une jeune Vierge et un Barde firent le tour du bûcher ; l'un des Druides jeta une coupe d'ambre, l'autre une lyre d'ivoire, la Druidesse son voile, la jeune fille une mèche de ses blonds cheveux, enfin le Barde, sa Saie blanche comme le lys de la vallée.

« Pleurez cette mort, dirent au peuple les Druides, on l'a accordée à votre amour ; mais chantez à jamais le trait de courage et de dévouement du Barde Cervorix ! »

Après la cérémonie de l'incinération, les cendres du Barde furent mises dans une urne en verre de couleur, sur laquelle avait été émaillée cette inscription :

« Mortel ! apprends d'où tu viens, où tu vas, regarde cette poussière. Ellé fut ce que tu es, tu seras ce qu'elle est. »

Telle a été l'origine du monde de la chute d'eau de la vallée de la Grosne.

CHAPITRE IX

LA MÉDECINE CELTIQUE

Plantes médicinales et plantes sacrées, le Gui, etc.

Dion Chrysostome nous apprend que les Druides étaient fort habiles dans l'art de guérir ; ceci est un fait incontestable, puisqu'ils ont toujours été considérés comme des parfaits Thérapeutes, beaucoup de Druides, si ce n'est tous, passent même pour avoir été affiliés à la secte Essénienne (1).

Ils employaient surtout pour opérer les guérisons qu'ils obtenaient des plantes médicinales, dont ils connaissaient les vertus d'un très grand nombre, mais le plus souvent ils n'utilisaient que quelques-unes, principalement sept, comme nous le verrons bientôt.

Indépendamment des *Simples*, les Druides utili-

1. Dans la *Vie Esotérique de Jésus de Nazareth* que nous venons de publier, nous donnons des détails très importants et pour la plupart inédits sur les Esséniens, dans les premiers chapitres du volume, un vol. in-8°, Paris, Dorbon, éditeur ; H. Chacornac et Librairie du XXe siècle.

saient, concurremment avec elles, les bains et les eaux minérales qu'ils considéraient comme de véritables auxiliaires de la Thérapeutique végétale ; nous ajouterons ici, ce que nous avons dit précédemment, que Bélenus et Bélisama étaient considérés comme des divinités protectrices des sources minérales.

Les plantes jouaient donc un grand rôle, le plus grand rôle, pourrions-nous dire, dans la Thérapeutique des Celtes et bien que les écrivains latins ne nous donnent que le nom de cinq plantes celtiques : Le *Sélage*, la *Jusquiame*, le *Samolus*, la *Verveine* et le *Gui du chêne*, nous savons que les Druides utilisaient aussi la *Primevère* et une variété de trèfle, le *trèfle incarnat* ; ils utilisaient donc principalement sept plantes.

Une légende nous apprend qu'un nain avait pour mission de mêler ces plantes dans un bassin de bronze et le liquide obtenu par la macération de ces plantes fournissait le breuvage du *Savoir universel*. Cette liqueur constituait donc un véritable philtre magique.

Trois gouttes de celui-ci, nous disent les Bardes ayant rejailli sur le doigt du nain préparateur, il le porta à sa bouche, et aussitôt la science se montra à ses yeux tout entière.

LA MÉDECINE DES CELTES

Voilà un titre qui, de prime abord, peut paraître bien singulier au lecteur, cependant il est

très juste comme on va voir et nous pourrons le justifier, grâce à un fragment d'opuscule de Marcellus Empiricus ou Marcellus l'*Empirique,* qui fut le *Maître des Offices*, sous Théodose-le-Grand (379-395).

Ce Marcellus était né à Bordeaux, vers la fin du IV[e] siècle de l'ère vulgaire, il est l'auteur d'un petit formulaire de médecine qui a pour titre : *De medicamentis empiricis, physicis ac rationalibus.*

Ce traité a été publié à Bâle en un in-folio, en 1536.

Bien que l'auteur ne fût pas médecin, quelques auteurs décernent à Marcellus le titre d'*Archiater Theodosii*, qu'il tua, dit-on, avec le secours de Mercure, non du Dieu, mais du métal, voulant guérir cet empereur d'une hydropisie maligne.

Dans l'opuscule de cet ancien *Mire,* nous avons trouvé des formules Celtes ou Gauloises, plutôt que latines, comme on va voir, formule que nos études celtiques nous ont permis de traduire et d'interpréter en français ; quelques commentaires démontreront le bien fondé de notre traduction

Voici ces formules :

FORMULE I. — *Escicumma, criosos* ; ceci veut dire âcre kumma, fais-moi crier ou siffler aux oreilles.

Commentaires. — *Esci* ou *Exi* constitue l'Eksi du Kalmouch qui laisse aigrir le lait de jument pour faire ce qu'on dénomme du *Koumis.*

Ce terme celte signifie donc aigre ou acre ;

quant au terme *Cumma* c'est un diminutif de Koumiss ou Képhir russe, sorte de *Corma* ou Bière de froment sans miel, tandis que le *Cervoise Celte* était une bière renfermant du miel dans sa composition.

Le terme *Cri* est l'impératif du verbe *Krachen* crier, du verbe *Crida* celte et provençal qui signifie crier ; enfin le mot *Osos* est le pluriel de *Ose*, oreille, mot saxon dérivé du celte.

Ce commentaire nous permet donc de traduire comme ci-dessus notre texte celte, car ce Kumma étant une liqueur fermentée fait crier ou siffler les oreilles, si le buveur abuse de cette boisson énivrante.

Formule II. — *Tetuncres unco bregangresso*, signifie : Amène en douceur, le gravier de terre qui gêne la vue.

Commentaires — *Tetunc* ou *Tetung* signifie *terre*, *Resunco* ou mieux *Resono*, sort des *riensengeburg* (des montagnes de pierre) et *bregan* du verbe *brigau*, veut dire offrir, apporter, amener, *gres*, gênant à la vue et *so* doucement, en douceur.

Formule III. — *Riraricasoro* veut dire : Crève le bouton rempli d'humeur purulente de (pus).

Risa est l'impératif du verbe *Rir*, *atteindre*, crever : *rica* les rosées coulantes, *soro* dérivé de *souour* (voir ci-après).

Formule IV. — *Kuriakuriakassariasourorbi*, signifie cuirasse de cuir double ou doublement de cuir ! Empoisse la pointe métallique qui t'est si douloureuse.

Commentaires. — *Kuria* est dérivé de *Kur*, *cuir* et signifie cuirasse de cuir, la répétition ou redoublement du terme est l'affirmation de la solidité, c'est pourquoi nous disons *doublement*. *Kassaria* vient de *Kassar*, *poix*, qui a pour synonyme *Kass* et même *Kuss* et signifie *empoisse* ; un trait une flèche qui s'empoisse, dans le cuir et ne pénètre pas autant que si ce trait ne s'empoissait pas ; on voit ici un langage imagé. — Le terme *Sour* signifie *douleur* et *orbi* est le génitif du terme slavon ou celte *arf*, *arv*, *orb*, et signifie arme de jet, de métal, d'où trait de fer, flèche.

Formule V. — *Vigaria Gasaria*, signifie déplacements de calculs dans l'œil.

Commentaires. — *Vigaria* est dérivé de *Wieg*, *wiegen*, remuer, mouvoir, bercer; c'est pourquoi la mer toujours en mouvement est dénommée en celte *Wage* et ses ondes *Wigos*, de *Wage*, il n'y a pas loin, donc on peut supposer avec quelque vraisemblance que le terme vague est celte. — En ce qui concerne le terme *Gasar* qui signifie *calcul*, *ia*, *eye*, *œil* nous nous demandons si le premier est bien traduit, car nous avouons ne pas comprendre cette formule : l'aurions-nous mal interprétée ; car nous ne pensons pas qu'il puisse se former des calculs dans l'œil, à peine des excroissances, des sortes de verrues molles.

A un docteur plus que nous compétent, de compléter ce commentaire !

Formule VI. — *Argidam* ! *Margidam* ! *Sturgidam* !... sacré lâche, m.....!... sacré cochon !

Ceci serait une formule contre les maux de dents, une sorte d'imprécation contre l'Elémental, auteur supposé, qui provoquerait le mal, le terrible mal de dents.

Argidam vient de *arg*, *lâche*, *Margidam* dérive de *marga*, marne ou excrément (le mot de Cambronne) ; quant à *Sturgidam* dérivé de *Stüren*, ce terme signifierait, retourneur de terre avec son grouin, c'est-à-dire porc (en anglais *Pig*)

Turio, nous dit un Dictionnaire de linguistique, signifie *effodere more porcorum* ; on peut donc traduire : sacré lâche, m..... sacré cochon !

Formule VII. — *Crisi, crasi, concrasi.* — La traduction de cette formule n'ést pas aisée ; nous allons l'essayer cependant.

Commentaires.— *Crisi* serait un génitif de *Kreis* qui signifie *Cercle* et le verbe suédois *Krissa*, signifie circuler. — Ajoutons que ce génitif *Crisi* peut aussi signifier *cresson* ; or, le cresson, nous ne le savons que trop, les marchands le crient assez dans nos rues : le bon cresson de fontaine est la santé du corps, parce qu'il fait circuler le sang dans nos veines.

En ce qui concerne le terme *crasi*, il signifierait *rasoir* et *concrasi* rase (avec ensemble c'est-à-dire rase tant que tu pourras ; il faudrait donc traduire cette formule VII : « du cresson ; du rasoir tant que tu pourras !..... ».

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier.

Formule VIII. — *Inmon deircomacos axotison*, c'est-à-dire : « Dans la poix, creuse un canal mou ; forme un bourrelet externe.

Nous pensons qu'il faut lire *innom* au lieu de *inmon*, car ce terme est la préposition latine dérivée peut-être du celte et signifie *dans*. Les Anglais disent *go-in*, aller dans. — *Der* est un substantif utilisé au lieu et place de *Toer*, qui sert à désigner une pâte, un onguent, une mixture servant à graisser l'essieu d'un char; ce peut être de l'axonge ou de la résine liquide (le cambuis moderne). *Co* est l'impératif du verbe *Kawen*, creuser en dents, le vieux terme *Kaw (co)* signifie creux, en provençal *peira cava*, pierre creuse, pierre creusée. *Mar*, adjectif, veut dire *mou* (mollis) d'où *maruness* tendresse ; *Cos*, canal, rigole, le deutschgosse dérive de ce mot. Quant à *Axo* , il signifie en dehors, externe, *aus* paraît être la racine du mot. *Axo* qu'on écrit aussi *Axa*, d'où le terme Frank *Uzza* ; *Tison* vient du verbe *Tichen*, qui signifief aire une digue et par diminutif un bourrelet.

Formule IX. — *Heilen prosaggeri uome si polla nabuliet onodien iden eliton* ; qu'il faut traduire :

Pour sauver broie avec un pilon ; lie le tronc ; ne bois sans reprendre haleine : vomir les choses hétérogènes.

Commentaires. — *Heillen, Heil*, signifie sauter, *saltare, salvare*, sauver ; *Bros* on *Pros*, imp·ratif de broyer ; *Agg*, les ol, d'où le latin *agger*, champ, outil pour broyer le sol, le champ, la terre en un mot : un pilon. *Riuome*, courroies liens, *Sipolla*, le tronc, le fut, la cippe d'où le cambrien cippyll.

— *Na* particule prohibitive ou *Ne*. *Buliet* pro-

vient du radical *Bul*, vase à boire et signifie donc boire, d'où *Bolla*, *Bol*, vase qui sert à boire ; quant au terme *Onodiem*, il nous paraît légèrement altéré ; il doit falloir écrire *anodiem*, *ano* ou *an* signifie sans, *odiem* ou *odem*, *atem*, atmosphère et par dérivation respiratioa. *Iden* ou *Oden* signifie vider, évacuer, vomir, *eliton*, abréviatif de *Ellenton*, radical *el* ou *alius*, autre, étranger, hétérogène.

Formule X. — *Xi exucricone crigrionaisus scri sumi ouelor exugricone xu grilau*, ce qui veut dire:

Allonge le cou : arrache sans violence, entraîne avec force ; avale la nourriture : saute, rote, repose-toi, arrache sans violence, attire avec un rateau.

Commentaires. — L'*X* ou le *Z* en celte, c'est tout un ; donc *Xi* est l'impératif du verbe *Zichen* et veut dire allonger le cou. *Exuc* ou *Ezuc* signifie rapt, vol, d'où ravir, voler, entraîner ; *Riou* est un verbe qui signifie couler, *aisus* la nourriture ; *scri* impératif : saute ; *sumi* impératif rote ; *ouelor* (*Welor*) se reposer ; *Exug*, nous l'avons vu déjà, signifie, ravir, entraîner, *ricone* mollement, sans force ; *Xug* ou *Zug* attire, *rilan* avec un outil à dents, c'est-à-dire un râteau, peut-être une fourche.

C'est sur cette dernière formule que se termine notre opuscule, que nous avons cru devoir présenter à nos lecteurs quelque intérêt ; c'est pourquoi nous l'avons traduit.

Puissions-nous ne pas nous être trompé.

Nous allons passer maintenant à l'étude des plantes celtiques soit médicales ou sacrées, soit vé-

néneuses, narcotiques ou anesthésiques ; nous ne mentionnerons que la plupart d'entre elles, nous réservant au contraire de nous étendre plus longuement sur le *Gui du chêne*, dont l'importance chez les Celtes était considérable.

Voici des noms divers : *Braditis*, *Bluthagio Bicuma*, *Callocatanus*, *Gigarus*, et *Gelarus*, *Gilarus Odocosnatis*, *Vernetus*, *Visumarus*, et *Vela*.

Nous possédons fort peu de renseignements sur les plantes qui précèdent.

A peine savons-nous par Pline (1) que le *vela Velarus* (en celte *Berwr*) était une plante médicinale que nous pouvons identifier à l'herbe aux chantres, à notre velar officinal.

Enfin nous possédons quelques rares détails sur les plantes suivantes :

L'*Exacon* était une espèce de centaurée très amère, ainsi dénommée par les Celtes parce qu'elle était purgative. Le préfixe celtique *Es*, indique un mouvement de sortie, d'expulsion, comme le terme latin *Ex*, dehors.

Le *Glastum*, Guède ou Pastel servait à teindre en noir (2) : le *glastum vitrum* ou *vitreum* fournissait une couleur bleue (3) ; son nom celtique est Glaslys, Gewddlys.

L'*Halas symphyton* des Grecs, ainsi dénomm parce qu'il croît au milieu des pierres et des ro-

1. Pline, *Hist. Nat.*, XXV, 31.
2. Pline, II.
3. Pline, *Hist. Nat.*, XXV, 31.

chers était très utilisé pour guérir les blessures (1).

Apulée, le médecin, le nomme *Alus*. On l'a confondu longtemps avec la grande Consoude officinale moderne (symphyton allo). On la considère comme la coris de Montpellier. Racin celtique *al*, excellent et *all*, colline.

Le *Lumeum* est une plante vénéneuse dont le suc nommé *Poison de cerf* (Toxicon, nom gaulois de ce poison), purgeait les bœufs, d'après Pline (2).

On croit que c'est l'Ellébore.

Ce terme paraît dérivé du celte *Llem* âcre, acerbe, cuisant, brûlant. Galien décrit les effets de l'hèlenion, qui sont analogues à ceux du Lumeum.

Le *Rhodora* ou *Rodarum* est une plante à feuilles rouges à tige noueuse, d'après Pline (3). C'est l'Ormière ou Reine des prés, racine celtique *Rud*, rouge.

Voici, au reste, ce que Pline dit de cette plante : « Nous avons dit dans le chapitre des vignobles ce qu'était le Rumbotinus (acer opalus) : auprès de cet arbre, quand il n'est pas marié à la vigne, croît une herbe appelée par les Gaulois Rhodora (spirœa ulmaria, L.). — La tige est garnie de nodosités comme la branche du figuier ; les feuilles, semblables à celles de l'ortie, sont blanchâtres au milieu, mais deviennent toutes rouges avec le temps. La fleur est argentine. Cette plante broyée, avec du vieux coing et sans avoir été touchée par le fer,

1. Pline, *Hist. Nat.* XII, 2.
2. *Ibid.* XXVII, 76.
3. *Ibid.*, XXIV, CXII.

est excellente pour les tumeurs, les ardeurs et les dépôts : celui qui a été frotté avec ce mélange crache trois fois à sa droite. Le remède est plus efficace encore, si l'on s'en fait frotter le côté droit par trois personnes de trois nations différentes ».

Cette dernière recommandation de Pline n'était peut-être pas facile à exécuter ; mais enfin passons.

Le Salmolus et Samiolus, en celte Symwl, pourrait être la Primevère, Primrose ou Cowliss de Owen, qui nous apprend que cette plante possède des vertus médicinales.

Cette plante dénommée par Dalis *Samolus Gwlydd* était très vénérée des Bretons,

Quelques botanistes croient que c'est l'anémone pulsatille, d'autres que c'est la Véronique Becabunga ou Véronique de Barbarie.

Nous n'insisterons pas davantage sur ces plantes et nous passerons immédiatement à l'étude du gui de chêne.

LE GUI CHEZ LES CELTES

L'homme ne connaît pas la vertu des plantes, des *Simples*, sans quoi il n'emploierait pas toute la pharmacopée contemporaine, toutes ces drogues et médicaments, minéraux et animaux, car aujourd'hui la *Sérumthérapie* est un des grands facteurs employé pour empoisonner, sinon guérir les maux de l'humaine espèce (1), ainsi que les animaux.

1. Voir Ernest Bosc, *De la vivisection*, un vol. in-12, Paris, Librairie du XX[e] siècle et dans les grandes librairies.

Anciennement, il n'en était pas de même ; chez les anciens, dans la plus haute Antiquité, l'homme utilisait les plantes, et l'une d'elles, le gui, était considérée, chez les Celtes ou Gaulois, comme une véritable *Panacée universelle* : *Omnia Sanans*, guérissant tout, nous dit Pline (1).

Le naturaliste romain nous décrit avec assez de détails un grand nombre de *Plantes médicinales*, dont les Celtes faisaient un fréquent usage, nous venons de le voir ; il nous décrit également les moyens pratiques que les Celtes employaient pour la cueillette des simples, principalement pour celle du Gui Sacré.

« C'était ordinairement en février, nous dit l'écrivain romain, que les Druides recherchaient le gui. A la nouvelle que la plante précieuse avait frappé les regards, le peuple entrait en foule dans la forêt ; on entourait l'arbre privilégié porteur du parasite, et on le gardait avec vigilance, jusqu'au sixième jour de la lune. (Ce jour-là ouvrait chez les Gaulois, le mois, l'année, le siècle). Un Druide en robe blanche coupait avec une serpette d'or le *Végétal Sacré* et le recevait sur une toile, de peur qu'il ne touchât la terre en tombant et ne fût souillé par un contact profane. — Cette cérémonie se produisait dans chaque tribu. »

Le Druide en question n'était pas un Druide quelconque, mais le chef du Collège druidique : l'Archidruide.

(1) Liv. XVI, 95.

Ce qui précède est confirmé par Maurice (1), comme peuvent en témoigner les lignes suivantes :

« Lorsque la lune était vieille de six jours, l'Archidruide, habillé de son vêtement blanc et coiffé de la tiare rouge, montait pieds nus sur le chêne, coupait le gui de la main gauche avec une faucille d'or neuve, et le recevait dans le *Sagus* ou vêtement sacré, au milieu des cris et des acclamations du peuple. »

L'emploi du gui remonte à une très haute Antiquité, comme on voit ; ce qui est confirmé encore par les lignes d'un autre auteur contemporain :

« C'est de la période d'Hanouman, le premier disciple de Ram, nous dit Saint-Yves d'Alveydre (2), que date l'emploi général du Gui sacré, extrêmement difficile à discerner, et dont l'efficacité contre certaines épidémies épouvantables dépend de l'heure astronomique précise où on le cueille et le prépare. »

On voit par cette citation que l'heure et le jour de la cuillette ne sont pas quelconque. Cette plante parasite comportait un tel caractère de sainteté, que la toucher du doigt constituait un sacrilège ou tout au moins une profanation ; c'est pour cela qu'il y avait un rite pour sa cueillette, de même que pour sa préparation.

Les rites accomplis, la plante était dénommée le *Sauveur Universel*.

(1) *In Antiquités Indiennes.*
(2) Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs.*

Nous savons aussi que les Druides composaient avec le suc du gui une liqueur, une sorte d'Elixir qui avait des propriétés merveilleuses ; on l'employait à la fois comme un breuvage sacré et comme un spécifique médical, et celui-ci avait une telle puissance, que non seulement il conservait les forces vitales, mais qu'il donnait la vie en supprimant la stèrilité chez tous ceux qui consommaient la divine liqueur du gui.

Pline, dans son *Histoire naturelle*, confirme cette dernière assertion : « Le gui du chêne était un symbole de protection, dit-il, contre les dangers de toute sorte, ainsi qu'un spécifique contre les maladies mentales et physiques. — Il était considéré comme un remède infaillible dans une foule de cas ; il était réputé pour arrêter les effets du poison, prévenir la stérilité ; en un mot, c'était le plus grand préservatif contre les maux physiques et spirituels. »

Virgile nous apprend que le Gui avait été adopté comme emblème du nouvel an, parce qu'il renouvelait ses feuilles au Solstice d'hiver.

D'après Eliphas Lévi (1), le gui devrait ses propriétés à son pouvoir absorbant ; voici comment s'exprime le savant occultiste : « Les progrès du magnétisme feront un jour découvrir les propriétés absorbantes du chêne. — On saura alors le secret de ces croissances spongieuses qui attirent le luxe inutile des plantes et se surcharge de coloris et de

1. *Histoire de la Magie, passim.*

saveur ; les champignons, les truffes, les galles de certains arbres, les différentes espèces de gui, seront employés avec discernement par une médecine nouvelle à force d'être ancienne. On ne se moquera plus de Paracelse, qui recueillait l'*Usnée* sur les crânes des pendus ; mais il ne faut pas marcher plus vite que la science, elle ne recule que pour mieux avancer. »

Poursuivant notre étude, nous dirons que le gui qui était employé comme breuvage sacré et, par suite, comme spécifique, était le plus rare de tous. On n'employait pour cet usage que le gui du chêne et sa recherche conférait un certain prestige, une grande vénération même à celui qui le trouvait.

Le vulgaire considérait ce gui, « comme un présent du ciel. »

Nous dirons ici quelques mots du symbolisme de cette plante.

Il reste vert toute l'année (*sempervirens*) et il continue à vivre, même après la mort de l'arbre qui le supporte ; c'est pour cela qu'il servait à démontrer à la foule, au peuple, qu'une seule existence corporelle ne suffit pas pour l'évolution humaine, que la vie se poursuit au-delà de la mort. Puis de ce que cette plante se nourrit de la sève de l'arbre qui la porte, on en tirait le symbole de la solidarité humaine, qui doit unir tous les hommes, comme les membres d'une seule famille. C'est aussi non seulement le symbole de l'union des sexes, mais surtout de l'union de l'âme et de l'esprit, union qui confère l'immortalité.

Arrivons à la légende qui apprit aux hommes la vertu curative du gui.

Ram avait quitté la Gaule sous l'enseigne du Bélier (*Aries*) pour se diriger, du côté de l'Orient, de l'Inde, afin d'empêcher les Celtes d'en venir aux mains, de se livrer à une guerre fratricide; il avait déjà traversé la Scythie et d'autres pays, quand ses compatriotes, à la tête desquels il se trouvait, furent frappés d'une maladie cruelle, dans laquelle il crut voir un juste châtiment de la Divinité envers les hommes de sa race, qu'il avait à grand'peine dissuadés de combattre leurs frères. Cette maladie, sorte de lèpre, couvrait le corps tout entier de plaques noires et pustuleuses, qui provoquaient l'enflure des membres, ensuite le corps se couvrait d'ulcères qui déterminaient la mort, de sorte que les Celtes mouraient en grand nombre, par milliers, nous dit la tradition.

La grande Prêtresse, la Voluspa, consultée, ordonna, mais en vain, des sacrifices expiatoires, la mortalité ne cessa pas pour cela.

Ram avait l'habitude de méditer sous un chêne; un jour, après une très longue méditation sur les malheurs qui frappaient sa race, il s'endormit. Pendant son sommeil, il entendit une voix qui l'appelait par son nom. Il regarda et vit devant lui, dans son sommeil, un homme d'une haute stature, à l'aspect majestueux, revêtu d'une robe blanche qui portait une baguette sur laquelle s'entrelaçaient deux serpents et cet homme lui dit : « Ram, le remède que tu cherches, il est là, au-dessus de toi »;

puis, tirant de son sein une faucille d'or, le personnage coupa sur le chêne un gui et le remit à Ram, avec de grandes marques de vénération ; il lui donna en même temps une recette pour composer un élixir, puis il disparut.

Ram s'éveilla tout à coup, fortement ému de ce rêve qu'il sentait prophétique ; il se prosterna au pied du chêne sous lequel il se trouvait, y aperçut un gui, le cueillit avec respect et l'emporta sous sa tente enveloppé dans la toile qui lui servait de ceinture (*tayola*), puis il se mit à prier et commença les opérations qu'il avait recueillies de la bouche du Druide du Plan astral.

Ayant obtenu la précieuse liqueur, il en expérimenta les effets sur un malade condamné. A peine celui-ci eut-il absorbé quelques gouttes de la liqueur, qu'il revint à la vie, comme par miracle, et tous les malades ultérieurement traités furent guéris de même. Aussi, de toute part, on accourut vers Ram. Le Collège sacerdotal fut assemblé et l'Archidruide ayant appris du chef celte de quelle manière il avait découvert le remède admirable qui assurait le salut de tous, il fut décidé que le gui deviendrait une plante sacrée et que la préparation de l'Elixir serait transmise oralement (de bouche à bouche) de l'Archidruide aux deux plus anciens Druides.

Voici ce que nous dit Pline au sujet du gui dans son *Histoire Naturelle,* livre seizième *in fine* (XCII).

« Il est certain que le lierre tue les arbres ; le gui a une influence analogue ; toutefois on pense qu'il l'exerce plus lentement. Outre le fruit qu'il

donne, le gui doit être compté parmi les plantes qui ne méritent pas moins d'admiration. En effet, certains végétaux ne peuvent croître à terre ; ils naissent sur les arbres ; n'ayant pas de domicile à eux, ils vivent chez les autres, c'est le cas du gui...

XCIII. — Il y a trois espèces de gui : le gui qui vient sur le sapin et le mélèze ; on le nomme *Stelis* ou Eulice (C'est le *Loranthus Europeus* de Linné).

« L'Hyphéar (*Viscum album* de Linné) est une sorte de gui qui pousse en Arcadie ; enfin le gui proprement dit croît sur le chêne rouvre, sur le prunier sauvage, le térébinthe à l'exclusion de tous les autres arbres. Le gui est très abondant sur le chêne et on l'y nomme *Dryos Hyphear* (gui du chêne). Sur tous les arbres, excepté sur l'yeuse et le chêne, on distingue le gui proprement dit des deux autres espèces par la mauvaise odeur du fruit et par l'odeur du feuillage qui est désagréable. Le fruit et la feuille du gui sont amers et gluants. L'Hyphéar est préférable pour l'engrais des animaux ; tout d'abord, il commence par purger, puis il engraisse les animaux qui ont résisté à la purgation. Le traitement a lieu en été et dure environ quarante jours. Le gui sur les arbres à feuilles caduques perd également ses feuilles, il les conserve sur les arbres à feuilles persistantes. De quelque manière qu'on le sème, sa graine ne lève pas ; il faut qu'elle ait été absorbée par des oiseaux, pigeon ou ramier et rejetée par eux pour germer ; telle est la nature de cette plante, elle ne pousse qu'après avoir été stratifiée dans les intestins des oiseaux. Ce gui ne dé-

passe pas une coudée de hauteur, il est rameux et toujours vert. Le mâle est fertile, la femelle est stérile, mais parfois le mâle l'est aussi.

XCIV. — La glu se fait avec les baies du gui, on doit les récolter avant leur complète maturité à l'époque des moissons. Si elles ont été mouillées par les pluies, elles croissent bien en grosseur, mais elles perdent de leur qualité pour la fabrication; voici comment on procède pour celle-ci : on les sèche, puis on les pile à sec et le résidu est mis dans l'eau, dans laquelle on le laisse environ douze jours ; après quoi on le pile dans une eau courante avec une sorte de maillet pour faire partir les enveloppes, de sorte qu'il ne reste que la pulpe devenue visqueuse qui constitue la glu, par laquelle les oiseaux se laissent prendre, si leurs ailes viennent à y toucher. Quand on veut dresser des pièges, on amollit la glu avec de l'huile.

XCV. — N'oublions pas de mentionner l'admiration qu'ont les Gaulois pour ce parasite. Aux yeux des Druides (c'est ainsi qu'ils nomment leurs Mages) rien n'est plus sacré que le gui et l'arbre qui le porte, si c'est un chêne toutefois. Le Rouvre est déjà l'arbre dont ils font leurs bois sacrés ; ils n'accomplissent aucune cérémonie religieuse sans être placé sous les feuillages de cet arbre, ce qui a fait supposer que le terme Druide provient du terme grec δρῦς (chêne). Tout gui venant du rouvre est considéré comme envoyé du ciel et ils supposent que c'est un signe de l'élection que le Dieu même a faite de l'arbre. Le gui sur le rouvre est extrê-

mement rare, aussi quand on le trouve on le cueille avec un grand cérémonial religieux.

« On observe avant tout de faire la cueillette le sixième jour de la lune, c'est-à-dire le jour qui est le commencement de leurs mois, de leurs années et de leur siecle, qui n'est que de trente ans. Dans ce jour, l'astre sans être au milieu de son cours est déjà dans toute sa force. Ils nomment le gui d'un nom qui signifie remède universel.

« Quand ils ont préparé sous l'arbre et selon les rites des sacrifices et un repas, ils amènent deux taureaux blancs, dont les cornes sont alors attachées pour la première fois. Un prêtre, vêtu de blanc, monte sur l'arbre et coupe le gui avec une serpe d'or (1) et il est reçu sur une Saie blanche. Ensuite, on immole les victimes, en priant le Dieu de rendre ce don propice à ceux qui l'ont accordé.

« On croit que le gui pris en boisson donne la fécondité à tout animal stérile, et que c'est un contrepoison universel. La plupart des peuples vénèrent religieusement des objets frivoles. »

L'antique usage de parcourir les rues le premier de l'an en criant au *gui l'an neuf* se rattache au culte celtique. Ce jour-là, on immolait deux taureaux blancs, en invoquant la Divinité pour se la rendre favorable. Après le sacrifice commençait un festin accompagné de réjouissances, qui se sont perpétuées

1. Nous avons ci-dessus parlé de la manière de procéder à la cueillette du gui, mais nous sommes heureux de voir que Pline, lui aussi, la rapporte à peu près de la même façon.

en partie de nos jours, en province, dans le Gers, et surtout dans la Bretagne, où, vers l'époque de Noël, on entend le cri *Eguinané* qui est devenu synonyme d'étrennes. Ce cri, nous dit Henri Martin, s'est conservé avec le même sens dans des parties de la France, d'où a disparu depuis bien des siècles la langue celtique.

Augustin Thierry nous a raconté qu'à Blois, il avait encore entendu les enfants du pays crier l'Aguillauné un jour de fête, pendant qu'ils quêtaient les menues pièces de monnaie sur une pomme fichée au bout d'une baguette enrubannée.

D'après Emile Souvestre (1) *Ecghin-an-eit*, désignerait le blé. Germe.

On voit que dans tous les termes qui précèdent se retrouve celui de *Gui*, le parasite dénommé *Viscum* par les Latins et Mistletoë par les Anglo-Saxons.

Enfin, si nous décomposons ce terme Aguillauné, nous trouvons que Agui (pr. Eguiou) signifie fièvre intermittente et *ne* ou *nay* veut dire contre, c'est-à-dire que le gui était indiqué contre la fièvre ; c'était donc un fébrifuge.

Comme on voit, le gui jouait un grand rôle chez les Celtes, et c'est pour cela que nous n'avons pas craint de nous étendre assez longuement à son sujet.

1. Dans *Les derniers Bretons.*

CHAPITRE X

L'OCCULTISME CELTIQUE

Avec le présent chàpitre nous abordons l'Occultisme Celtique dans les Gaules.

Comment avons-nous pu l'établir ?

De prime abord notre thèse semble bien difficile à soutenir ; et cependant, comme va le voir le lecteur, tout cet occultisme se déroule d'une manière simple, limpide, faite en un mot pour séduire les esprits réfléchis, qui voudront bien prendre la peine de nous suivre dans le développement de la dite thèse.

L'Occultisme Celtique existe par lui-même, comme nous le verrons, mais il n'existerait pas par lui-même de toute pièce, que nous aurions pu le reconstituer dans son ensemble et dans ses détails, d'une façon certaine, en étudiant l'occultisme chez divers peuples du Nord de l'Europe ; chez les Ecossais, chez les Irlandais, ainsi qu'en étudiant les mœurs et les coutumes de la Bretagne, les légendes et les traditions populaires de ce pays, puis, en les comparant avec des mythologies anciennes, enfin en établissant un parallèle et des rapprochements

entre toutes ces vieilles traditions européennes et l'Occultisme Oriental.

Par cette méthode de travail, nous avons pu créer un ensemble de l'Occultisme Celtique des plus intéressants et qui ne saurait pas trop s'écarter de la vérité sur cette importante question.

Pourquoi avons-nous étudié les us et coutumes de l'Irlande, ainsi que son Folklore, c'est que l'Irlandais vivant dans son île, isolée pour ainsi dire du reste du monde, n'a presque rien perdu de son passé celtique et n'a pu le mélanger à des *us* et coutumes étrangers. Aussi devions-nous trouver là des documents qui avaient disparu ailleurs.

Nous les avons trouvés en effet.

Les anciennes populations de l'Irlande remontent à une très haute Antiquité et la mythologie de ce pays doit refléter et reflète en effet, comme nous le verrons, une partie de l'Occultisme Celtique. La linguistique nous a également aidé à retrouver des faits assez nombreux pour constituer, en certains cas, des preuves formelles.

Après ces préliminaires, nous aborderons notre sujet en parlant tout d'abord des NOMBRES, sujet des plus intéressants et des plus importants, sujet qui a été étudié chez tous les grands peuples et les grandes nations civilisées.

Voici l'opinion que professaient les Druides sur les Nombres (1).

1. Ceux de nos lecteurs qui voudraient lire une courte et succincte étude sur les *Nombres*, la trouveront dans la

Les Druides considéraient la *Science des Nombres*, comme la première des vérités naturelles et la plus féconde en résultats. La fluctuation de la matière n'était, pour eux, qu'une sorte de déplacement des *Nombres*.

Les quantités numériques, en effet, ne sont rien par elles-mêmes et n'ont une valeur que par leur changement constant.

Du reste, le changement perpétuel est *la Grande loi des êtres*. Le passage des âmes dans des incorporations successives, ce passage qui monte et qui descend, organise et détruit, tout cela, n'est que l'Evolution et montre que rien ne se perd, rien ne se détruit, de la manière qu'on le suppose encore de nos jours, car c'est l'Eternité, l'âme Universelle, le *Nombre des Nombres* : Dieu !

La mobilité de la matière, toujours en jeu, passant par mille et mille formes et se transformant, se métamorphosant par nécessité, cette extrême mobilité explique admirablement le système de transmigration des âmes ; car cette transmigration peut seule expliquer logiquement le pourquoi et la raison des contrastes, qui sont dans la nature et la position sociale de chacun des hommes, ainsi que l'inconséquence qui caractérise leur conduite.

Le dogme de la réincorporation des âmes est donc aussi respectable que logique et nous ne sommes nullement supris de la voir complètement

Doctrine Esotérique à travers les âges. 2 vol. in-12. Paris, H. Chacornac et librairie du xxe siècle.

Voir à ce sujet le chapitre xx, p. 102, 2e volume.

acceptée parmi les idées occultiques des Celtes, de même que les crises médianimiques ou de trances volontaires ou involontaires.

Le chantre de Godolin, Aneurin, avait a faculté de pouvoir tomber en *trance*.

Aneurin quantrydawendd, nous dit Myvriam (1), et Giraldus, évêque gallois, nous affirme avoir connu un poète du Clamorgan qui pouvait prédire l'avenir, de même que les choses cachées (*Futurorum simul et occultarum scientiam habens*) (2).

Merlin, l'Enchanteur, avait le pouvoir de s'extérioriser et de s'autosuggestionner, afin de pouvoir augmenter ses facultés d'intuition et de clairvoyance.

Les Bretons de l'Armorique, les Celtes qualifiaient cette faculté de *mal sacré* (3), les Gallois de *mal bénit* (4). — Les montagnards écossais attribuaient à ceux qui tombaient en *trance* le don de révélation et d'inspiration divine (5) de seconde vue (6).

A l'époque où le Barde de Clamorgan rendait ses oracles, nous apprend l'Evêque Gallois, un

1. Myvriam, *Archaïalogy of Wales*, tome Ier, p. 51.
2. *Loco citato*, page 837.
3. *Drouk-saut.*
4. *Y'clefyd ben digaid.*
5. Dans le *Dict. breton-français* de Legonidec, 2e édition, p. 291, on peut voir la traduction de Drouk-Saut. C'est le mal sacré d'Hippocrate, le *lux deifica* des Romains. — Cf. *De morbo sacro*, Ed. de Kuhm, p. 191, et *servius ap Æneid.* (VIII, 33). — Sur l'expression *y elefyd ben digaid*, cf. *Englad and Welsh Dictionnary by* W. Richards, p. 98.
6. Taisha-Taraig (*Higland Society's Dictionnary*).

Esprit *Incube* des marches des Silures aimait une jeune fille du canton ; aussi hantait-il sa demeure et parlait-il aux personnes du lieu, leur prédisait l'avenir et les choses cachées. — Melerius disait bien connaître l'incube et le désignait même par son nom. C'était principalement au sujet de la guerre et des révolutions de la patrie, que l'Esprit avait coutume de s'entretenir avec lui ; et longtemps à l'avance il lui avait annoncé la prise du château de Osca (par les Normands) (1).

Les Bardes étaient sujets à un genre de trance particulière dénommée : *Awenyddyon*, c'est-à-dire guidé par l'Esprit (2).

DE LA CLAIRVOYANCE

La *Clairvoyance* ou la double vue était dénommée chez les Celtes *seconde vue* ; or, de nos jours,

1. *Fuit eodem tempore in Ventæ inferioris finibus dœmon* INCUBUS *qui puellam quamdam ad amando locum que ubi manebat frequentando, cum hominibus loquebatur et tam occulta quam futura pluries indicabat. Melerius se hunc béne noce dicebat et nomen ejus proponebat. Dicebat et contra guerram, patriæ que turbationem magnam spiritus in mundos cum hominibus conversari solère proditionem castellide Osca longe aute prœdixit* GIRALDUS *Cambrensis*, éd. Cambden, p. 892.

2. *Quasi mente ductos ; hi super aliquo consulti ambiguo statim frementes spiritu quasi extra se rapiuntur et tanquam acceptitii fiunt. De hac extasi tanquam è somno gravi ab aliis excitantur... Solent autem eis hæc dona* (*propheticæ*) *plerumque in somniis per visionem infundiunt* (GIRALDUS *Cambrensis*, Ed. Cambden, page 892.)

les Anglais dénomment de même cette faculté *Sight.*

En langue gaëlique, on nomme ceux qui possèdent cette seconde vue *Tais hatrim et Phissichin.*

La racine du premier de ces termes vient de *Taish,* qui signifie Ombre, une ombre qu'on ne peut toucher, une ombre intangible, c'est-à-dire non matérialisée, mais qu'on peut voir avec les yeux; la racine du second de ces termes est *Phis* qui signifie savoir d'avance, prévoir, pronostiquer.

Dans l'île de Feroë, on nomme les *Fantômes,* les *Ombres,* les *Formes astrales* : hommes creux, l'expression *aërosome* des occultistes modernes est de beaucoup plus juste, partant préférable.

On dirait vraiment que certains peuples ont, plus que d'autres, cette faculté de double vue et un éminent auteur, Goërres, le constate comme le lecteur pourra s'en convaincre par les lignes suivantes :

La double vue « se retrouve comme disposition naturelle dans le Nord de la Grande-Bretagne. Il est plus rare de la voir chez les habitants des montagnes, et plus fréquente chez les Insulaires... Ce don n'est pas seulement d'hier dans les îles et les montagnes de la Grande-Bretagne, mais il a existé de tout temps, il était plus fréquent au commencement du siècle dernier et plus encore avant que le Christianisme se fût répandu dans ces contrées. Il ne se montre pas seulement d'une manière sporadique en tel ou tel village, mais on le retrouve en même temps dans les lieux éloignés de cinquante

milles et plus encore les uns des autres et dont les habitants n'avaient pas le moindre commerce ensemble. Il ne dépend ni du sexe, car les hommes et les femmes le possèdent également ; ni de l'âge, car on a vu des enfants crier d'effroi dans leur berceau, lorsqu'un adulte avait une vision tout près d'eux. On a vu même des chevaux, des vaches, des chiens s'agiter et trahir quelques troubles en ces circonstances, et l'on a conclu qu'ils participent aussi à cette faculté. Mais la conclusion n'est pas rigoureuse, et il est probable qu'ils ressentent seulement l'émotion du Voyant, sans voir ce qu'il voit » (1).

Nous pensons que c'est là une erreur. Les animaux sont aussi voyants que l'homme et bien souvent ils voient leur maître à de longues distances, car les animaux possèdent à un haut degré la faculté de se dégager, de s'extérioriser.

SUR LES FÉES

Comme tous les peuples de l'Antiquité, les Celtes croyaient aux Fées, aux bons et aux mauvais génies.

Pomponius Mela dénomme *Garrigenæ*, ce que les Bardes Gallois appellent *Koridgwen*, ou *Korrigan* est le nom le plus commun des fées de la Bretagne.

Ce qui est curieux, c'est que le même poète latin

1. Goërres, *Mystique*, p. 294. Seconde partie : *La mystique naturelle*, tome III.

désigne sous le même nom de *Garrigenæ*, les neuf Prêtresses ou *Druidesses* de l'île de Sena.

Le terme de Korrigan dérive de *Korr* petit, diminutif de *korrik* et de *gwen* ou *Gan* génie, petit génie, fée, lutin ; mais ce terme *Gan* signifie aussi en breton *Ingénieux*, tandis que *Ganaz* signifie astucieux, ce terme de Gan correspond à l'*Alp* Germanique, d'où est dérivé le terme *Elfe* ou *Fée*.

Quant au terme *Korr* qui est armoricain, il s'écrit en gallois et en cornique *cor*, *corres* au féminin et en gaëlique on l'écrit *Gearr*, enfin le terme grec est χόρος et le terme latin *Curtus*.

Les termes *korandon* et *Gwazigan* sont synonymes de *korrigan*, de même qu'un vieux terme français *Cort*.

La mythologie phénicienne a beaucoup d'analogie avec la mythologie celtique, aussi nous ne devons pas être autrement surpris, quand nous lisons dans Strabon (1) les termes Carikines et Curètes, ce ne sont que les korrigans et les Correds bretons.

Les Celtes avaient aussi des *Esprits familiers* ; la tradition nous a conservé le génie familier de Ram, il se nommait en celtique Aeschegl-Hopa, mot composé qui signifie littéralement : *l'espérance du salut est au bois* (2).

D'après M. Saint-Yves d'Alveydre (3) ce serait

1. Strabon, X, pp. 466 et suiv.

2. Voir *Diction. d'orientalisme, d'occultisme et de Psychologie* au mot Ram.

3. *Mission des Juifs*, pp. 495-497.

ce grand Celte, ce grand Initié qui aurait institué « des Collèges Sibyllins dans tous les temples, dans toutes les villes sacrées, qui en Asie et en Europe portèrent depuis l'un de ses noms ; celui de *Nissa*, par exemple, qui signifie en Sanskrit l'*Esprit*.

« En Egypte, chaque pyramide avait son savant prophète ; en Chaldée, de même dans la quadruple hiérarchie des savants, les prophètes se nommaient *Kartumin*, *Aïschaphim*, *Meskasphim*, *Khesadim*. Les principaux collèges sybillins d'alors étaient ceux de Vahr, d'Ammon, de Delphes, de Cumes, d'Erythrée, de Samos, de Cumes en Eolide, de Gergythas en Troade, d'Ancyre en Phrygie, de Tibyrte en Italie, de Ramon Roum en Asie, de Taurin, aujourd'hui Belgrade et enfin des temples celtiques de la Vahara, depuis Bibracte jusqu'à l'île de Sein, depuis Lyn-Dyn (Londres) jusqu'aux temples de l'Irlande, de l'Ecosse et de l'île de Man ».

Après la mythologie, si nous passons à la *Doctrine Druidique*, nous trouvons dans celle-ci beaucoup d'Occultisme, notamment dans les *Triades Bardiques* ; mais où devions-nous puiser ces dernières ?

L'hésitation n'était guère possible ; il n'existe en effet qu'une bonne source... C'est un manuscrit qui ne date que de la fin du XVIIe siècle et les matériaux réunis par le Copiste-Collecteur (1) Edward Daryd ne remontent guère que vers le milieu du XVIe siècle.

1. Qui les a traduites du gallois.

Il a été fait de nombreux travaux sur ces triades, mais parmi ceux-ci, celui qui nous paraît le plus consciencieux et partant le plus intéressant est celui d'Adolphe Pictet, paru dans la Bibliothèque de Genève ; aussi est-ce celui que nous prendrons pour guide, en le faisant suivre de quelques Commentaires.

— Le style du manuscrit en question traduit par Pictet est, nous venons de le voir, relativement moderne, mais le fond peut être considéré comme fort ancien et bien des idées exprimées se retrouvent dans les livres sacrés Hindous : *Les Védas*.

Dans tous les cas, le système de philosophie religieuse contenu dans ces triades a un caractère authentique d'originalité ; la croyance dans la transmigration des âmes, après la mort, forme la principale base de la Doctrine Druidique.

Voici ces Triades ; elles sont au nombre de 46 et comportent deux divisions :

Dieu et l'univers. — Les trois Cercles

DIEU ET L'UNIVERS

1. Il y a trois unités primitives et, de chacune, il ne saurait y avoir qu'une seule : Un Dieu, une vérité et un point de liberté, c'est-à-dire le point où se trouve l'équilibre de toute opposition.

2. Trois choses procèdent de trois unités primitives : toute vie, tout bien, et toute puissance.

3. Dieu est nécessairement trois choses, savoir :

la plus grande part de la vie, la plus grande part de science et la plus grande part de puissance ; et il ne saurait y avoir qu'une seule plus grande part de chaque chose.

4. Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas être : ce qui doit constituer le bien parfait, ce qui doit vouloir le bien parfait et ce qui doit accomplir le bien parfait.

5. Trois garanties de ce que Dieu a fait et fera : sa puissance infinie, sa sagesse infinie, son amour infini ; car il n'y a rien qui ne puisse être effectué, qui ne puisse devenir vrai et qui ne puisse être voulu par un attribut.

6. Trois fins principales de l'Œuvre de Dieu, comme Créateur de toutes choses : amoindrir le mal, renforcer le bien et mettre en lumière toute différence ; de telle sorte que l'on puisse savoir ce qui doit être, ou au contraire ce qui ne doit pas être.

Cette triade développe l'idée de Dieu comme Créateur et protecteur ; par sa providence la Créature peut lutter contre le mal et distinguer dans sa conscience entre celui-ci et le bien, car le mal n'ayant pas été créé par Dieu ne peut provenir que de la liberté laissée à sa créature.

7. Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas accorder : ce qu'il y a de plus avantageux, ce qu'il y a de plus nécessaire et ce qu'il y a de plus beau pour chaque chose.

8. Trois puissances de l'existence : ne pas pouvoir être autrement, ne pas être nécessairement autre

et ne pas être conçu meilleur, et c'est en cela qu'est la perfection de toute chose.

9. Trois choses prévaudront nécessairement : la suprême puissance, la suprême intelligence et le suprême amour de Dieu.

10. Les trois grandeurs de Dieu : vie parfaite, science parfaite, puissance parfaite.

11. Trois causes originelles des êtres vivants : l'amour divin en accord avec la suprême intelligence, la sagesse suprême par la connaissance de tous les moyens et la puissance divine en accord avec la volonté, l'amour et la sagesse de Dieu.

LES TROIS CERCLES

12. Il y a trois cercles de l'existence : *Ceugant* ou le cercle de la Région du vide, dans lequel excepté Dieu, il n'y a rien de vivant, ni de mort et nul être que Dieu ne peut le traverser. *Abred*, le cercle des migrations ou de transmigration, dans lequel tout être animé procède de la mort et l'homme l'a traversé ; enfin le dernier : Gwynfyd ou cercle de la félicité, dans lequel tout être animé procède de la vie et ce cercle, l'homme le traversera dans le ciel.

Le cercle de la Région du vide en celtique *Cycl-y-Ceugant*, dit aussi *Cercle de l'Infini* à quelque ressemblance avec le *Parabhram* Hindou et l'Y suprême des Chinois.

Le cercle des migrations en celtique *Cycl-ir-Abred*

a un point inférieur dénommé *Annuferv* (pron. *Anouferv*), c'est-à-dire l'abîme ténébreux ; le chaos qui contient en lui tous les germes de la vitalité, c'est le point de départ des transmigrations ; le Plan mental des Théosophes de l'Orient.

13. Et de même qu'il y a trois cercles de l'existence, de même, il y a trois nécessités.

14. Trois phases nécessaires de toute existence par rapport à la vie ; le commencement dans *Annuferw*, la transmigration dans *Abred* et la plénitude dans *Gwynfyd* ; et sans ces trois choses, nul, excepté Dieu, ne saurait exister.

15. Il y a trois causes de la nécessité du cercle d'*Abred* : le développement de la substance matérielle de tout être animé, le développement de toute chose et le développement de l'énergie, et sans cette transition de chaque état de la vie, il ne saurait y avoir d'épanouissement pour aucun être ; c'est l'Evolution Hindoue.

16. Le développement de l'énergie (ou force morale) a pour but de délivrer l'homme du mal qui le retient dans *Abred*.

17. Sans cette progression, l'homme resterait soumis à la réincarnation et à ses conséquences, c'est-à-dire aux trois nécessités ou calamités suivantes ; qu'une triade désigne comme les seuls moyens efficaces de Dieu pour combattre les puissances du mal.

18. Ces trois calamités sont : la nécessité, la perte de mémoire et la mort. Ces deux dernières calamités, lois immuables de la vie, permettent à

l'homme de recommencer de nouvelles existences, c'est-à-dire la lutte sans être enrayé ou entravé dans ses moyens d'action par des remords, des haines ou des froissements du passé.

Parmi les Triades Druidiques, il en est une extrêmement remarquable dans sa concision même, c'est celle-ci :

« Trois choses sont nées en même temps : l'homme, la lumière et la liberté !... »

On voit par là, que si la liberté est vieille comme le monde, encore aujourd'hui l'homme est loin d'exercer la plénitude de ce rêve, toujours caressé, jamais atteint !...

Si nous poursuivons notre étude sur l'Esotérisme et sur l'Occultisme Celtiques, nous voyons que l'homme tombe sous la nécessité d'Abred : par l'absence d'efforts vers la connaissance, ce qui le rend *Agnoscent*, par le non attachement au bien, ce qui le rend mauvais, enfin par l'attachement au mal. — C'est par ces trois défauts que l'homme descend dans l'*Abred,* jusqu'à son ANALOGUE et, de là, il transmigre de nouveau avec ceux de son clan (*ses analogues*) à la recherche de nouvelles destinées, comme antérieurement, destinées qui lui permettront de s'amender, de se perfectionner.

La déchéance de l'être peut, d'après les triades, aller jusqu'à le conduire dans l'abîme, dans le chaos, c'est-à-dire qu'il peut perdre son âme, car il descend dans les poussières, dans les germes d'où part toute monade pour atteindre l'existence, c'est-à-dire que l'âme, qui est descendue à ce degré

d'abaissement, doit tout recommencer, absolument comme si elle n'avait jamais existé auparavant.

Donc, d'après l'Occultisme Celtique, la régression de la monade existerait ; mais si l'âme et partant l'Individualité peut ainsi périr, elle peut aussi triompher pour sortir d'*Abred*.

Trois victoires en effet peuvent la faire sortir de ce Cercle néfaste ; ces trois choses sont exprimées par cette triade : « la science, l'amour et l'énergie morale ».

Avec ces trois Forces ou Puissances, l'âme peut arriver dans ce cercle rayonnant de Gwynfyd, où elle trouve trois choses, qu'elle possédait avant sa chute dans l'humanité et qui sont : le génie primitif (*Awen*), l'amour primitif et la mémoire primitive. — C'est dans le cercle de Gwynfyd, que l'homme trouve ces trois entités : l'absence du mal, l'absence de besoins, l'absence de mort.

Nous avons vu précédemment que le Génie primitif était dénommé par les Bardes *Awen*, ce génie représente le suprême intellect attribué à chaque être ; l'amour primitif est la source et la somme des aspirations élevées et des affections pures du cœur ; enfin la mémoire primitive, nous donne le souvenir de nos existences passées et nous permet de ressaisir, nous dit A. Pictet, « l'unité de notre nature personnelle et de réunir dans une synthèse définitive tous les moments de notre vie épars dans la succession des temps ».

Arrivé dans l'heureux Cercle de Gwynfyd, l'homme y trouve les trois plénitudes suivantes : participa-

tion de toute qualité avec une perfection principale ; possession d'un génie prééminent, amour de tous les êtres avec une énergie infinie.

L'utilité de la vie est définie dans la Triade suivante : « trois choses n'auront point de fin à cause de la nécessité de leur puissance ; ce sont la forme de l'existence, la qualité de l'existence, l'utilité de l'existence ; et pourquoi ?

Parce que ces choses délivrées de tout mal dureront éternellement dans la diversité du beau et du bien du Cercle de Gwynfyd.

Nous sommes ici en parfaite analogie avec le Nirvâna des Hindous ; en effet, l'Evolution continue sans cesse comme pour les Dhyans-Choans de la véritable tradition ésotérique Hindoue.

La Doctrine Druidique n'admet pas non plus la fusion des Esprits dans la Divinité, sorte de Panthéisme matérialiste. L'idée que nous venons d'émettre est clairement exprimée par la triade suivante, qui montre bien que chaque personnalité demeure éternellement distincte de Dieu qui, bien que participant à toutes les existences, ne les absorbe point, mais s'en différencie au contraire dans son Entité, comme le dit fort bien Adolphe Pictet : « Dans l'éternel Ceugant, Dieu reste toujours infini et immuable, mais dans Gwynfyd il pénètre de son esprit toutes ses créatures, il les embrasse d'un lien commun d'amour et d'harmonie, après les avoir aidés à se dégager librement des liens d'Abred. »

Voici la triade qui explique, d'après nous, d'une façon fort claire ce qui précède :

« Trois nécessités de Dieu : Etre infini en lui-même, Etre fini par rapport au fini ; Etre en accord avec chaque état des existences dans le Cercle de Gwynfyd. »

On voit donc par ce qui précède que la Doctrine Druidique découle de la Doctrine Hindoue (1) et la copie pour ainsi dire textuellement dans ses grandes lignes. — Il n'y a rien de surprenant dans ce fait, car nous pouvons affirmer aujourd'hui que la grande émigration Aryenne, partie de l'Inde Antique, s'est répandue dans le Nord de l'Asie, a pénétré ensuite en Europe et s'est étendue jusque dans le pays de Galles où les croyances et la philosophie hindoues se sont répandues par la tradition orale pieusement conservée dans les familles Druidiques.

1. Cf. *La Doctrine Esotérique à travers les âges*, par Ernest Bosc, 2 vol. in-18, Paris, Imprimerie du xxe siècle.

Il y a lieu cependant d'ajouter ici que de nombreux archéologues admettent aujourd'hui que la Race celtique a passé de l'Occident européen à l'Orient asiatique, comme nous l'avons dit au commencement de notre Etude ; la grande émigration à laquelle nous venons de faire allusion ne serait survenue que postérieurement.

CONCLUSION

Une œuvre telle que celle que nous venons de sou mettre au lecteur, demande une conclusion et cependant, il n'est pas possible d'en fournir une, qui soit fortement *concluante*.

En effet, les matières que nous venons de traiter remontent à une Antiquité si reculée, qu'il n'est pas possible de fournir des preuves appuyées sur des documents certains, indiscutables.

Nous devons donc nous attacher surtout à démontrer la haute Antiquité de la RACE CELTIQUE, et si nous avons fourni des *preuves* et des *témoignages* en faveur de cette haute antiquité des Celtes, nous aurons démontré par là également, que si la Race celtique est si ancienne, elle a bien pu être l'origine de tous les peuples du Globe et a donc pu créer l'occultisme chez un grand nombre de clans, de tribus, de peuplades et de nations.

Nous devions dès lors élucider et établir le point important que voici :

Les Celtes sont-ils les plus anciens habitants du monde ?

Nous pensons l'avoir démontré en grande partie dans le cours de notre ouvrage...

Mais comme ce fait est de la plus haute importance, d'une importance capitale pour établir le bien fondé de notre thèse, nous allons dans la présente conclusion apporter de nouvelles preuves et témoignages de cette haute antiquité de la Race Celtique et cela, en traitant des anciens peuples du monde de la linguistique, etc., etc.

LES EGYPTIENS

Dès une époque très reculée qui se perd dans la nuit des temps, le sol Egyptien était dénommé Quouss et les Egyptiens se dénommaient entre eux Quosdians, c'est-à-dire : Enfants de la Terre (du sol). — Ils tiraient ce nom des celtes Pyrénéens ; or les habitants des Landes s'appellent encore de nos jours coustiots. On voit que l'analogie de ces deux termes est frappante.

LES HINDOUS

Nonnus a écrit un poème sur Bacchus, dans lequel, il nous montre les Hindous étant depuis sept ans en guerre avec Bacchus, c'est-à-dire le feu ou le soleil.

Dans ce poème, on y voit les *Cyclopes* et les Corybantes, les Curètes ou Kabires, se distinguer en portant des torches enflammées ; tout le poême roule sur ce sujet.

Par Lucain, nous pouvons juger des ravages effrayants causés par les peuples incendiaires dans l'Inde.

« Lorsqu'on eût annoncé aux Indiens, dit cet auteur, que Bacchus ravageait la contrée, brûlant tout : maisons, habitants et forêts, et qu'en fort peu de temps, il

avait couvert de flammes l'Inde entière... alors ces peuples se préparèrent à le repousser.

Il ne faut voir dans ce qui précède que la continuation de l'incendie des forêts de l'Asie, suite de celle des Pyrénées.

Or d'Occident en Orient, les peuples rendaient hommage au feu par une danse *Pyrrique*. Dans les temples hindous le soleil était représenté sur un char attelé de quatre coursiers, comme le *Phaéton* des Druides.

Les livres sacrés des hindous nous apprennent que leur contrée avait été, dans les temps primitifs, peuplée par des colonies venues de l'Occident (1). Aujourd'hui encore, les Brahmes ne désavouent pas cette origine occidentale (2).

L'Inde était couverte de peuples, dont les noms indiquaient une origine celtique ; nous mentionnerons parmi eux *Arsa-galites* (les gaulois ou celtes incendiaires), les *Gumbrites* ou descendants de Gomer; les *Umbras* (Oumbras) ou les Ombres; les Galli-talutes, les Mod-Uriens, les Lem-uriens, les Orth-uriens, les Car-uriens, les Soc-uriens, les Dim-uriens, les Sar-uriens, ou Suriens, etc. etc,

On voit par ces noms terminés en *ur* et *urés* que ce furent ces peuples celtes qui firent la conquête de l'Orient la flamme à la main et qu'ils imposèrent aux hindous, leur nom et leur idiome. — Enfin, si nous ajoutons qu'il y avait un havre nommé *Hip-uros*, un promontoire dénommé *kaldone* et une rivière *cantabra*

(1) Conférer, Henri Lord, *Religio of banians*.
(2) Catrou, *Hist. du Mogol*, p. 54.

nous aurons établi des points curieux d'identité avec les celtes.

M. Adolphe Pictet dans un savant mémoire a en outre prouvé, d'une manière certaine, la parenté de la langue sanscrite avec la langue celtique, disant que celle-ci est dérivée de celle-là ; tandis que d'autres linguistes disent tout le contraire ; or il est bien difficile de dire qui a tort ou raison dans une pareille question ; cependant la priorité d'un peuple sur la terre prouverait certainement que c'est sa langue qui a fourni des matériaux aux langues des peuples subséquents.

Les Siamois habitent, comme on sait. l'extrémité orientale de l'Inde et cependant le nom de leurs nombres paraît être absolument d'origine celtique. 1 — Neng ; 2, Song ; 3, Sanm ; 4, Sil ; 5, Slah ; 6, Honc ; 7 Ket ; 8, Pect, 9, Cauk ; 10, Sib ; 11, Sibet ; 12, Sib-song, 13, Sib-sam ; 14, Sib-sil ; 15, Sib-hah ; 20, Tgü-sib ; 30, Sax-sib, etc.

On voit que Song est l'abrégé de second, que ket qui se prononce *set* est notre sept, *sib* est notre Bis retourné, etc., etc.

Nous pourrions poursuivre l'étude de ces comparaisons mais nous pensons que ce qui précède suffira et nous passerons à un fait qui nous semble plus caractéristique encore ; nous voulons parler d'une danse sacrée, de la *Danse du feu*, la danse pyrrhique (πυρ feu).

La danse des *Curètes* remonte à l'origine du culte du feu sacré. Ce genre de danse était en usage chez les toscans, chez les latins, dans la Samothrace et en Phrygie. Ces danses étaient exécutées par les prêtres du feu : les Curètes, les Salins, les Corybanthes, les Galles, les

Kabires, les Idées, les Dactyles, et les Delkhines.

Parmi les danses pyrriques ou danses du feu, l'une d'elles, au dire d'Athénée, étant dénommée, *l'Incendie du Monde* ; ce qui prouve combien ce vaste incendie avait frappé l'esprit des populations. C'est en souvenir de cet incendie primitif, qu'aurait été instituée la cérémonie des Hydrophories ou Fêtes des torches qui se célébraient en Syrie à Hiéropolis et dans l'Attique, *la Fête des Panathénées* ou de Prométhée.

Dans ces solennités, des coureurs porteurs de flambeaux ou de torches parcouraient une certaine longueur de terrain et celui qui arrivait au bout (*Terminus*) sans avoir laissé éteindre son *flambeau* était proclamé vainqueur et couronné comme tel.

Dans toute la Grèce de pareilles fêtes avaient lieu en commémoration de l'incendie des Pyrénées.

Dans sa *Description de la terre habitée,* Denys le Périégète nous apprend que les femmes des braves amnites (probablement les Nantais) célèbrent en des transports semblables à ceux des Curètes les fêtes de Bacchous ; elles ont la tête couronnée de corymbes de lierre et c'est pendant la nuit qu'ont lieu ces danses et que s'élèvent un bruit et des sons éclatants.

« Non, même dans la Thrace, sur les rives de l'Apsinthe, les *Bistonies*, n'invoquent pas ainsi le frémissant Iraphiotès : non, le long du Gange aux tourbillons noirs, les Hindous avec leurs enfants ne mènent pas la danse sacrée du sémillant Dyonysios, comme dans cette contrée les femmes criant Evohé !... »

On nommait ici *Sacrifices hyperboréens* des sacrifices dans lesquels on brûlait de la myrrhe et des aromates

au milieu de gerbes de paille. Pausanias nous dit formellement que les Hyperboréens avaient fondé l'*Oracle de Delphes*, dans lequel un feu perpétuel brûlait en l'honneur d'Apollon.

Il n'est pas ici hors de propos d'expliquer les termes Delphes et Hyperboréen.

De son côté Diodore de Sicile convient que la gloire des principales inventions appartient en propre aux nations voisines des Pyrénées ; enfin la conformité de l'idiome Egyptien avec la langue celtique est un fait qui a frappé les savants et qui tend à prouver que les Egyptiens auraient été civilisés par une colonie celtique postérieure à la grande migration incendiaire de la Libye.

D'après Cicéron, Thoth, le second Hercule, passe pour avoir tracé les caractères phrygiens : *alter Hercules traditur nilo natus Egyptius, quem aiunt Phrygias litteras conscripsisse.*

Il résulterait donc de ceci, que les Egyptiens auraient reçu des Phrygiens, l'art d'écrire.

L'Ecriture démotique des Egyptiens leur serait donc venue des Phrygiens par les Briges d'Europe, fondateurs de la Phrygie, et leurs connaissances astronomiques des Kaldéens et des Syriens, peuples celtes établis en Orient plusieurs siècles avant que l'Egypte fût un pays habitable.

Les Egyptiens commençaient l'année au mois de septembre, comme les Kaldéens, qui tenaient cet usage des Celtes.

On voit par ce qui précède, que non seulement les Celtes ont précédé la civilisation Egyptienne, mais que

même, ils avaient importé leur civilisation chez des peuples antérieurs aux Egyptiens, chez les Kaldéens par exemple, et que ceux-ci avaient déversé à leur tour leur civilisation en Egypte.

Nous allons maintenant nous servir de la linguistique pour corroborer et appuyer les faits qui précèdent.

Nous allons pour cela, mentionner un auteur anglais traduit par un français.

« Tous les peuples de la terre dit J. B. Bouché (1), ont connu l'emploi du mot Og. Les Phéniciens en ont fait Okos, leur premier législateur ; les Chaldéens en ont fait Og, *pain cuit sous la cendre ;* les Hébreux, Houg, qui a la même signification ; les Amalécites, Moloch ou Og, le *Victimaire*, les Persans Bo-gès, qui désigne un descendant de Og-Esus.

« Le culte du Dieu Og a été connu dans toutes les contrées du globe. Les Celtes l'honoraient sous le nom d'Og-Mi ; les Tyriens l'adoraient sous celui d'Okhus. Les Egyptiens le révéraient sous le nom d'O-Siris-Ogygien ; les Indiens sous celui de Bacchus-Ogigès. Tous ces personnages ne sont que des copies de l'Og-mi celtique ; celui qui présida à l'incendie des Pyrénées, à la découverte du feu, à l'établissement des premiers foyers, des premières sociétés. »

De son côté, le père de l'histoire, Hérodote dit : « autrefois les Egyptiens ont vu naître le soleil, où il se couche. Ce qui nous le prouve, c'est l'identité du bœuf Apis, symbole du labourage et de la fécondité de la terre chez les Egyptiens Chez les Celtes Ibères, nous voyons

(1) *Op. cit.* p. 62.

un roi du nom d'ABIS, inventeur de la charrue, fils de Gargorès, inventeur des ruches à miel. Les Egyptiens rendaient un culte religieux à d'autres personnages Celtes ; ils s'attribuaient leurs chroniques, la découverte du feu, celle des métaux, l'invention des premiers arts.

Quand l'aveu des Egyptiens nous manquerait sur leur origine, n'est-il pas évident qu'il existe bien une sorte d'identité entre leur bœuf APIS et ABIS roi des Celtes-Ibères ?

Mais avant d'aller en Kaldée et en Egypte, les Celtes passèrent en Italie, puis en Asie ; nous allons suivre les traces de ces deux migrations.

Tite-Live dit que sous le règne de Tarquin l'*ancien*, les Celtes firent irruption en Italie et qu'ils fondèrent Milan, Vicence, Côme et Pergame. Et le même auteur nous apprend que ces Celtes portaient sur eux, comme parures, de riches ornements en or à une époque où les Romains connaissaient à peine ce métal ! Mais ce n'était pas là une première migration, comme nous allons voir ! et malgré le dire de l'auteur latin, on nous représente nos ancêtres comme des barbares et des sauvages. Mais passons et voyons quels ont été les fondateurs de la Péninsule Italique.

LES ITALIENS

Les premiers possesseurs de la terre italique sont les *Ombres* ; or Solin nous dit qu'ils provenaient d'une colonie celtique. *Progeniem veterum Gallorum Ombroso*.

Et le même auteur ajoute : et de plus un peuple di-

luvien : *quod tempore aquosæ eladis superfluerunt.*

L'empereur Julien le philosophe reconnaît comme Celtes tous les peuples de l'Italie et de la Ligurie et cela dès une antiquité très reculée.

Denys d'Halicarnasse assure que sous le titre générique de *Tyrrhéniens* (colonie celtique) on comprenait les Ombres, les Toscans, les Aussones et les Latins.

Quand Virgile nous dit que Dardanus étant parti de la région Thyrrhénienne pour fonder Ilion en Troade, il faut entendre *un Etablissement Celtique de l'Etrurie*, car seuls, les Ombres faisaient partie des Tyrrhéniens et des Liguriens, aussi les Romains reconnaissaient entre eux et les Troyens une sorte de consanguinité, dont la source primitive était la Celtique, comme l'assurent du reste Tite-Live, Etienne de Byzance et Pline. Les Romains seraient donc d'origine celtique ; mais voici qui est plus curieux encore.

Strabon dit positivement que les Vénitiens sont originaires de Vannes en Bretagne.

Denys d'Halicarnasse parle de trois villes de Rome en Italie. La plus récente fut celle de Romulus fondée sur les débris des deux précédentes érigées par les Celtes.

Après tout ce qui précède, nous ne pouvons comprendre que quantité d'auteurs s'obstinent à faire venir d'Asie toutes les nations d'Europe, quand toutes les traditions, et tous les noms de ces peuples nous informent qu'ils sont très certainement d'origine celtique.

Du reste, une récapitulation de ces peuples nous démontrera leur origine, puisque tous comportent avant leur nom le mot *Celto* et jamais ce terme n'est en queue,

c'est ainsi que nous avons en Asie, en Afrique et en Europe, des Celtes, des Celtes-Ibères, des Celto-Scythes, des Celto-Ligures, des Celto-Galates, des Gallo-Scythes, des Gallo-Ligures, des Gallo-Grecs et des Gallo-Romains et nulle part nous ne trouvons des Scytho-Celtes, des Thraco-Celtes, des Greco-Celtes, etc. etc.

Le terme de *Scythes* signifie usant de montures *equo utentes, scanditione utentes*. Ils avaient pour chef *Targitatus*, c'est-à-dire le *Flamboyant*, ce qui semble indiquer le peuple incendiaire par excellence, ce qui ferait supposer que l'origine des nations scythiques est due à des corps de cavaliers, qui soumirent les peuples ultra-Germains, établis sur les rives du Borysthène et de la Vistule et donnèrent le nom de *Scythie* à ce pays pour désigner le domaine conquis par ces *guerriers à cheval*. Les Scythes ne marchaient au combat qu'en entonnant le *chant Phrygien*, ils juraient par Vesta (*Hestia*) le feu et il résulte de leur usage, culte, tradition et aveux qu'ils n'étaient qu'un établissement de *Celtes-Uriens*. Plutarque confirme ce fait, quand il dit : *Les Scythes ne sont qu'une branche du grand tronc celtique*.

Bien longtemps après l'époque dont nous venons de parler, l'expansion des Scythes les obligea à sortir de leur pays et ils se dirigèrent vers l'extrême occident ; nous pouvons affirmer le fait avec le témoignage d'Hérodote qui nous apprend que vers l'an 631 avant J.-C. les peuples scythiques se jetèrent sur les populations habitant les bords du Palus méotide et poursuivirent les Kymris, qui, ainsi chassé devant eux, se seraient dirigés vers le soleil couchant sous la conduite d'un

chef nommé Hu-ar-Bras. Les Scythes auraient ainsi remonté le cours du Danube et envahi la Gaule par le Rhin, en traversant ce fleuve.

Suivant les traditions Kymriques, ce chef Hu-ar-Bras ne s'établit point dans la Gaule, mais il traversa l'Océan brumeux et conquit sur les Gals, l'île d'Albion (1).

Voilà une version, est-elle la bonne?

Il est bien difficile de le décider.

C'est la suite du *Mirage oriental*, qui est très commode pour ceux qui admettent généralement que l'Inde est le berceau du genre humain, mais ce berceau remonte à une antiquité si reculée qu'il est possible, très admissible en tous cas, que d'autres contrées fussent également habitées et habitées par les Celtes, qui auraient pu ainsi, au lieu de venir du cœur de l'Asie y aller, comme nous l'avons déjà vu.

Pour fournir d'autres preuves et témoignages en faveur de la haute antiquité des Celtes, nous allons énumérer d'autres peuples ou colonies d'origine celtique.

Ainsi Appien nous informe que « la Dardanie, contrée *Phrygienne*, a reçu son nom d'une tribu originaire de la Celtique.

Tite-Live, de son côté, nous apprend que le terme *Ilion* est une dénomination *Brige*, c'est-à-dire d'origine celtique et que Pergame est synonyme de Bergame.

Hérodote nous dit : « parmi les Assyriens étaient les Kaldéens et ces Assyriens portaient comme colonie

(1) A cette époque cette île se nommait *Alwion*, ce ne fut que plus tard qu'elle s'appela *Albion*.

Phrygienne, les mêmes armes que les Phrygiens. Tant qu'ils ont demeuré en Europe, les Phrygiens ont gardé le nom de *Briges*, mais dès qu'ils ont passé en Asie, ils se sont dénommés *Phrygiens*.

Si nous passons en Asie, nous trouvons que ce terme dérive du Celtique *Asir*, qui signifie *brûler*, et que les plus anciens peuples de cette partie du monde, sont les *Phrygiens*. Or Hérodote nous dit que le mot *Phryges* n'est autre que le terme *Briges* prononcé dans l'idiome asiatique. C'est donc à titre de colonie des *Briges* d'Europe que les Phrygiens furent considérés comme les fils aînés de la terre. *Primi-genii Phryges*. Or Cicéron dans son *Traité de l'Orateur* (1), dit positivement, que les Phrygiens furent anciennement dénommés *Briges*. — De son côté Pline a écrit que les Bythiniens, Mysiens et les Phrygiens asiatiques sont tous originaires de colonies d'Europe qui sont venus s'établir en Orient.

SUR LES PHÉNICIENS

Solin nous informe que les Phéniciens avaient pour père Phénix (*Foxi-Enixus*, enfanté par le feu) lequel était au dire de cet auteur un Titan, dont l'ancienneté remontait à la naissance du monde et qui par conséquent était plus ancien que Jupiter. Or par cette race d'homme plus ancienne que Jupiter, il faut entendre l'espèce *Saturnienne* échappée au Déluge et ainsi dénommée.

Les Cimmeriens vivaient sous les épaisses forêts de la

(1) Livre V.

Celtique, privés de la vue du ciel. — Ce sont ces Phéniciens, qui les premiers exploitèrent les mines d'or et d'argent découvertes à la suite des incendies des monts Pyrénéens. Avant ces incendies, il n'y avait aucune communication possible dans le pays ; partant, ni industrie, ni arts, ni commerce, aucune espèce d'échange entre les hommes, mais il existait une légende curieuse qui symbolisait le riche commerce que les Phéniciens faisaient au-delà des Pyrénées, cette légende la voici : trois nymphes, dont l'une tient une corne d'abondance, étaient autour d'un arbre, d'un oranger qui produit des pommes d'or ; et elles seules peuvent disposer de ces fruits merveilleux, un dragon monstrueux les garde, tandis qu'une chèvre sauvage broute au pied de l'arbre ; tel est le jardin des Hespérides.

Les monnaies phéniciennes portaient sur leur face, l'enlèvement d'Europe, ce qui indique le passage primitif des Celtes en Asie et des Asiatiques en Celtique. Nous savons que le trajet sur mer était symbolisé chez les anciens par un bœuf on disait *Bos Phore* passage du Bœuf ; il est dès lors évident, qu'Europe traversant la mer sur un taureau, symbolise le passage de la jeunesse Européenne (celtique) en Asie. Ce qui précède peut donc faire supposer vraisemblablement que les Phéniciens (sont une colonie celtique) qui furent les témoins de l'incendie des Pyrénées, ce qui est confirmé comme nous venons de le dire par leur nom même qui signifie : *Fils du feu*, ou *Engendrés par le feu !*

LES KALDÉENS, LES HÉBREUX

Il en est de même des *Kaldéens* ; le pays occupé par ceux-ci se nommait *Ur ab urendo*, c'est-à-dire *Uriens* et *Incendies* ; leur nom était dérivé de *Kalda* qui signifie *brûler*. Solin nous dit que les Kaldéens étaient un des peuples Galates établis dès les premiers âges du monde dans les plus belles contrées de l'Asie ; c'était une colonie celtique sortie de son pays la *flamme à la main*.

Dion et Justin ont remarqué que l'idiome kaldéen renfermait quantité d'expressions qui étaient dérivées de la langue celtique.

Voltaire le grand et curieux observateur, nous dit que les Kaldéens se tournaient vers le nord pour prier, sans doute comme vers leur patrie primitive.

Josèphe reconnaît que les Hébreux proviennent d'une colonie Kaldéenne, il ajoute que les noms Arabes, Abarès, Ibères, Hébreux sont synonymes, et saint Jérôme corrobore ceci en nous disant que « le nom d'arabes signifie peuples venus du couchant. »

Certains auteurs prétendent que plus on fouille dans les *Annales Hébraïques*, plus on arrive à cette conviction ; c'est que les Hébreux sont un rameau du peuple celte ; eux-mêmes reconnaissent être sortis du même père que les Arabes : Abraham descendant d'Héber, dont le nom signifie *Pourceau sauvage*, de là, la véritable origine de l'usage qu'ils ont de s'abstenir de manger du porc.

Comme tous les peuples d'origine celtique, les Hébreux utilisaient le feu dans leurs purifications.

Ils avaient été dirigés dans leur exode par une colonne de feu. C'est du buisson ardent que Jéhovah parle à Moïse, qui nous dit que l'*Œuvre de la création a été de six jours*.

Or cette donnée est la même que celle des Toscans, des Kaldéens, des Phéniciens, tous peuples originaires de la Celtique. Enfin comme les Celtes, les Celtes-Ibères, les Syriens, les Phéniciens, les Hébreux mettaient en croix leurs prisonniers.

Cette identité d'usage peut bien indiquer encore une identité d'origine. Enfin un grand nombre de termes Hébreux ont une commune racine, celle du mot *Esus* par exemple. Les noms propres et les noms de lieux en fournissent des preuves incontestables.

Palestine signifie ancien incendie.

Bahuim, deux fois brûlé ;

Joppé, pied de l'incendie ;

Macéda, embrasement ;

Philistin, couvert de cendres ;

Gomore vient certainement de Gomer.

Ce sont là autant de rapports qui établissent une analogie entre l'idiome hébraïque et la langue celtique, aussi on peut bien dire avec quelque raison, que les Hébreux sont une branche, un rameau du tronc celtique.

Passons aux Persans.

LES PERSANS

Justin nous apprend que les Persans étaient Scythes d'origine, ils descendaient donc des Celtes par ceux-ci,

car Strabon dit formellement ; tous les peuples occidentaux sont des Celtes nommés *Scythes*, *Celto-Scythæ omnes ad occasum populi*.

Les Persans entretenaient sur des autels : *Pyrées* un feu sacré en l'honneur du Dieu du jour, qu'ils dénommaient *Mithra* ; or sur les monuments de ce Dieu, on trouve souvent représenté le corbeau, un des oiseaux sacrés de la Celtique. Mais voici un fait plus caractéristique encore, c'est que les Persans avaient le même symbole national que les Celtes le *Drapeau tricolore*.

Ammien Marcellin nous dit en effet, que dans les grandes crises, les Perses portaient comme enseigne militaire, un oriflamme tricolore dénommé *Flammeum*. Or ce drapeau à trois couleurs était de création Druidique et ses trois couleurs : bleu, blanc, rouge avaient un sens symbolique, car dans ces temps reculés le langage des chefs s'adressait plutôt aux yeux qu'à l'oreille des citoyens. Ainsi il paraît que chez les Celtes suivant la disposition des couleurs, le drapeau avait des significations diverses, quand le Celte partait en guerre, ce qui lui arrivait souvent, les couleurs étaient arborées dans l'ordre suivant :

ROUGE, BLANC, BLEU.

Ce qui voulait dire :

Ardeur, *Indulgence*, *Justice !*

En temps de paix le drapeau était :

BLEU, BLANC, ROUGE

Ce qui signifiait :

Pensée, simplicité, charité !

Ainsi notre drapeau national aux trois couleurs, qui n'a été rétabli qu'en 1830 est d'origine celtique.

La Russie, la Toscane, l'Egypte, la Chaldée, l'Inde et la Chine ont encore ou ont eu le même drapeau national.

Le roi de Perse le fit porter pour la dernière fois à la tête de son armée dans sa guerre contre l'Empereur Julien le philosophe.

Après la constatation de l'antiquité de la Race Celtique par l'étude de l'origine des peuples, nous allons démontrer cette même antiquité par de nouvelles preuves linguistiques, nous nous étayerons sur de nombreux travaux d'auteurs divers et principalement du volume de Th. Cailleux que nous avons mentionné déjà et que nous mentionnerons à nouveau.

Dans les mystères du passé, *multo ante*, dit Tite-Live (où nous n'avons aucun guide pour nous éclairer) les Celtes cultivaient les sciences dans leurs frontières respectées, et ils étaient assez puissants pour porter aux autres peuples leurs institutions, leurs coutumes, leurs mœurs et le résultat de leurs études (1).

Des milliers d'années nous séparent de ces temps insaisissables à nos recherches et une si longue induction nous trace le tableau de ce qu'ils durent être non seulement dans les temps antérieurs à l'Histoire, mais jusque dans cette Antiquité toute primitive, où l'homme commençait à bégayer les premiers éléments de ses connaissances (2).

(1) Tite-Live, liv. 5, c. 23.

(2) Th. Cailleux, *L'origine celtique de tous les peuples*, p. 15.

C'est aux bouches sacrées des grands fleuves que les antiques nations ont toujours placé leurs mystères, parce que les îles formant leurs deltas, présentaient une retraite facilement accessible aux populations primitives ; aussi y déposèrent-elles leurs objets sacrés, et les déclarèrent *Tabou*, afin d'en interdire l'accès aux profanes.

C'est ainsi que *Scaldia* (1), l'île la plus centrale de celles que forment les jonctions des trois grands fleuves : le Rhin, la Meuse et l'Escaut, confondant leurs cours, se déversent ensemble dans l'Océan créa son nom.

C'est cette île *Scaldia*, qui fit surnommer l'Escaut *Tabula*, dans la géographie de Ptolémée.

Nous retrouvons cette tradition dans les deltas du Nil, du Tibre, du Danube, de l'Euphrate, du Gange, etc.

Le Rhin même fut transformé en Divinité suprême par les Celtes, des statues retrouvées un peu partout dans les contrées situées sur les bords du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut portent comme inscription *Deo Rheno* (2).

Les armées s'animaient au combat, nous dit Tacite (3), *sous les auspices du Rhin et des autres Dieux de la Germanie.* — La grande nation, qui habitait ses bords, voulant se conserver *pure* (4) de toute altération, confiait au fleuve le soin de démêler ceux de ses enfants qui

(1) Aujourd'hui Schonwen.

(2) *Rhenum et Germaniæ Deos in conspectu, quorum numine capescerunt pugnam.* — TACITE, *histor.* liv. V.

(3) *Rhenum et Germaniæ Deos, in conspectu, quorum numine*, etc.

(4) *Rein* (pur). — Le Rhin tire de là son nom.

étaient *de bon aloi*, et le nouveau-né exposé sur une *Targe* (1) aux embouchures du fleuve était soit entraîné par le courant dans la mer ou rejeté à l'intérieur des terres par le flux qui l'y déposait ; dans ce dernier cas, les Celtes y voyaient un noble héritier.

Trois nations pour ainsi dire jumelles occupaient la région située sur le côté occidental du Rhin :

Les Gaulois étaient Celtes sans conteste, de même que les Bretons puisque les peuples qui habitaient les deux côtés de la mer étaient de même nom, de même religion, de même race (2). Quant aux Germains, on les désignait aussi sous le nom de Celtes, comme l'attestent Dion Cassius (3) et autres écrivains de l'antiquité.

Les différentes corporations de bateliers, qui dans l'antiquité se formèrent sur les grands fleuves pour transporter au loin les produits de l'industrie reçurent le nom de *Phocéens*, parce qu'ils ressemblaient à l'animal amphibie, le *Phoque*, qui vit sur l'eau et sur la terre.

« Dans la Cornouaille, ils furent nommés Silures du mot *Seal* (4) qui signifie également phoque (5) : là ils

(1) Claudien et Julien dans son Misopogon nous fournissent ce détail.

(2) *Commentaires de César*.

(3) Dion Cassius, Liv. LIII.

(4) L'île de Seal (Seal-Sea) qui est près de la Cornouaille est appelé dans Bède, *Vituli in* Sala, île du veau marin, c'est-à-dire phoque.

(5) La ville de Phocée en Asie comporte un phoque dans sa médaille, ce qui démontre bien la confusion de Phocéen et de phoque.

faisaient communiquer le canal de Bristol avec la Manche et transportaient ainsi d'une mer à l'autre, à travers les montagnes, les métaux provenant des mines de cuivre et de fer exploitées anciennement dans le pays de Galles.

Le terme cygne (*Schwan*) fit appeler Séquanais, les peuples qui habitaient entre la Seine et l'Arar. L'oie diminutif du cygne, se dit *ghause*, en Celtique, *ànser* en latin, *hansa*, en Ibérique et en Sanscrit, qui a l'habitude de vivre sur la terre et sur l'eau, donna le nom de *hanse*, à la fameuse Association nautile, qui fut renouvelée au Moyen âge.

Aux bouches de la Meuse cette Hanse avait pour protectrice la déesse nommée *Nehal Ennia* (1).

On trouve le long de la Baltique, beaucoup de noms qui appartiennent aussi à la Méditerranée ; Vesietes, Eridan, Sithones Duina. La Tarquinie des Etrusques n'est que la *Starchia* des Slaves ; l'emblème de Cerès à Rome, de Frein dans la Baltique est le terme sous lequel on désigne une truie. *Haf* en Celtique signifie bassin, on reconnaît la racine de ce mot dans Hâvre.

Héraclite de Pont, disciple d'Aristote, dit que les Hyperboréens (les Gaulois) prirent une certaine ville appelée *Rome*, voisine de l'Océan.

Trogue Pompée nous dit que Protis, chef d'une escouade Phocéenne aborda les Bouches du Rhône sur le rivage des Ségobriques. Le roi allait marier sa fille Gyptis, et, suivant l'usage du temps les prétendants

(1) Th. Cailleux, *op. c.* p. 36.

réunis en un festin recevaient de la jeune fille à marier une coupe, ce qui témoignait de son choix. L'étranger de passage fut invité et Gyptis, charmé de son bel air lui présenta la coupe, Protis l'ayant accepté devint le gendre du roi et fonda *Massilia*, (Marseille).

En résumé, l'Emigration celtique partie des bords du Rhin s'étend jusqu'à l'Extrême-Orient. On peut la suivre sur cette longue route. Première station, le pays de Cologne, dans lequel se trouve Asbourg, Batava Castra et tout un groupe de noms qui ne se rencontrent qu'aux bouches de la Meuse.

Les Ubiens habitaient cette contrée ; ils étaient répandus le long du cours du Rhin et on les désignait sous le nom de Ubiens dérivé de *Ubein* (discipliner). Le pays que nous nommons Germanie tire son nom indigène de *tucht* discipline et se nommait *Tucht-land*, (terre de la Gaule) était le pays des Druides et *Derwidt* (*discipliwe*) signifie discipline.

Sur la même racine les Ubisci ou Druides de l'Aquitaine, les Wabena ou Ubieni, qui dans l'Amérique du nord pratiquaient la vie régulière : Derwidt, Derviche, Dravidas sont un même mot.

Chez les Ubiens, en effet, on voyait ces mêmes monuments Druidiques qui caractérisent les deux contrées voisines et surtout ce fameux dolmen, bien connu dans l'histoire sous le nom de *Ara Ubiorum*.

En avançant plus au loin, nous rencontrons le Noricum, dont le nom primitif Neu-richt signifie nouveau royaume, témoigne bien que c'est une colonie; sa dénomination plus récente *ost-rich* (aujourd'hui l'Autriche) royaume de l'Est, montre bien que cette colonie

vient de l'Occident (*ost*), et c'est pourquoi, nous y trouvons le Sabus Batava Castra, Namare, les Belgites et d'autres dénominations de source Moséenne. Puis vint la Thrace avec ses mystères établis par Orphée, qui civilisèrent la Grèce. Importés des bords de la Meuse, ils donnèrent le nom de fleuves sacrés à toute la région dénommée Mœsie en Europe, et Mysie au delà du détroit dénommé Hellespont, Bosphore et ces mots ridiculement interprétés par les Grecs, n'ont de sens raisonnable, que dans la langue des Celtes.

Hellespont (1) est une déformation de *Heil's pond* fleuve de Hélion. Quant au Bosphore de Thrace, Boyse, Ford, Dracht, le tractus des latins, sont tous des mots de nos contrées qui signifient détroit.

Serge est un terme des mystères celtiques et non loin de Chypre dans le langage des anciens Samothraces Sergius a toujours désigné un saint, le nom de Sargon n'est donc pas d'origine orientale.

Les Celtes ont émigré dans l'Asie Orientale et dans l'Océanie.

« C'est surtout au sein des hautes montagnes de l'Asie centrale, dans cette région de précipices et de neige où n'arrivent point les révolutions, que l'on peut s'attendre à retrouver avec le moins d'altération nos anciennes croyances. Les Celtes dans leurs émigrations vers l'Orient, y pénètrent par plusieurs points. Ceux qui étaient partis de l'Ibérie donnèrent à cette région

(1) *Gat*, nom du détroit, fut confondu avec *Geyte*, chèvre ; et les Grecs ont appelé ce détroit Αὔγος ποθαμοι, fleuve de la chèvre.

éthérée le nom de *sérique* (1), mot espagnol qui signifie montagne. Ceux qui arrivèrent par le nord sont des Essédons, lesquels venus des bords de la Tabuda (2) portaient devant eux l'image de ce fleuve qu'ils appelaient Tabité, et laissèrent par conséquent aux vallées qu'ils occupèrent dans ces hautes montagnes le nom de Thibet, de plus, Hérodote nous apprend que les Scythes adoraient le dieu Papios et la déesse Tabité, que l'on retrouve au Thibet.

Donc, cette contrée si éloignée de notre Occident rappelle le voisinage de la Tabuda ; nous ajouterons que le plus grand lac du Thibet est dénommé *Tengri Nor*, soit littéralement : la Fontaine de Tongres, elle est consacrée comme celle-ci à une Divinité qui rend des oracles. Tout près de cette fontaine se trouve le Mont *Niantsin Tangla* ou de la Déesse de l'oracle. La prophétesse de Tongres (Pou-hou à Spa) avait prédit à Dioclétien qu'il serait empereur. Enfin, le plus grand fleuve se dénomme Iar-Wade, terme purement celtique, que les géographes occidentaux ont légèrement modifié en le dénommant *Iraouadi*, et fait digne de remarque, ce fleuve s'écoule des montagnes par un ravin, qui a toujours porté le nom également celtique de *Singhian Kiel* qui veut dire *Gouffre des ravins*. — Dans cette contrée lointaine, l'on y trouve un pontife qui est adoré comme une Incarnation perpétuelle de Dieu ; c'est le Dalaïlama Ce terme de *Lama*, terme thibétain signifie *mer* et par

(1) *Serra* Montagne ; les peuples du Thibet sont connus des anciens sous le nom de Sères.

(2) Ptolémée appelle l'Escaut, *tabula*.

extension flux et reflux ; quant au terme *Dale* il signifie en celtique vallée, parce que son temple est situé dans une vallée.

Si nous étendions ces termes au point de vue de la linguistique nous verrons, dans divers dictionnaires (1) que *Ieor* signifie embouchure, *Wade* courant, *Sincke* ravin, *Kiel* gouffre, que la signification de lama serait en grec χὶμνη qu'en français, on dit une *lame* d'eau, nous connaissons les termes de *lamaneurs* de l'embouchure de la Loire ; or les lamas sont des prêtres purificateurs, qui utilisent l'eau pour la purification.

Il existe une race antique d'hommes fort mystérieuse qui nous ressemble assez par la physionomie et dont l'origine est inconnue. Réunis en clan, en troupe, ces hommes sont quelquefois errants, mais plus souvent, ils se rencontrent à l'embouchure des grands fleuves.

En France, on les voit par bandes qui voyagent et comme ils exercent des sortes d'opérations magiques au moyen de tambour, dénommé en langue celtique, *Bom* (2) le peuple les a désignés sous le nom altéré de *Bohémiens*. Ces mêmes voyageurs errants sont dénommés dans l'Inde *Zangani*, du mot Ibérique *Zanganear*, qui signifie *Errer*. Hérodote et Apollonius de Rhodes ont nettement nommé et placé aux bouches du Da-

(1) Cf. le *Dict. Celtique*, le *Dict. Hébraique* et CELTIQUE etc., etc.

(2) DARSY, *Dictionn. flam.* — Les Taphiens dérivent de *taf* tambour ; les Maragatos, de Maraca qui a le même sens. Mentès roi des Taphiens prédit le retour d'Ulysse; les Maragatos d'Espagne ont toujours le tambour de basque.

nube, des Zigaunes ; leurs mystères se célébraient à Histropolis, ce qui les fit appeler *Histrions* (Histrions sacrés) par les Tyrrhènes, tandis que les populations Danubiennes, de nos jours encore, ne les connaissent que sous le nom de Zigaunes et Tziganes.

Il y a aux bouches du Bœtis, les Gitanos et la ville où ils célèbrent leurs jeux, Spel prit le nom d'Hispalis. Aux bouches du Rhône, il y avait des fêtes florales où figuraient les Gypsies, ce qu'ignoraient parfaitement les latins, nous racontant la fable de Gyptis.

Aux bouches de l'Oder, il y avait les Suèves et parmi eux, ceux que Tacite dénomme les *Semnones*, qui pratiquaient le culte de la Déesse Herta ; or, fait curieux, on retrouve dans toute l'Asie, les Semnonès, mais sous le nom de *Schamanes*.

En certaines contrées, on les surnomme Boyès ; et en effet, comme les Boïens de l'embouchure de la Garonne (1) ils guérissent et prédisent l'avenir au moyen d'un tambour de basque et si parfois, ils adorent le soleil, c'est qu'ils se rappellent le culte primitif d'Hélion, duquel sont sortis tous les Mystères.

Au temps de Martial et de Pline, les Gitanos étaient déjà fameux à Rome par leurs danses.

Au temps d'Hérodote (il y a donc plus de 2.000 ans) les Zigaunes Danubiens étaient déjà connus des Grecs, ce n'est donc pas Tamerlan qui a refoulé de l'Inde en

(1) Chez les Tongouses, rappelant par leur nom les Tongres de l'Hélion, une Prophétesse (*Tongra virgo*) prédit à Dioclétien qu'il serait empereur.

Le terme Boïens tire son nom de l'Ibérique Bohio qui signifie tente.

Europe ces races errantes; de plus on ne les peut dénommer bohémiennes, parce qu'elles ont passé par la Bohême pour arriver en France; ce sont purement des restes des anciens bateleurs, qui se chargeaient de jouer les *Mystères*.

DESTRUCTION DES MYSTÈRES

Jules César a grandement contribué à la dispersion et à la destruction des mystères Celtiques dans les Gaules: comme nous allons voir en utilisant les travaux d'un consciencieux auteur J. M. Ragon.

Ainsi que l'avait prédit Hermès dans son dialogue avec Asclepios (1), le temps est bien venu, où les étrangers impies accusent l'Egypte d'avoir adoré des monstres et où il ne reste plus d'elle que ce qui est grand sur les pierres de ses monuments, bien que l'Egypte ait été le temple du monde entier.

Ses Scribes et ses Hiérophantes sacrés exercent sur toute la surface de la terre ; quand à ceux qui étaient restés en Egypte, ils se trouvèrent dans l'obligation, crainte de profanation des mystères, de fuir dans les déserts et les montagnes pour y chercher un refuge et y fonder des Fraternités et des Sociétés Secrètes ; celle des Esséniens par exemple (2). Les Hiérophantes qui avaient traversé l'Océan pour se rendre aux Indes s'engagèrent

(1) Cf. — ISIS DÉVOILÉE passim et p. 288, 2 vol. in-12, Paris-Chamuel ; 2e édition, H. Chacornac, S-D.

(2) Cf. — Au sujet des Esséniens. VIE ÉSOTÉRIQUE de JÉSUS DE NAZARETH. 1 vol. in-8e. Paris Chacornac, 1902 et Chamuel.

par serment à garder secrète, la science sacrée, l'occultisme et toutes ses connaissances furent enfouies dans les profondeurs des cryptes et mises ainsi hors de portée des regards humains. Lors de l'invasion de l'Inde par Alexandre, tous vestiges de religion et d'occultisme disparurent.

C'est en l'an 47 av. J.-C. que les derniers coups furent portés aux Mystères Celtiques, comme le dit fort bien J.-M. Ragon dans son *Orthodoxie maçonnique* (p. 22) : Bibracte, la mère des sciences, l'âme des premières nations (de l'Europe) ville aussi fameuse par son collège sacré de Druides, que pour ses civilisations et ses écoles, dans lesquelles 40.000 élèves étudiaient la philosophie, la littérature, la grammaire, la jurisprudence, la médecine et l'astrologie, les sciences occultes, l'architecture etc. Rivale de Thèbes, de Memphis, d'Athènes et de Rome, elle possédait un amphithéâtre entouré de statues colossales et pouvant contenir 100.000 spectateurs et gladiateurs, un capitole, des temples dédiés à Janus, Pluton, ce fut cette dernière ville de la Gaule où périrent pour l'Europe les secrets Initiatiques ainsi que les grands secrets de la Nature ou de l'Occultisme. Ce fut ce même César (1) qui, incendiant la bibliothèque d'Alexandrie détruisit les rouleaux et les manuscrits celtiques ; et tandis que « l'histoire condamne (nous dit H.-P.-B.) l'action du général arabe Amrou, qui complète l'acte de vandalisme commis par le grand con-

(1) En l'an 389 de notre ère, la populace chrétienne acheva de détruire ce qui restait, la plupart des œuvres inestimables furent sauvées pour les étudiants de l'occultisme, mais furent perdues pour le monde.

quérant, elle n'adresse pas un mot de reproche à ce dernier, ni pour la destruction d'Alésia d'une quantité à peu près égale de rouleaux de manuscrits, ni pour la destruction de Bibracte (et d'Alésia). Pendant que Sacrovir (chef des Gaulois qui, sous le règne de Tibère se révoltèrent contre le despotisme Romain et furent vaincus par Silésius en l'an 21 de notre ère) se brûlait vivant avec ses compagnons sur un bûcher funéraire dressé devant les portes de la ville, nous dit Ragon, celle-ci saccagée et pillée et ses trésors littéraires traitant des sciences Occultes, périrent par le feu.

Un peu plus loin, Ragon ajoute :

« Arles, fondée 2.000 ans avant J.-C. fut saccagée en 270. Cette métropole de la Gaule, restaurée 40 ans plus tard par Constantin, a conservé jusqu'à présent quelques vestiges de son ancienne splendeur : un amphithéâtre, un capitole, un obélisque, un bloc de granit de dix-sept mètres de haut, un arc de triomphe, des catacombes, etc. Ainsi finit, la civilisation Celto-Gauloise. César en barbare digne de Rome, avait déjà accompli la destruction des anciens Mystères, par le sac des temples et de leurs collèges d'initiation et par le massacre des Initiés et des Druides. Il restait Rome, mais elle n'eût jamais que des Mystères inférieurs, ombres des Sciences Secrètes. La grande Initiation était éteinte ». (1)

(1) J. Ragon, *op-cit.* p. 23. Cet auteur d'origine Belge, connaissait plus d'occultisme que tout auteur non-initié; il était franc-maçon de haut grade et comme durant quarante années, il étudia les anciens mystères, il pouvait en parler. — C'est lui qui fonda à Paris la *Fraternité des Trinosophes*, Loge dans laquelle il fit de nombreuses confé-

Les Celtes avaient appris l'art d'écrire du Dieu Ogmius ; aussi dans ses statues, nous dit Lucien, on voyait une chaîne d'or et d'ambre qui partant de sa bouche, allait s'attacher aux oreilles d'une foule d'auditeurs. En Irlande, on trouve encore, dans les inscriptions et sur des rochers, les vestiges des lettres, qui de son nom, ont été appelées, Ogham (1) et ne se composent que de lignes droites ; le terme pélasgique *Ogmos*, signifie *ligne droite*. L'alphabet formé de ces lettres est lui-même primitif, il n'a pas encore de voyelles et sa première lettre est *beth* qui signifie *Ecorce de bouleau*, sur laquelle on a commencé à écrire. Les peuples chez lesquels, on rencontre des rochers portant des inscriptions en *Ogham*, sont les *Feningi* et partout en latin, en grec, en Sanscrit, en chinois, la racine *fen*, désigne l'écriture.

L'abax (ou abaque) était la planchette sur laquelle on écrivait en grec ; a, b, c.

Le Erse dénomme ces lettres *Beth*, *Luis*, *Ion*.

L'Ecriture Ogham, remplaça les hiéroglyphes, et se répandit en Orient, et alla former ces inscriptions cunéiques ou cunéiformes de l'atrapathène et de Nivine (2).

rences sur l'Initiation antique et moderne (en 1838 et en 1841), ces conférences qui furent cependant publiées, sont aujourd'hui introuvables. — On a du les détruire.

(1) de Petity. — Bibliothèque des artistes tome III.

Les légendes irlandaises recueillies par Flaberty surnomment Fenisius, l'inventeur de l'alphabet *Ogham*.

(2) Chez les Atrebates à Regiacum, se trouvait l'abbaye druidique des Vedastes. C'est de l'atropathène que les Brahmes paraissent avoir tiré le Rig-Véda le plus ancien des quatre védas.

« Quant aux Celtes ce sont les historiens de Rome qui nous les font connaître. Comme ils ne parlent d'eux que par circonstance, on comprend qu'ils les peignent sous les traits qui ont le plus vivement frappé leur attention, or, dans César, ils nous apparaissent comme livrés aux recherches de pure spéculation ; dans Tite-Live, ils franchissent leurs barrières pour répandre au loin leurs émigrations et leurs idées. C'est tout ce que les Romains savent de ces peuples. Recherches spéculatives, émigrations lointaines : voilà toute la nation celtique et à cette époque et vingt siècles après. » (Th. Cailleux, page 29).

« Aujourd'hui encore, les Celtes, non contents d'user de la nature et de faire servir ses propriétés à leurs besoins se plaisent à rechercher ses lois, à la dégager de la matière pour n'en voir que l'essence. — « *Les perfections des Dieux* : l'homme se distingue de la bête par la faculté de concevoir en dehors de lui un être d'une nature supérieure, auquel il donne différents noms qui reviennent à celui de Dieu ; mais le Celte se distingue des autres hommes par la tendance à la rechercher en dehors de la matière, sans s'aider de formes visibles, soit dans le passé, soit dans le présent, il laisse aux races qui l'entourent les belles images, les statues bien taillées ; vains escabeaux dont il n'est pas besoin pour s'élever à l'Etre suprême et étudier ses perfections (1). »

Dans le cours de notre ouvrage (2) nous disons, qu'il

(1) Th. Cailleux, *Les Celtes, origine de tous les peuples*, p. 30.

(2) Page 168, ligne 5.

ne serait pas hors de propos d'expliquer les termes « Delphes et Hyperboréens », nous donnerons ici cette explication :

Macrobe nous dit que le terme *Delphes* signifie, le *seul*, l'*Unique*, c'est pour cela, qu'Apollon ou le Soleil était surnommé *Delphique.*

Mnaséas dit que ce terme est celtique et désigne les Celtes du Dauphiné, or Posidonius cité par Athénée (Livre VI, *chap.* 4) nous dit que le *Pays des Hyperboréens* était situé dans le Dauphiné.

De ce qui précède, on pourrait donc conclure sans crainte de faire fausse route, que les habitants de Delphes, les Delphiniens ou Delphiens, étaient une colonie de Celtes du Dauphiné et que ce furent ceux-là même qui fondèrent le temple de Delphes et l'oracle de Dodone. Ce qui confirmerait cette hypothèse, c'est qu'on a trouvé de temps immémorial des *Dodoniens* dans les Gaules et que nous savons que sous Chilpéric une partie de la Bretagne s'appelait *Dodonée.*

Or, on désignait la Bretagne sous ce nom parce qu'en celtique toute sorte de fruits sauvages du chêne, du hêtre, du châtaignier, du cornouillier se nommait *Dodone ;* c'est par suite de cette ancienne tradition, qu'on présentait des glands aux nouveaux mariés, pour leur rappeler qu'anciennement les hommes se nourrissaient de glands dans la forêt de Dodone.

Nous pensons avoir donné dans les pages qui précèdent des preuves et des témoignages assez nombreux pour démontrer non seulement la haute antiquité des Celtes, mais encore de leur point de départ (les environs des Pyrénées) et de leur dispersion en Europe, en Asie

et en Afrique ; nous ne dirons donc quelques mots que pour prouver qu'ils sont les inventeurs du blason et du *tatouage*.

Plutarque, en effet, nous apprend que les armoiries ou symboles des races étaient en usage chez les Celtes de même que chez les Cimbres, ces descendants des Cimmériens, les premiers fils des hommes échappés au Déluge. Or, les marques distinctives de ces familles se portaient primitivement, par *tatouage*, sur la peau, puis sur l'épée, plus tard sur le casque, la cuirasse ou le bouclier, enfin sur les chars ou sur la poupe des vaisseaux.

L'usage des marques imprimées sur la peau était antérieur à l'emploi des vêtements ; cet usage était d'une si haute Antiquité qu'Abis, roi des Celtes-Ibères, portait sur son corps le tatouage distinctif de sa race.

Hérodote nous dit que ces stigmates étaient des marques de noblesse.

Les Thraces se tatouaient celles-ci sur le front, comme étant la plus noble partie de l'homme. Dès que les hommes se vêtirent, ces marques furent brodées sur les vêtements ou estampées, ciselées ou gravées sur leurs armes ou leurs armures, d'où leur nom : *Armoiries*.

Diodore de Sicile nous apprend que l'usage de celles-ci était général parmi les familles de la Celtique ; il nous dit aussi, que ces symboles étaient parlants chez les Egyptiens ; ainsi Médéon avait un loup ; Anubis, un chien ; Nilée les sept embouchures du Nil, dont une était d'or et les six autres d'argent.

Les signes de la Royauté en Egypte étaient une coiffure ornée d'une tête de lion, de dragon ou de taureau.

Les rois Egyptiens avaient emprunté cette coiffure aux Celtes chez lesquels les nobles avaient seul la prérogative d'orner leur coiffure ; du reste, un grand nombre de Dieux jouissaient de cette même prérogative ; ainsi Jupiter-Lybien avait pour symbole un bélier ; Apollon un corbeau ; Bacchus un bouc, Junon une vache, la Lune une chatte, Esculape un serpent ; Minerve une chouette ; Mars un loup ; Mercure un ibis ; Neptune un cheval ; Vénus un poisson. Mais les mêmes divinités avaient souvent aussi comme symbole, une plante, un arbre : Bacchus avait le lierre et les pampres, Apollon, le laurier ; Cybéle, le pin ; Minerve, l'olivier ; Jupiter, le chêne ; Hercule, le peuplier ; Vénus, le myrte, etc., etc.

Parlant ensuite de la Monade, nous avons vu qu'elle pouvait regresser, ici nous donnerons l'opinion d'un auteur compétent Pezzani, après avoir dit toutefois que les Monades douées de mouvement et de vie passent de leur point initial par une suite de transformations successives vers leur type perfectible. Nous appelons la matière monade tant qu'elle est à l'état confus, chaotique, multiforme, soit qu'elle existe dans la forme minérale, végétale ou animale. Quand elle s'est élevée à la forme humaine, c'est une *âme;* enfin si elle s'élève encore, elle devient Esprit, enfin après une série d'existences, de transformations et de développements sans nombre, la Monade, suivant l'expression druidique, devient *Awen ;* elle a conquis alors l'équivalent du Nirvânâ Hindou ; c'est-à-dire qu'elle conquiert la plénitude de son individualité et de son génie primitif.

Voici comment Pezzani (1) décrit les monades : « Ce sont des êtres projetés du sein de Dieu doués de mouvement et de vie et d'une intelligence en incubation, passant de leur point initial par une suite de transformations en marche tendantielle vers leur type perfectible à tout jamais, possédant en germe et en virtualité l'infinité d'infinités d'attributs qui sont dans l'infini, développable par séries dans les siècles des siècles, mais jamais de manière à ce qu'ils existent actuellement et absolument puisque l'infini ne peut jamais être atteint. »

Encore un mot, et nous aurons terminé notre tâche. Notre œuvre démontre bien que la terre n'est qu'un immense champ d'asile, une sorte de tombeau même, qui renferme toutes les civilisations disparues.

Les Nations, les peuples, les races apparaissent, brillent quelque temps, puis s'éteignent.

On voit monter et descendre de vastes empires fiers et orgueilleux de leurs prospérités et de leurs richesses, ils retombent ensuite avec fracas. — L'Egypte, la Perse, la Babylonie et autres civilisations laissent dans leur désert les vastes débris de leur écroulement, de leurs ruines, de leurs cendres. Et ces révolutions, ces destructions sont pour ainsi dire mesurées et réglées d'avance par une action puissante, qui pousse toujours en avant le mouvement initial et qui constitue pour l'avenir le règne intellectuel de l'HOMME, son évolution incessante et admirable.

(1) ANDRÉ PEZZANI, *Les Bardes druidiques*, Pr. VI.

FIN

APPENDICE

RÉPERTOIRE DE TERMES CELTIQUES EN FAVEUR DE NOTRE THÈSE

Alauda, *celt.* — Alouette huppée, cochevis (Pline, XI, 44, Grég. de tours, *Hist.*, IV, 31). César avait donné ce nom à une légion levée par lui dans la Gaule transalpine (Suèt., *J. Cœsar*, 24), cette coutume de porter comme *Enseigne*, un animal, un oiseau est tout à fait celtique ; comme le lecteur du présent ouvrage a pu le voir.

Ambactus, *celt.* — D'après Festus ce terme signifie esclave, mercenaire ; d'après Cœsar (VI, 15), serviteur militaire ; il distingue les *Ambacti* des *clientes.* — Diodore (V, 29) considère l'ambactus comme un homme de condition libre, mais très pauvre, attaché au service de chefs celtiques ou gaulois ; il conduisait son char et combattait à ses côtés. — Ce terme était aussi un nom propre *Ambactus* ou *Ambacthius* et même *Ambatus* sans le C, comme nous le donne l'inscription suivante, épitaphe d'un soldat qui avait commencé son service à 25 ans seulement : *Urbanus Ambat annorum* XXX, *stipendiorum* VII, Steiner, Rhen., 822. — C'est de ce nom de ambat, racine de *ambatium* ou *ambatia*, qu'on

a formé le nom Amboise ; ce château déjà vieux, du temps même de Sulpice Sévère.

Arepennis ou Arapennis, *celt.* — Mesure agraire, de mi-arpent romain (Columelle VI). Grégoire de Tours dans son histoire (I, 6) nous dit que l'*aripennis* est la cinquième partie du stade. Dans ce terme, l'étymologie dominante et la racine *ar*, qui signifie terre labourable dans un grand nombre de langues ou d'idiômes, d'où *arvum*, champ, *arare*, labourer, *aratrum*, charrue et notre terme français, terres arables, etc., etc.

Balis, *celt.* — L'historien Xanthus nous informe qu'un dragon fit revivre ses petits, en employant une herbe dénommée *Balis*. Chilon qui avait été tué par un dragon fut ressuscité, au moyen de cette même plante. — Juba dit bien aussi qu'un homme fut ressuscité au moyen d'une herbe, mais il ne la nomme pas ; il est probable que c'est avec la Balis.

Belisama. — On pourrait aussi rattacher le nom de Belisama à Beli ; nous ne croyons pas que cette divinité eut un rôle de Minerve guerrière ou Pallas, mais bien plutôt une Minerve de la Sagesse, voici l'inscription d'Orelli au sujet de cette personnalité.

MINERVAE,
BELISANAE,
SACRVM
Q. VALERIVS (Orelli, 1669 BELISAMAE au n° 143).
MONTANVS

Cæcos ou Cæcos, *celt.* — Un soldat gaulois aurait crié à César qu'il reconnaissait dans un prisonnier que venait de faire l'un de ses compagnons : kekos Kæsar ; ce qui signifierait va-t-en, gueux de César. Or aujour-

d'hui en Bretagne *Ké* est l'impératif du verbe *Mont* aller et *Kos* signifie *vèrmine du blé*, c'est une injure fort commune en Bretagne (E. Johanneau, type gaul., p. 343, 350). Donc *Ke Kos Kœsar* signifieraient en breton moderne : Va-t-en, vermine de Cœsar.

Candetum, *celt.* — Mesure de cent pieds (*Colum.*, V. 1), qu'Isidore de Séville définit (XV, 15) *candetum est quasi centetum.*

Candosoccus, *celt.* — Marcotte de vigne, provin. (*Colum.*, V, 5). En Kymrique, ce terme décomposé signifie *kaing*, *kang* branche et *Sog*, extension, propagation ; d'autres linguistes dérivent *soccus* de l'armorique *Soucha*, se coucher. On couche en effet en terre le bois de la vigne pour la proviner. En languedocien, un bois de vigne se dénomme *soucka*, une souche, c'est-à-dire un bois qui sert à multiplier l'espèce ; et tandis que l'Irlandais désigne le mot j'étends par *Soichim*, le Erse désigne l'extrémité de quelque chose par le terme *Soc.* Ne pourrait-on pas conclure de ce qui précède que le terme français soc, *extrémité* de la charrue est d'origine celtique.

Carns, *celt.* — Dans l'enfance des Sociétés, *avant l'Aurore de la lumière du chant*, suivant la brillante expression des poèmes celtiques, on formait un tas de pierres (un Carn) sur le corps d'un personnage qu'on désirait honorer, dans le double but de conserver sa mémoire et de placer ses cendres à l'abri de toute insulte. Dans les temps les plus reculés, cet usage était considéré, en Orient, comme une marque de respect, de grande vénération.

Dans Homère (*Iliade*, 6) nous voyons Andromaque

dire en parlant de son père : « Ils le couchèrent avec respect sur le bûcher funèbre, puis, sur ses os, ils élevèrent une montagne de pierres. »

Ces *tumuli* recouverts de gazon et de bruyères, couverts de la *Mousse des années*, suivant l'expression des poèmes celtiques, attestent leur ancienneté.

Certains carns étaient dénommés *carn vraduyr*, le carn des traîtres, ou *carnthadron*, le carn des voleurs. *Kern ar dy ben* a la même signification.

Encore aujourd'hui dans les montagnes d'Ecosse, dès qu'un montagnard meurt, on projette sur son corps de la terre et du sel, la première de ces matières est l'emblême de la corruptibilité du corps et l'autre de l'incorruptibilité de l'âme.

Or, c'est là un rite funéraire des Celtes que pratiquent encore de nos jours les Ecossais sans en connaître l'origine, et partant ne pouvant l'expliquer.

Ceva, *celt.* — Petite vache alpestre excellente laitière (*Colum.*, VI, 23). L'Irlandais nous donne le terme *Kean* qui signifie bétail, ce terme où l'introduction du digamma nous montre que *ceva* s'écrivait en erse *keo*, mais signifiait beuglement de vache, comme le *geum* de l'Irlandais moderne.

Coronach, *celt.* — Chez les Celtes le *Coronach* ou *Ululaith* la lamentation était le plus commun de leurs chants funèbres. C'était une sorte de cérémonie venant à la suite du jugement de l'âme du défunt d'après la conduite de celui-ci sur la terre. Suivant leur jugement, les âmes étaient transportées d'une façon différente dans l'au-delà.

Les âmes des réprouvés quittaient leur corps au

milieu des éclairs et des tonnerres et elles étaient véhiculées sur des vapeurs infectes provenant de marécages impurs.

L'âme des justes, au contraire, était transportée sur des rayons du soleil ou de la lune ou même sur l'arc-en-ciel.

L'âme des Druides par une brillante étoile, qui venait les prendre pour les conduire au Paradis.

Covinus, *celt.* — Char armé de faux Méla (III, 6), Lucain (I, 426). D'après Tacite (*Agr.*, 35), on nommait *covinarius*, le conducteur de char. En armoricain le terme *kov* désigne ce qui *fait neutre* et le *Erse* désigne par *kobhan*, un coffre, un caisson ; or BH se prononce V. — En vieux français, nous avons le terme Koffin et en languedocien coffin, coufin, qui désigne un panier rond ou plutôt une corbeille, or les chars anciens affectaient souvent la forme d'une corbeille, comme la voiture dénommée de nos jours *Panier*, seulement de nos jours, comme nous sommes assis, la corbeille est placée, contrairement à l'ancien char.

Druides, *celt.* — Prêtres et juges de la nation gauloise (César, VI, 13, Strabon, IV, p. 164, Ed. Didot). — Nous ne parlerons pas ici du Derw, druz, Derouiz, Drouiz, Druz, Dero, Druit, Druid, Druir et Druith, termes dérivés plus ou moins d'un mot servant à désigner le chêne, et nous nous rallierons plutôt à l'opinion de Ed. Davies (*Celt. Res.*, p. 130) qui distingue le *Dar-Wydd* ou Prêtre supérieur, le vrai Druide du Go-Wydd ou O-gwyd le prêtre inférieur ou l'Eubage.

Evocations. — Les anciens pour évoquer les mânes, les esprits des morts, pratiquaient des enchantements

autour d'une fosse, lisons-nous dans beaucoup d'auteurs anciens. Que faut-il entendre par ce mot de fosse ?

Dans l'Antiquité, les sacrifices se faisaient sur des autels *élevés* pour les Dieux du ciel, *à terre* pour les Divinités terrestres et dans une *fosse* creusée en terre pour les Dieux infernaux.

Nous lisons en effet dans Homère, qu'Ulysse creusa une fosse d'une coudée de profondeur, dans laquelle il mêla du vin et du miel, du vin pur, de l'eau et du sang des victimes pour évoquer les Ombres des morts et celle de Tirésias en particulier. La légende de Tirésias appartenait comme le culte de Trophonius même aux plus anciennes traditions de la Béotie. De son vivant, Tirésias avait à Thèbes un observatoire augural Οἰωνοσ-τεοπεῖον, nous dit Pausanias (IX, 16, 1) et après sa mort cet observatoire devint l'oracle de ce héros. Mais l'oracle du vieux cadméen fut transporté à Orchemène, parce que les habitants de cette cité y avaient porté ses ossements.

Exabon, *celt.* — Sorte de centaurée très-amère, ainsi désignée dans sa forme grécisé, à cause de son action purgative (Pline, XXV, 31).

Glastum, *celt.* — Guède ou Pastel (Pline, XXII, 2) plante dont le suc servait à teindre en noir et utilisée par les Celtes dans leur tatouage. Apulée le médecin considère ce terme comme latin.

Harpocrate. — Chez les Egyptiens, c'était le Dieu du silence, aussi tous les monuments figurés de l'antique Egypte nous le montrent un doigt sur la bouche, pour marquer, dit Plutarque (1), « que les hommes qui con-

(1) De *Isid.* et *Osirid.*

naissent les dieux, dans les temples desquels Harpocrate était placé, ne devaient pas en parler témérairement ».

Cette attitude d'Harpocrate le distingue des autres dieux de l'Egypte.

Dans un grand nombre de temple d'Isis et de Sérapis, on voyait un autre dieu qu'Harpocrate portant le doigt sur sa bouche, c'est celui dont parle sans doute saint Augustin d'après Varron (1) qui disait, qu'il existait en Egypte une loi qui défendait de révéler les mystères. — Nous pensons qu'on a confondu trop souvent Horus et Harpocrate. — Diverses figures d'Harpocrate ornées de rayons solaires nous montrent ce Dieu assis sur une fleur de Lotus.

Hospitalité. — Chez les Gépides, descendants des Celtes, les droits de l'hospitalité étaient respectés dans toute leur rigueur.

L'empereur Justinien et le roi des Lombards ayant signé un traité de paix pour terminer leurs différends, ces deux princes demandèrent de concert aux Gépides de leur livrer un noble, qui s'était réfugié chez eux. — Le conseil de la nation assemblée décida à l'*unanimité* qu'il valait mieux que la nation périt tout entière, plutôt que de consentir à cette demande sacrilège de Justinien et du roi des Lombards.

Lunar virus. — Dans l'Antiquité, bien des peuples croyaient que les sorciers avaient le pouvoir, au moyen de paroles magiques, de forcer la lune à jeter de l'écume sur les herbes. Ils utilisaient cette écume pour leurs

(1) *De civitat. Dei*, t. XVIII, c. 15.

enchantements; c'est cette écume que les latins désignaient sous le nom de *Lunar virus*.

MITELLA, Bandelette plutôt que petite mitre, dont les femmes s'enveloppaient les cheveux et se ceignaient la tête.

ŒUF DE SERPENT. — Cet œuf qui paraît n'être qu'une échinite était un amulette jouissant chez les Celtes d'un grand crédit. Cet œuf présentait la figure d'une petite pomme, dont la substance dure et blanchâtre était recouverte de fibres ou pellicules ayant quelque analogie avec les tentacules de la pieuvre.

Durant l'été, nous dit Pline, on voit se rassembler dans certaines cavernes de la Gaule des serpents en grand nombre qui se mêlent et s'entrelacent et avec leur salive, jointe à l'écume qui suinte de leur peau, produisent un œuf.

PARQUES. — Lorsque Althée accouchait de Méléagre elle vit auprès du foyer les trois Parques qui y mettaient une branche de bois en disant que le nouveau-né vivrait tant que durerait le tison. — Les Parques étant parties, Althée se leva, prit le tison enflammé, l'éteignit soigneusement et le conserva avec beaucoup de soin. Quand Méléagre eût grandi il combattit le terrible sanglier qui désolait toute la Calédonie et le tua. Il offrit la tête de l'animal à Atalanthe. — Les frères d'Althée qui désiraient avoir cette tête en vinrent aux mains avec Méléagre qui les tua. Pour venger le meurtre de ses frères, Althée jeta au feu le tison des Parques où elle le fit brûler très lentement, ce qui causa à Méléagre une mort très lente, il sentait des ardeurs insupportables lui brûler les entrailles ; comme on voit, c'était un acte d'envoûtement véritable.

Peninus, *celt.* — Nom d'un sommet sacré des Alpes qui prit le surnom de Penines (Tite Live, XXI, 38) et par extension Dieu Penninus, ou Peninus fort connu par des inscriptions locales qui l'identifient souvent à Jupiter [JOVI PENINO].

Servius aurait même de ce mot, créé la Déesse Pœnina (*Œn.*, X, 13), ce terme s'est conservé dans notre langue, car le français ancien désignait une éminence de terrain, une petite colline Penne et Pennette ; or, en Armoricain *Penn* signifie tête et en Irlandais Benn en Erse : *Ben* et *Beinn* désignent une montagne.

Petorritum, *celt.* — Sorte de char d'après Aulu-Gelle (XV, 30) à quatre roues d'après Festus. Ce terme serait composé du kimrique *Pedwar* au féminin *Sedeir*, qui signifierait course, roue. D'après Ptolémé, il aurait existé une ville de Bretagne dénommée *Petuaria.* Du reste la racine *Rad* (*roue*) a créé le mot Celte *Rheda* ou *Reda*, roue, chariot (Fortun., *Carmen*, III, 22) qui a créé le mot latin *Reta* char à quatre roues (Isidore, XX, 12). Le languedocien *Roda* signifie également roue.

Potion sacrée. — On nommait dans l'Antiquité *potion sacrée*, une médecine dans laquelle il entrait de l'ellébore, et qui donnait à ceux qui en buvaient une sorte de frénésie prophétique.

Cette potion remonte à une Antiquité si reculée, qu'il ne serait pas étonnant qu'elle remontât aux Celtes.

Reno, Rheno, *celt.* — D'après Varron (*L. Lat.*, V. 167), ce terme signifie vêtement et Salluste d'après Servius (Georg., III, 383 et Isidore *Orig.*, XIX, 23) nous disent que ce vêtement fait de peaux est spécial aux Germains, or en tudesque le terme *Ren*, *Rein*, désigne le

Renne, animal avec la peau duquel on faisait des vêtements. De nos jours les dames (les chauffeuses) portent encore des paletots de renne, dans leur automobile.

Sagum, *celt.* — Sorte de vêtement (Isid., *Orig.*, XIX, 24) ceux qui le portaient se nommaient *Sagati* (Cic., *pro. Fout*, 14) ce terme en kimrique s'écrivait *Sach*, d'où Saë sorte d'étoffe de laine et *Sêgan* manteau, couverture, long habit, telle que le Puncho mexicain ou la Gandhoura arabe. — Les *Tectosages* ne devraient, paraît-il, leur nom qu'à ce vêtement, qu'au *Sagum*.

Senæ, *celt.* — Terme qu'on lit également dans les inscriptions, *Gallicenæ* et *Barrigenæ* suivant corrections. Nous pensons qu'il faut lire ce terme comme on voit dans Méla (III, 6) *Galli senas vocant*, les Gaulois nomment les sènes ou les femmes de l'île de Seine ou Séna. Du reste, nous avons pour affirmer cette leçon la fameuse inscription de Notre-Dame de Paris. — Et le mot Seine d'où dérive-t-il lui-même ?

Nous avons en Irlandais : *Senan*, *Senecio*, Seine, qui signifie ancien, vieux et prêtre, or les Druidesses habitaient l'île de Seine, c'est donc une île où vivaient des prêtresses sinon des prêtres ; mais il y avait aussi des Druides ; des anciens, des vieillards par conséquent. — Vopiscus emploie un terme qui rappelle (Aurel., 43) tout à fait Gallicenæ, c'est celui de *Gallicanæ Druides*, dont Hersart de la Villemarqué (chants populaires bret.) a fait à tort le terme de Galligan, Korrigan ou fées, qu'il dénomme *sorcières*. — Or cet auteur aurait dû voir dans *Gallicanæ* un adjectif (Cic., *Catil.*, II, 5) et la prophétesse *Ganna* était tudesque et non celtique ou gauloise.

Les Sènes étaient des prêtresses qui connaissaient des formules d'invocations pour commander aux vents et apaiser la tempête, elles guérissaient les malades et prédisaient l'avenir (Méla, III, 6). L'Irlandais et l'Erse possèdent les termes *San* (saint) et *Sean*, *Sen* (vieux).

Soldarii, *celt.* — Serviteurs dévoués jusqu'à la mort au chef qui les nourrit, qu'il ne faut pas confondre avec Ambactus (V. ce mot). Nicolas Damascène dans Athènè (VI, 13) traduit ce terme par *Silodounoi*, *Silodouroi*. — Ce dévouement est reconnu par Strabon (III, p. 137), par Plutarque *Sert.* 14 et par Dion. (LIII, 21) pour exister dans les mœurs hispaniques ; et César nous confirme (VII, 40, VI, 19) que les Celtes avaient des *Soldarii* à leur service.

Sporta et Sportula. — Littér. — Panier et corbeille, qui servaient à contenir les présents en vivres et vin que les riches Romains faisaient à leurs clients, c'est-à-dire à leurs flagorneurs ; d'où le nom de *sportulæ*, donné à ces distributions, qui furent plus tard transformées en argent.

Vergobretus, *celt.* — Magistrat suprême chez les Celtes, principalement chez les Eduens. — On lit sur des médailles de *Lixovium*, *Vercobreto* (le type gaulois, p. 230, Ed. Lambert, p. 115) et dans le glossaire d'Isid., *Virgobretus*, *nomen magistratus*. — En Irlandais ce terme existe, on dit *co-breith*, *Feargo-breith*, l'homme du jugement, et, fait digne de remarque, cet homme du jugement devait être vêtu de rouge comme nos juges des Cours d'Assises, car le mot irlandais *Breith* signifie aussi juge rouge. Ce terme pour nous a dû donner naissance au mot Viguier *vigerius*, magis-

trat de la ville, encore au XVIIe siècle, le premier magistrat d'Autun se nommait le *Vierg* ou le *Verg;* on voit par là que le Celte n'a pas disparu depuis si longtemps qu'on le croit de notre pays.

Le terme de Vergobreth, le premier magistrat des Eduens, terme qui nous est fourni par Cœsar (B. Gall., L. I, c. 16) vient certainement du Gaëlique *Fear-go-Braith* ou *Fergu-Breth*, qui signifie, l'homme du jugement. Or, ce terme a un équivalent en Sanskrit; *Brath*, en effet, signifie jugement dans cette langue (1).

(1) Cf. HUDDLESTON'S, *Notes ou Taland's History of. Druids*, p. 391.

BIBLIOGRAPHIE

DES AUTEURS LE PLUS SOUVENT CITÉS DANS L'OCCULTISME CELTIQUE

—

ANONYME. — *Alesia, autrement dit Alaise-les-Salins*, par un Gaulois, in-8°, Paris Hennuyer, 1859.

DU MÊME. — *L'Oppidum de Bibracte*, in-8°, Autun, Dejussieu, 1876.

BEAUVAIS (EUG.). — *L'autre vie dans la mythologie scandinave*, 23 p. in-8°, Louvain, 1883. Extrait du *Muséon*.

BERGMANN. — *Poèmes islandais*, tirés de l'*Edda de Sæmund*, 1 vol. in-8° br., Paris, 1838.

BÆCKER (L. DE). — *Sagas du Nord*, in-8°, Paris, 1857.

BERLIER (TH.) — *Précis historique de l'ancienne Gaule*, in-8°, Bruxelles, 1822.

BERNARD DE MONTFAUCON (P.). — *L'antiquité expliquée et représentée en figures*. Dans le tome II, 2e part., livre V, se trouve le *Traité de la religion des Gaulois*.

BIAL (P.). — *La vérité sur Alise Sainte-Reine*, in-8°, Garnier frères, 1861.

BOREL (P.). — *Trésor des recherches et antiquités gauloises et françaises*, in-4°, Paris, 1655.

BOSC (ERNEST). — *Dictionnaire raisonné d'architecture et des sciences et arts qui s'y rattachent*, 4 vol. in-8° Jésus d'en-

viron 550 à 600 pages chacun et contenant environ 4 000 bois dans le texte, 60 gravures à part et 40 chromolithographies, Paris, Firmin Didot et Cie, 1877-80.

Du même. — *Dictionnaire Général de l'archéologie et des antiquités chez les divers peuples*, in-8° de VIII-576 pages illustrées de 450 gravures sur bois, Paris, Firmin Didot et Cie, Ed. 1881.

Du même et Bonnemère. — *Histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix*, 1 vol. in-8° de 460 pages illustré de nombreuses gravures, Paris, Firmin Didot, 1882.

Bosc (Ernest.) — *Traité de Yoga*, in-8°, Paris, 1909.

Bouché de Cluny. — *Les Bardes*, in-8°, Paris, 1844.

Brigant (Jacques le). — *Eléments de la langue des Celtes Gomérites ou Bretons*, in-8°, Strasbourg, 1779. — Oberlin aurait rédigé cette œuvre en grande partie.

Du même. — *Observations fondamentales sur les langues*, in-4°, Paris, 1787. — Ce n'est que le prospectus raisonné d'un livre qui devait paraître, mais qui n'a jamais paru et qui aurait eu pour titre : *La langue primitive retrouvée.*

Bullet. — *Mémoires sur la langue celtique*, 3 vol. in-folio, Besançon, 1754-60.

Vol. I. — Histoire de la langue celtique avec l'indication des sources où l'on peut la retrouver. Description étymologique des Gaules dans toute l'étendue qu'elles avaient du temps des Romains.

Vol. II et III. — Dictionnaire celtique français.

Bulliot (J. G.) et Roidot. — *La cité Gauloise*, in-12, Autun, Dejussieu, éd. 1879.

Cœsar (C. F.). — *Les commentaires*, édition Artaud, 1 vol. in-12°, Garnier frères, Paris, S. d.

Cailleux (Th.). — *Les Celtes, origine de tous les peuples*, 1 vol. in-8°.

De Chinac. — *Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains*, 8 vol. in-12, Paris, 1770-71.

Courson (A. de). — *Histoire des peuples bretons dans la Gaule et les Iles Britanniques*, gr. in-8°, Paris, 1846.

David de Saint-Georges. — *Histoire des Druides et particulièrement de ceux de la Calédonie*, d'après Smith, in-8°, Arbois, 1845.

Déal. — *Dissertation sur les Parisii ou Parisiens et sur le culte d'Isis chez les Gaulois*, in-8°, Paris, 1826.

Edda des Islandais, traduit et édité par H. Mallet, Paris, 1787.

Edda de Snorro Sturleson, traduit par Mallet, Paris, 1787.

Le Discours sublime et le chapitre runique, pièces de l'*Edda de Sæmund.*

Edwards. — *Recherches sur les langues celtiques*, in-8° br., Paris, 1844.

Gaidoz (H.). — *Esquisse de la religion des Gaulois*, in 8°, Paris, 1857.

Gaidoz. — *Notice sur les inscriptions latines de l'Irlande*, in-8°, Paris, 1878.

Gorop Bécan (Jean). — *Gallica.*

Henri Martin. — *Archéologie celtique*, 1 vol. in-8°, Paris, Didier et Cie, S. d.

Jean Reynaud. — *L'Esprit de la Gaule*, 1 vol. in-8°, Paris, Furne Jouvet et Cie, 1866.

Leflocq. — *Etudes de mythologie celtique*, in-12 br., Orléans, 1869.

Léozon-Leduc. — *Le glaive Runique de Nicander* avec *Instruction sur les mythes scandinaves.*

Marc Zuer Boxhorn. — *Originum Gallicarum liber*, in-4°, Amsterdam, 1654 ; contient un lexique breton-latin.

Marmier (X.). — *Lettres sur l'Islande*, 4e éd., Paris 1855. Le chap. vi traite de la mythologie, le vii des deux Eddas.

MARTIN (D. J.). — *La religion des Gaulois tirée des plus pures sources de l'antiquité*, Paris, Saugrain, 1727, 2 vol. in-4°, figures.

— *Eclaircissements historiques sur les origines celtiques et gauloises, avec les quatre premiers siècles des annales des Gaules*, par R. P. D*** (Jac. Martin), Paris, Durand, 1744, in-12.

— *Explication de divers monumente singuliers qui ont rapport à la religion des plus anciens peuples*, Paris, Lambert, 1789, in-4° fig.

MAURY (A.). — *Histoire des grandes forêts de la Gaule et de l'ancienne France*, Paris, 1850, in-8°.

MONIN. — *Monuments des anciens idiomes gaulois*, texte linguistique in-8°, Paris, 1861.

MYVRYAN. — *Archaiology of Wales, collected out of ancient Manuscript* (by Owen Jones, éd. Williams and W. O. Pughe), London, 1801-7, 3 vol. gr. in-8°.

The MYVRYAN. — *Archaiology of Wales*, etc. Denbigh, gr. in-8°.

NASH (D. W.). — *Taliesin ; or, the bards and Druids of Britain. An translation of the remains of the Eorliest welsh bards, and an examination of the bardie mysteries*, London, 1858, in-8°.

OWEN PUGHE. — *Dictionnaire gallois*, v. Ballu ; il y est question des triades.

LOUIS-PASCAL DELACOURT. — *L'origine des Gaulois.*

PAUL-YVES PEYRON. — *Antiquités de la nation et de la langue des Celtes*, in-12, Paris, 1703.

PERRAUDT. — *De l'état-civil des personnes et des conditions des terres dans les Gaules des temps celtiques jusqu'à la rédaction des coutumes*, 2 vol. in-4°. En Suisse, 1786, aux dépens de la société.

PICARD (JEAN). — *De Priscâ celtopœdiâ libri quinque*, Paris, 1521.

PICTET (AD.). — *Le mystère des Bardes de l'île de Bretagne ou la doctrine des Bardes gallois du Moyen âge sur Dieu, la vie future et la transmigration des âmes*, Genève, 1856, in-8°.

— *Du culte des Cabires chez les anciens Irlandais*, in-8°, Genève, 1859.

PICTET. — *Essai sur quelques inscriptions en langue gauloise*, in-8°, 1859.

PUGET (R. DU). — *Les Eddas*, traduct. franç. in-8°, Paris, 1838, 2e éd., 1865.

ROCHMARIE (de La). — *Etudes sur le culte breton et l'établissement des Francs et des Bretons dans les Gaules*, in-8°, Paris.

ROGET DE BELLOGUET. — *Ethnogénie gauloise ou mémoires critiques, sur l'origine et la parenté des Cimmériens, des Cimbres, des Ombres, etc.*, 3 tomes en 2 vol. in-8°, Paris, 1858-68.

RENEVILLE (Mme de). — *Coutumes gauloises*, in-12, Paris, s. d.

— *La Gaule et les Gaulois*, in-12, 1876.

ROBIOU (F.). — *Histoire des Gaulois d'Orient*, in-8°, Paris, 1866.

TACHET DE BARNEVAL. — *Histoire légendaire de l'Irlande*, in-8°, Paris, 1856.

AMÉDÉE THIERRY. — *Histoire des Gaulois jusqu'à la domination Romaine*, 2 vol. in-8°, Paris, Didier et Cie, S. d.

VALROGER (L. DE). — *Les Celtes, La Gaule celtique*, 1 vol. in-8°, Paris, Didier et Cie, 1876.

VAPEREAU. — *Dict. des littératures article Eddas et Littératures scandinaves.*

Villemarqué (H. de la). — *Barzaz-Breiez*, chants populaires de la Bretagne, 1 vol. in-8°, Paris, Didier et Cie.

Du même. — *Le Grand Mystère de Jésus*, drame Breton du moyen Age, 1 vol. in-8°, Paris, Didier et Cie, S. d.

Nous avons en outre consulté de nombreux manuscrits dans les Bibliothèques publiques de France et de l'étranger, manuscrits si nombreux, qu'il est impossible d'en donner ici une liste, elle formerait à elle seule une brochure, surtout s'il nous fallait y ajouter les nombreux articles de Revues et de journaux que nous avons lus ou parcourus.

E. B.

TABLE SOMMAIRE ET ANALYTIQUE DES MATIÈRES

—

CHAPITRE III

LES DRUIDES, LES DRUIDESSES, LE DRUIDISME

CHAPITRE IV

LA DOCTRINE ET LA PHILOSOPHIE DRUIDIQUES

CHAPITRE V

LES BARDES ET LE BARDISME

CHAPITRE VI

LES BARDES CÉLÈBRES

CHAPITRE VII

MYTHOLOGIE CELTIQUE

CHAPITRE VIII

LÉGENDES CELTIQUES

CHAPITRE IX

LA MÉDECINE CELTIQUE

CHAPITRE X

L'OCCULTISME CELTIQUE



Paris. — Imprimerie du XXe Siècle.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

BOSC (Ernest). — **Vie ésotérique de Jésus de Nazareth.** Un vol. in-8. . . . . 8 fr. »»
Vie de Jésus écrite au point de vue ésotérique, ce qui n'avait pas encore été fait.

BOSC (Ernest). — **L'Homme invisible.** Etude sur l'aura humaine, ses couleurs et ses significations physiques, morales et psychiques. Br. in-12 de 48 p. . . . . . . 1 fr. »»

BOSC (Ernest) — **La Chiromancie médicale de Philippe May de Franconie**, suivie d'un Traité sur la physionomie et d'un autre sur les marques des ongles. Traduit de l'allemand par P. H. Treusches de Vezhausen, avec un avant-propos et une Chiromancie synthétique, par Ernest Bosc. Volume in-8 jésus, illustré de vignettes. . . . . 3 fr. »»

BOSC (Ernest). — **Petite encyclopédie synthétique des Sciences occultes**; *Alchimie, Hermétisme, Magie, Oracles, Divination, Féeries, Sybilles, Météorologie, Physique et Mystique, Kabbale, Nombres, Sociétés secrètes, Mouvement occultique contemporain, Occultisme.* Un vol. in-12. 2 fr. »»

BOSC (Ernest). — **La doctrine ésotérique à travers les âges**, *Symbolisme, Langue sacrée, Evolution de l'Homme, Transformisme, Races et Sous-races, Sémites et Aryens, d'Isis et d'Osiris, Livre des Morts, Renaissance, Vierges-Mères, Cosmogonies, Les Déluges, Continents disparus.* 2 vol. in-12 . . . . 7 fr. »»

BOSC (Ernest). — **Dictionnaire d'Orientalisme, d'Occultisme et de Psychologie ou Dictionnaire de la Science occulte**, 2 forts vol. in-12, illustrés. Prix des 2 vol. 12 fr. »»

BOSC (Ernest). — **Le Livre des respirations.** Traité de *l'art de respirer ou Panacée pour prévenir ou guérir les maladies de l'homme.* Un vol. in-18 jésus. 2ᵉ éd. . 3 fr. 50

BOSC (Ernest). **De la Vivisection.** *Etude physiologique, psychologique et philosophique, Histoire, vivisection et science. Expériences monstrueuses, crimes et infâmies. Découvertes de Pasteur. Microbiculture, incertitude, condamnation. Tremplin. Droits et science. Philosophie, morale.* Un vol. in-16. . . . . 2 fr. »»

BOSC. (Ernest). — **Isis dévoilée ou l'Egyptologie sacrée.** Un vol. in-12. Deuxième édition. . . . . 3 fr. 50

BOSC (Ernest). — **Traité théorique et pratique du Haschich et autres substances psychiques.** *Cannabis indica. Plantes narcotiques, anesthésiques* : Herbes magiques, opium, morphine, éther, cocaïne, formules et recettes diverses : bois, pilules, pastilles, électuaires, opiats. Un vol. in-18 jésus. Deuxième édition. . . . . 3 fr. »»

IMPRIMERIE DU XXᵉ SIÈCLE — PARIS